

SAS [190] – Ciudad Juarez

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CIUDAD JUÁREZ

*Ciudad Juárez:
pour Malco, pire que l'enfer!*

GÉRARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



CIUDAD JUAREZ

Éditions Gérard de Villiers

© Éditions Gérard de Villiers, 2011
978-2-360-53049-6

Photographe: Christophe MOURTHÉ
Maquillage: Andréa AQUILLINO
Modèle: Céline ANDRÉA
Armes: Eurosurplus
2, bd Voltaire 75011 Paris
www.eurosurplus.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

(* titres épuisés)

*N° 1. S.A.S. A ISTANBUL

N° 2. S.A.S. CONTRE C.I.A.

*N° 3. S.A.S. OPÉRATION
APOCALYPSE

N° 4. SAMBA POUR S.A.S.

*N° 5. S.A.S. RENDEZ-VOUS A
SAN FRANCISCO

*N° 6. S.A.S. DOSSIER KENNEDY

N° 7. S.A.S. BROIE DU NOIR

*N° 8. S.A.S. AUX CARAÏBES

*N° 9. S.A.S. A L'OUEST DE
JERUSALEM

*N° 10. S.A.S. L'OR DE LA
RIVIERE KWAI

*N° 11. S.A.S. MAGIE NOIRE A
NEW YORK

N° 12. S.A.S. LES TROIS VEUVES
DE HONG KONG

*N° 13. S.A.S. L'ABOMINABLE
SIRÈNE

N° 14. S.A.S. LES PENDUS DE
BAGDAD

N° 15. S.A.S. LA PANTHÈRE
D'HOLLYWOOD

N° 16. S.A.S. ESCALE A PAGO-
PAGO

N° 17. S.A.S. AMOK A BALI

N° 18. S.A.S. QUE VIVA
GUEVARA

N° 19. S.A.S. CYCLONE A L'ONU

N° 43. S.A.S. COMPTE A
REBOURS EN RHODESIE

N° 44. S.A.S. MEURTRE A
ATHENES

N° 45. S.A.S. LE TRÉSOR DU
NEGUS

N° 46. S.A.S. PROTECTION
POUR TEDDY BEAR

N° 47. S.A.S. MISSION
IMPOSSIBLE EN SOMALIE

N° 48. S.A.S. MARATHON A
SPANISH HARLEM

*N° 49. S.A.S. NAUFRAGE AUX
SEYCHELLES

N° 50. S.A.S. LE PRINTEMPS DE
VARSOVIE

*N° 51. S.A.S. LE GARDIEN
D'ISRAËL

N° 52. S.A.S. PANIQUE AU
ZAÏRE

N° 53. S.A.S. CROISADE A
MANAGUA

N° 54. S.A.S. VOIR MALTE ET
MOURIR

N° 55. S.A.S. SHANGHAÏ
EXPRESS

*N° 56. S.A.S. OPÉRATION
MATADOR

N° 57. S.A.S. DUEL A
BARRANQUILLA

N° 58. S.A.S. PIEGE A
BUDAPEST

*N° 59. S.A.S. CARNAGE A ABU
DHABI

N° 60. S.A.S. TERREUR AU SAN
SALVADOR

*N° 61. S.A.S. LE COMLOT DU

N° 20. S.A.S. MISSION A SAÏGON	CAIRE
N° 21. S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER	N° 62. S.A.S. VENGEANDE ROMAINE
N° 22. S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN	N° 63. S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
N° 23. S.A.S. MASSACRE A AMMAN	*N° 64. S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
N° 24. S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES	*N° 65. S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
N° 25. S.A.S. L'HOMME DE KABUL	*N° 66. S.A.S. OBJECTIF REAGAN
N° 26. S.A.S. MORT A BEYROUTH	*N° 67. S.A.S. ROUGE GRENADE
N° 27. S.A.S. SAFARI A LA PAZ	*N° 68. S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
N° 28. S.A.S. L'HEROÏNE DE VIENTIANE	N° 69. S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
N° 29. S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE	*N° 70. S.A.S. LA FILIERE BULGARE
N° 30. S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR	*N° 71. S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
N° 31. S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO	*N° 72. S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
*N° 32. S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS	*N° 73. S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
N° 33. S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB	N° 74. S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
N° 34. S.A.S. KILL HENRY KISSINGER!	*N° 75. S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
N° 35. S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE	*N° 76. S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
N° 36. S.A.S. FURIE A BELFAST	N° 77. S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
N° 37. S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA	N° 78. S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
N° 38. S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO	N° 79. S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PEROU
N° 39. S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO	*N° 80. S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV
*N° 40. S.A.S. LES SORCIERS DUN TAGE	N° 81. S.A.S. MORT A GANDHI
N° 41. S.A.S. EMBARGO	N° 82. S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
	*N° 83. S.A.S. COUP D'ÉTAT AU

*N° 42. S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR	YEMEN
*N° 85. S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA	*N° 84. S.A.S. LE PLAN NASSER
*N° 86. S.A.S. LA MADONNE DE STOCKHOLM	*N° 147. S.A.S. LA MANIP DU « KARIN A »
N° 87. S.A.S. L'OTAGE D'OMAN	N° 148. S.A.S. BIN LADEN: LA TRAQUE
*N° 88. S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR	*N° 149. S.A.S. LE PARRAIN DU « 17-NOVEMBRE »
N° 89. S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE	N° 150. S.A.S. BAGDAD EXPRESS
N° 90. S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY	*N° 151. S.A.S. L'OR D'AL-QAÏDA
*N° 91. S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG	*N° 152. S.A.S. PACTE AVEC LE DIABLE
N° 92. S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES	N° 153. S.A.S. RAMENEZ-LES VIVANTS
*N° 93. S.A.S. VISA POUR CUBA	N° 154. S.A.S. LE RESEAU ISTANBUL
*N° 94. S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI	*N° 155. S.A.S. LE JOUR DE LA TCHEKA
*N° 95. S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL	*N° 156. S.A.S. LA CONNEXION SAOUDIENNE
*N° 96. S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD	*N° 157. S.A.S. OTAGE EN IRAK
N° 97. S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE	*N° 158. S.A.S. TUEZ IOUCHTCHENKO
N° 98. S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE	*N° 159. S.A.S. MISSION: CUBA
N° 99. S.A.S. MISSION A MOSCOU	*N° 160. S.A.S. AURORE NOIRE
*N° 100. S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD	*N° 161. S.A.S. LE PROGRAMME 111
*N° 101. S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE	*N° 162. S.A.S. QUE LA BÊTE MEURE
*N° 102. S.A.S. LA SOLUTION ROUGE	*N° 163. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome I
N° 103. S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN	N° 164. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome II
N° 104. S.A.S. MANIP A ZAGREB	*N° 165. S.A.S. LE DOSSIER K.
*N° 105. S.A.S. KGB CONTRE KGB	*N° 166. S.A.S. ROUGE LIBAN
	*N° 167. S.A.S. POLONIUM 210

*N° 106. S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES	N° 168. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome I
*N° 107. S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM	N° 169. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome II
*N° 108. S.A.S. COUP D'ETAT A TRIPOLI	*N° 170. S.A.S. OTAGE DES TALIBAN
– N° 109. S.A.S. MISSION SARAJEVO	*N° 171. S.A.S. L'AGENDA KOSOVO
N° 110. S.A.S. TUEZ RIGOBERTAN MENCHU	N° 172. S.A.S. RETOUR A SHANGRI-LA
*N° 111. S.A.S. AU NOM D'ALLAH	*N° 173. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome I
*N° 112. S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH	*N° 174. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome II
*N° 113. S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHÔ	N° 175. S.A.S. TUEZ LE DALAI-LAMA
N° 114. S.A.S. L'OR DE MOSCOU	N° 176. S.A.S. LE PRINTEMPS DE TBILISSI
*N° 115. S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID	N° 177 S.A.S. PIRATES
N° 116. S.A.S. LA TRAQUE CARLOS	N° 178. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome I
N° 117. S.A.S. TUERIE A MARRAKECH	N° 179. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome II
N° 118. S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR	N° 180. S.A.S. LE PIÈGE DE BANGKOK
N° 119. S.A.S. LE CARTEL DE SEBASTOPOL	N° 181. S.A.S. LA LISTE HARIRI
*N° 120. S.A.S. RAMENEZ-MOI LA TÊTE D'EL COYOTE	N° 182. S.A.S. LA FILIÈRE SUISSE
*N° 121. S.A.S. LA RÉOLUTION 687	N° 183. S.A.S. RENEGADE Tome I
N° 122. S.A.S. OPÉRATION LUCIFER	N° 184. S.A.S. RENEGADE Tome II
N° 123. S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE	N° 185. S.A.S. FÉROCE GUINEE
*N° 124. S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN	N° 186. S.A.S. LE MAÎTRE DES HIRONDELLES
*N° 125. S.A.S. VENGEZ LE VOL 800	N° 187. BIENVENUE A NOUAKCHOTT
*N° 126. S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON BLANCHE	N° 188. DRAGON ROUGE Tome I
N° 127. S.A.S. HONG KONG EXPRESS	N° 189. DRAGON ROUGE Tome II

*N° 128. S.A.S. ZAIRE ADIEU

N° 190. CIUDAD JUAREZ

**AUX EDITIONS GERARD DE
VILLIERS**

N° 129. S.A.S. LA

MANIPULATION YGGDRASIL

*N° 130. S.A.S. MORTELLE

JAMAIQUE

N° 131. S.A.S. LA PESTE NOIRE

DE BAGDAD

*N° 132. S.A.S. L'ESPION DU

VATICAN

*N° 133. S.A.S. ALBANIE

MISSION IMPOSSIBLE

*N° 134. S.A.S. LA SOURCE

YAHALOM

N° 135. S.A.S. CONTRE P.K.K.

N° 136. S.A.S. BOMBES SUR

BELGRADE

N° 137. S.A.S. LA PISTE DU

KREMLIN

N° 138. S.A.S. L'AMOUR FOU

DU COLONEL CHANG

*N° 139. S.A.S. DJIHAD

*N° 140. S.A.S. ENQUÊTES SUR

UN GÉNOCIDE

*N° 141. S.A.S. L'OTAGE DE

JOLO

N° 142. S.A.S. TUEZ LE PAPE

*N° 143. S.A.S. ARMAGEDDON

N° 144. S.A.S. LI SHA-TIN DOIT

MOURIR

*N° 145. S.A.S. LE ROI FOU DU

NEPAL

N° 146. S.A.S. LE SABRE DE BIN

LADEN

CHAPITRE PREMIER

Guillermo Ramirez passa une main déjà possessive sur la croupe cambrée de Miriam Vasquez et lui hurla à l'oreille:

– *Vamos*¹

L'ambiance du Don Felix commençait à chauffer. Personne ne contemplait plus les quelques filles perchées sur un podium, à droite du bar, qui s'efforçaient à de répétitives danses lascives en tournant autour de mâts verticaux d'acier, vêtues seulement d'un string. Bien sûr, elles étaient toutes à vendre, mais les clients du bar avaient leur propre copine ou préféraient passer la soirée à descendre des bières ou de la tequila.

Des « Stetson » sur la tête, des bottes en crocodile ou en autruche, de larges ceintures dans lesquelles était passé un pistolet, ils parlaient fort, buvaient sec, tout en surveillant d'un regard aigu leurs voisins, toujours capables d'un mauvais coup. Le Don Felix était le bar « in » de Ciudad Juarez, sur l'avenida Benito Juarez, avec une clientèle composée de *narcos*, de leurs *sica-rios* ² arrosés de poudre de riz pour sentir bon, et de policiers véreux. Le mot « corrompu » était un peu faible pour définir la police de Ciudad Juarez.

Une moitié travaillait directement avec les *narcos*, l'autre, éperdue d'obséquiosité, prenait bien soin de ne rien faire qui puisse entraver le Cartel de Juarez. Le passage au Don Felix était une parenthèse dans un monde féroce où on décapitait comme on respirait.

Les clients étaient tous accompagnés de filles draguées dans la rue, des ouvrières de *maquinadoras*³, cherchant à oublier leurs cadences infernales et leurs salaires de misère, dans l'alcool et le sexe. Des filles très jeunes, qu'on jetait après usage ou qu'on assassinait, selon l'humeur.

Ciudad Juarez, au sud du Rio Grande, la frontière naturelle séparant le Mexique des États-Unis, était connue comme la ville où on assassinait les femmes: sept cent treize en six ans. Seulement deux coupables arrêtés et jugés. Et encore, il n'était pas certain qu'ils le

soient réellement: torturés par la police, ils auraient avoué avoir cassé le vase de Soissons à des juges qui n'avaient qu'une idée: boucler enfin un dossier pour la *Fiscalia Especial para la Atencion de Homicides de Mujeres*⁴.

Comme Miriam Vasquez ne bougeait pas, Guillermo Ramirez posa sa large main couverte de poils au bas de son dos et poussa, afin de la forcer à se frayer un chemin dans la masse compacte des clients. Quelques hommes bousculés se retournèrent, déjà prêts à la bagarre, mais la vue de Guillermo Ramirez les calma. Un colosse aux épaules de docker, aux traits brutaux bien que légèrement empâtés.

Le Colt 45 glissé dans sa ceinture et bien visible, augmentait son pouvoir réfrigérant. Et aussi le fait que la plupart des clients savaient qu'il était membre des *Aztecos*, un des gangs du cartel de Juarez, la plus féroce organisation de narcos de l'État de Chihuahua, en lutte avec le Cartel de Silanoa pour le contrôle de la ville.

Miriam Vasquez et son cavalier finirent par sortir du Don Felix. L'avenida Benito Juarez semblait morte. Seuls, quelques femmes et deux ou trois enfants traînaient dans l'ombre, guetteurs chargés d'avertir de l'arrivée de la police. Le Don Felix était un des meilleurs *picaderos* ⁵ du centre ville. Et aussi, un des rares bars continuant à fonctionner. Depuis la désertion des Américains, deux ans plus tôt, bars, boîtes de nuit et même restaurants, avaient fermé, faute de clients. En outre, l'atmosphère de terreur qui régnait sur la ville décourageait les gens de sortir.

Seule, la place de la Cathédrale, le samedi, accueillait des marchands ambulants et des gens ordinaires venus prendre un frais relatif.

C'est là que Guillermo Rodriguez avait dragué Miriam, le matin même, alors qu'elle attendait avec des copines la *ruta* ⁶ qui la conduisait à sa *maquinadora* du parque Industrial Fernandez.

Ces usines d'assemblages avaient fait la fortune de la ville. Disséminées un peu partout, elles recevaient des pièces détachées des États-Unis et les faisaient assembler par des ouvrières presque analphabètes sous-payées, pour les expédier ensuite aux États-Unis.

Miriam Vasquez était une de ces 200 000 « petites mains » qui trimaient comme des malades, sans grand espoir d'améliorer leur sort.

Pourtant, la jeune Mexicaine, très grande, avec un nez légèrement retroussé, un gracieux visage triangulaire, de longs cheveux, une poitrine modeste contrastant avec une croupe cambrée, avait du charme.

C'est la vue de cette croupe qui avait instantanément allumé Guillermo Ramirez.

Avec son T-shirt blanc portant l'inscription « Honolulu », un endroit où elle n'irait jamais, et un jean moulant, elle était particulièrement appétissante.

Royal, le *sicario* l'avait d'abord emmenée dîner dans une *cantina* du centre, restaurant populaire où on servait une cuisine mexicaine approximative, avant de terminer au Don Felix.

Guillermo Ramirez actionna son bip pour ouvrir les portières de sa Cherokee 4 × 4 rouge, garée juste en face du Don Felix, devant un horodateur qui n'avait pas fonctionné depuis plusieurs années. La police avait autre chose à faire que de mettre des PV.

La Cherokee, comme la plupart des voitures achetées à El Paso, de l'autre côté du Rio Grande, frontière naturelle entre le Mexique et les États-Unis, n'avait pas de plaque.

En effet, pour rouler avec un véhicule acheté aux États-Unis, il fallait payer une lourde taxe donnant droit à une plaque mexicaine. Donc, personne ne le faisait et 45 000 voitures sans plaque circulaient à Ciudad Juarez, sous le regard indifférent de la police. La plupart des policiers municipaux étant acquis aux *narcos*, leurs conducteurs ne risquaient pas grandchose...

Les phares de la Cherokee, garée en épi, éclairèrent le panneau affiché entre les portes du Don Felix: *No armas, no drogas, no menores*⁷.

Les trois quarts des clients étaient armés, la moitié des filles avait moins de seize ans et la cocaïne vendue par les barmen était d'une

qualité exceptionnelle, « pura ».

Guillermo Ramirez, à peine la portière ouverte, poussa Miriam Vasquez à l'intérieur, en profitant pour lui caresser la croupe: il avait vraiment très envie de la baiser.

Menant une vie dangereuse, il profitait à fond de chaque petite joie. Même les hommes comme lui, membres d'un gang respecté, risquaient de terminer décapités, enterrés dans le désert. Il suffisait d'une faute très légère. Chouy « El Diablo », le chef des *Aztec*os, ne plaisantait pas avec la discipline. Un simple retard dans une livraison de drogue ou une exécution se traduisait par une balle dans la tête.

À peine dans la Cherokee, Guillermo Ramirez mit la clim à fond. Dehors, il faisait 38°...

Miriam Vasquez tourna la tête vers lui et demanda timidement:

– *Donde vamos*⁸?

La question agaça le *sicario*. Avant même de démarrer, il verrouilla les quatre portières, interdisant toute fuite, puis laissa tomber:

– *À la casa*⁹.

Très vite, ils s'éloignèrent du centre en direction du sud-est. Le goudron fit place à de la terre battue. Pas de piétons, de rares véhicules, des terrains vagues, de petites maisons blanches ou jaunâtres, au toit de tôle ondulée.

La colonia La Gaviota n'était pas prospère. La frontière voisine matérialisée par un filet d'eau courant entre deux murs de barbelés, zone patrouillée par les « custom officers » américains sur d'énormes quads. Elle était doublée par une voie de chemin de fer où défilaient d'interminables convois amenant leur matière première aux *maquinadoras*. Au sud, les dernières maisons du quartier dans d'immenses terrains vagues balayés par le vent.

Guillermo Ramirez stoppa en face d'une petite maison isolée et sauta à terre, aussitôt assailli par une violente rafale de vent. Il y avait

toujours du vent à Ciudad Juarez: un souffle puissant qui recouvrait la ville d'un écran jaunâtre de la couleur du désert. Comme la plupart des rues n'étaient pas goudronnées, mais recouvertes d'un sable grisâtre, la ville vivait dans la poussière.

Le *sicario* ouvrit la portière avant droite de la Cherokee et tira Miriam à l'extérieur, puis jusqu'à la porte de la maison. Trois verrous avec trois clefs. À peine entré, Guillermo Ramirez fonda sur le climatiseur pour combattre la chaleur poisseuse. Il n'y avait que deux pièces, avec une salle de bains et une cuisine dont il ne se servait jamais et où s'entassaient toutes sortes de choses, dont une presse à mouler des « briques » de marijuana, souvenir du temps où il débutait.

– *Que quieres tomar*¹⁰?

Sans attendre sa réponse, il prit une bouteille de bière et l'ouvrit avec ses dents.

Miriam Vasquez l'observait, intimidée, debout au milieu de la pièce.

Tranquillement, Guillermo Ramirez déboutonna sa chemise et s'en débarrassa, exhibant un torse puissant couvert d'un poil noir comme celui d'un orang-outang.

Ensuite, il marcha sur Miriam Vasquez et, plaquant ses deux larges mains sur ses fesses cambrées, l'attira contre lui.

– Tu sais que tu as un beau cul! lança-t-il. Je vais te l'exploser...

La jeune femme, effrayée, tenta de lui échapper. Aussitôt, Guillermo Ramirez, lâchant la croupe de la jeune femme, serra les deux mains autour de son cou et lâcha:

– Petite conne, si tu m'emmerdes, je t'étrangle! Tu ne serais pas la première.

Terrifiée, Miriam Vasquez cessa de lutter.

– *Bueno!* approuva Guillermo.

Il prit la main droite de la fille et la plaqua contre le devant de son jean.

– Tu vois, je bande déjà! fit-il, hilare.

Comme Miriam Vasquez ne bougeait pas, il défit la ceinture de son jean, puis le zip, le laissant tomber sur ses bottes, découvrant un slip rouge déformé par un gros sexe.

– Déshabille-toi! ordonna-t-il.

Lui-même s’assit sur le lit, arracha ses bottes d’autruche, puis son jean.

Miriam Vasquez n’avait pas bougé. Il lui jeta un regard noir.

– Tu viens, oui ou merde?

Comme elle s’approchait du lit, il se débarrassa de son slip et s’allongea en lui lançant:

– *Chupa*¹¹!

Il allongea le bras et attira sa conquête sur le lit. En un clin d’œil il l’eut dépouillée de tous ses vêtements. Miriam Vasquez était plutôt maigre, mais sa chute de reins était magnifique. Guillermo Ramirez tenta d’abaisser sa tête vers son ventre mais elle résista.

– Tu es timide, hein! lança le narco. Je vais t’aider, te faire monter au ciel.

Il se redressa, prit sur la table de nuit une boîte à pilules et l’ouvrit. Elle était pleine d’une poudre blanche.

– C’est de la bonne! lança-t-il. De la pure. Ça va t’aider.

Délicatement, il plongea un doigt dans la boîte, ramena de la

cocaïne et commença à en enduire le gland de son sexe.

Miriam Vasquez ne bougeait toujours pas. Il la saisit violemment par la nuque et gronda.

– Si tu ne me sucés pas, je te coupe les seins.

Méchamment, il prit un des mamelons et le tordit jusqu'à ce qu'elle crie.

Domptée, la jeune femme prit le gros sexe dans sa bouche et Guillermo Ramirez se laissa aller en arrière avec un sourire d'aise.

– Ne mords pas! lança-t-il.

Souvent, ces filles inexpérimentées, maîtrisaient mal la fellation.

En peu de temps, il arbora une érection d'enfer. Les joues rouges, le regard brillant, Miriam Vasquez semblait plus détendue et le suçait avec application.

– *Espera*¹²! lança le narco.

Dès qu'elle eut relevé la tête, il se leva et la força à se mettre à genoux, la croupe au bord du lit. Il s'approcha, tenant son sexe de la main droite, tâtonna un peu et s'enfonça d'un coup dans le ventre de la jeune femme.

Miriam Vasquez poussa un cri bref. Même la cocaïne dont le sexe de Guillermo Ramirez était enduit n'effaçait pas la douleur. Celui-ci s'escrima sur elle plusieurs minutes. La cocaïne retardait sa jouissance et cela lui donna une idée. Il se retira et posa une main au creux des reins de la jeune femme, la forçant à se cambrer. Comprenant ce qu'il allait faire, Miriam Vasquez poussa un cri.

– *No! Por favor*¹³!

Guillermo Ramirez n'avait rien à faire de ses protestations. Posément, il ajusta son sexe sur l'entrée des reins de la jeune femme,

la força à s'allonger sur le ventre et se laissa tomber d'un coup sur elle.

Miriam Vasquez poussa un hurlement. Le gros sexe avait envahi ses entrailles sur plus de dix centimètres. Délicieusement serré dans l'étroit conduit, Guillermo Ramirez soufflait comme un bœuf.

– *Tu es muy buena*¹⁴! lança-t-il.

La jeune femme sanglotait, impuissante, avec l'impression d'avoir du feu dans le ventre.

Le pistolero se mit à aller et venir dans ses reins, allant de plus en plus loin, arrachant des cris de douleur à sa victime. Euphorique: le lendemain matin, il allait à El Paso et ce voyage lui rapporterait beaucoup d'argent. Arrivé au bord du plaisir, une idée lui traversa la tête: faire ce qu'il aimait *vraiment*.

Toujours abuté dans la fille, il glissa le bras droit autour de sa gorge, l'empêchant de crier. Tout en reprenant son va-et-vient. Il sentait le plaisir monter. Raidissant son bras, il tira violemment en arrière la tête de Miriam Vasquez. Il y eut un craquement sinistre au moment où les vertèbres cervicales de la jeune femme se brisèrent.

Juste quand Guillermo Ramirez se déversait dans ses reins. Il en éprouva un plaisir inouï, plus intense que n'importe quoi.

Il demeura encore un moment dans la même position puis se retira. Miriam Vasquez ne bougeait plus: foudroyée. Guillermo Ramirez fonça prendre une douche, sifflotant l'air d'un *narco corrido*¹⁵.

Séché, il se rhabilla rapidement. Avant de dormir, il avait encore une formalité désagréable à accomplir. Prenant le corps de Miriam Vasquez, il le chargea sur son épaule et sortit.

Il jeta le cadavre à l'arrière de la Cherokee et se glissa au volant. Direction le sud. Dix minutes plus tard, il abandonna l'autoroute de Chihuahua, tourna à droite, passant devant l'hippodrome et atteignit les terrains vagues qui l'entouraient. Il passa le crabot et quitta la piste, continuant quelques centaines de mètres. Lorsqu'il s'arrêta et

sauta à terre, il fut giflé par une rafale de vent. Le silence était absolu. Loin derrière lui, seulement quelques lumières de la *colonia* Cote Bravo.

Il ouvrit le hayon arrière et tira le corps de Miriam Vasquez, le chargeant ensuite sur ses épaules. Il parcourut une trentaine de mètres dans le désert, puis, d'un coup d'épaule, se débarrassa du cadavre. Ensuite, il retourna vers la Cherokee, sans même un regard. On découvrirait le cadavre dans quelques jours ou quelques semaines, si les coyotes ne le dévoreraient pas avant. De toute façon, cela n'avait pas d'importance.

Sur les centaines de femmes qui avaient été assassinées à Ciudad Juarez, après avoir été souvent torturées, aucune n'avait été vengée. On n'avait jamais arrêté les assassins. De toute façon, l'appartenance de Guillermo Ramirez aux *Aztec*os, le mettait à l'abri de presque tout.

Il remonta en voiture et mit un CD de *narco corrido*. Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant sa maison blanche au toit de tôle. Au moment où il descendait de la Cherokee, il fut soudain pris dans deux faisceaux de phares, ceux de voitures tapies dans l'ombre, en face de chez lui.

Liquéfié, il se figea, réalisant que, dans sa hâte, il n'avait même pas pris son pistolet.

Un homme surgit dans la lumière des phares. Le visage découvert, une *cuerno de chiva* ¹⁶ à bout de bras. Quelqu'un qu'il connaissait bien: Manuel Urbina, un de ses copains du gang des *Aztec*os. Celui-ci sourit à Guillermo Ramirez.

– *Buenas noches, amigo* ¹⁷!

Trois autres hommes surgirent dans la pénombre, eux aussi tenant des Kalachnikovs. La bouche sèche, Guillermo Ramirez arriva à esquisser un sourire.

– *Buenas noches! Que quieres* ¹⁸?

– *Una carne asada* ¹⁹.

Cette précision rassura partiellement le narco. Pourtant, d'habitude, on ne décidait pas d'une liquidation au milieu de la nuit.

Manuel Urbina enchaîna.

– On peut entrer chez toi en discuter?

– *Como no*²⁰!

Guillermo Ramirez ouvrit ses trois verrous et entra, les quatre hommes sur ses talons. Le dernier ferma la porte.

Le pistolero se retourna.

– *Que quieres....*

Il ne termina pas sa phrase. Manuel Urbina venait de lui asséner sur le visage un violent coup de crosse. La joue gauche de Guillermo Ramirez éclata. Manuel Urbina, de toutes ses forces, visa cette fois l'estomac.

Guillermo Ramirez se retrouva à terre, l'œil rond et inexpressif du canon de la Kalach à quelques centimètres de son visage.

– *Bueno, amigo*, lança l'homme qui venait de le frapper. Tu travailles pour *las tres letras*²¹. Ce n'est pas bien.

Terrifié, Guillermo Ramirez comprit alors qu'il s'agissait bien d'une *carne asada*.

La sienne.

¹ On y va.

² Tueurs.

³ Usines d'assemblages employant près de 200 000 personnes.

- 4 Force Spéciale pour la résolution des meurtres de femmes.
- 5 Lieu où on vend de la cocaïne.
- 6 Bus.
- 7 Pas d'armes, pas de drogue, pas de mineures.
- 8 Où va-t-on?
- 9 À la maison.
- 10 Qu'est-ce que tu veux boire?
- 11 Suce!
- 12 Attends.
- 13 Non, s'il te plaît!
- 14 Tu es très bonne!
- 15 Chanson à la gloire des Narcos.
- 16 Kalachnikov.
- 17 Bonne nuit, mon pote.
- 18 Bonne nuit. Qu'est-ce que tu veux?
- 19 Littéralement « barbecue »: code pour un meurtre.
- 20 Bien sûr.
- 21 Les trois lettres. En argot mexicain, la DEA: Drug Enforcement Administration.

CHAPITRE II

Guillermo Ramirez sentit son corps se couvrir d'une sueur glaciale en entendant le claquement métallique de la culasse de la Kalachnikov.

Il allait mourir.

Machinalement, il ferma les yeux. Sachant que c'était totalement inutile d'implorer la pitié de son ancien *compañero*¹. Chez les narcos, la férocité se dégustait pure.

Il sentit le froid de l'acier contre sa gorge et, silencieusement, il implora Dieu. On pouvait être narco et assassin mais avoir de la religion.

Un grand éclat de rire interrompit sa prière silencieuse.

– *Cabron! Coyote!* Tu croyais t'en tirer si facilement! On t'a préparé un traitement spécial...

La mort s'éloignant, Guillermo Ramirez décida de se battre et lança:

– Manuel! Tu me connais, je n'ai rien fait. Appelle « *El Diablo* ». Il me connaît.

Chouy « *El Diablo* » était le chef des *Aztec*os. Presque tous les narcos avaient des surnoms. C'est lui qui avait recruté Guillermo.

Le canon de la Kalach s'enfonça à nouveau dans sa pomme d'Adam et Manuel jeta avec mépris:

– *Coyote!* C'est *lui* qui nous a envoyés ici! Et tu vas le voir.

Les trois autres pistoleros avaient commencé à fouiller la maison. Manuel Urbina les interpella:

– Vous n'avez rien trouvé?

– *Momento!* lança un des hommes en train de renverser un tiroir.

Guillermo Ramirez ferma les yeux. Priant de nouveau, mais pas pour les mêmes raisons. Il entendait les trois hommes se déchaîner, crevant le matelas, cassant les meubles, renversant les tiroirs. Il aurait voulu que ce tintamarre ne cesse jamais...

Pour s'amuser, Manuel Urbina remplaça le canon de la Kalach enfoncé dans sa gorge par son ranger, coupant le souffle du prisonnier.

Soudain, il y eut un hurlement du côté du lit.

– *Es aqui*²!

Manuel Urbina ôta sa botte de la gorge de Guillermo Ramirez et lui lança:

– *Mira*³!

En même temps, il envoya un coup de ranger dans la tête de son prisonnier pour le forcer à tourner la tête.

Guillermo Ramirez aperçut alors un des *sicarios* qui brandissait un petit magnétophone prolongé par le fil d'un micro, équipé de bandes de plastique destinées à le fixer à même la peau. Guillermo Ramirez eut envie de vomir: c'est un instructeur de la DEA qui lui avait appris à fixer l'engin sur sa poitrine, sous sa chemise, son micro dissimulé dans une minuscule poche de tissu.

À cette seconde, il fut certain de ne pas voir le jour se lever.

– *Vamos!* lança Manuel Urbina.

Il fit lever à coups de pieds le prisonnier et, encadré par les cinq

pistoleros, Guillermo Ramirez dut s'allonger à l'arrière d'un des 4 × 4, à même le plancher. Tout le temps du trajet, les deux hommes installés sur la banquette au dessus de lui s'amusèrent à le bourrer de coups de pieds.

Le petit convoi gagna la « Panaméricaine » qui traversait Ciudad Juarez du nord au sud, passa devant l'aéroport et, quelques kilomètres plus loin, tourna à droite dans une route de terre. Encore un kilomètre et les véhicules stoppèrent. Bourré de coups de pieds et de crosses, Guillermo Ramirez fut éjecté du 4 × 4. Il reconnut aussitôt l'endroit où ils se trouvaient: Lote Bravo, un immense terrain vague, au sud de Ciudad Juarez, en bordure du désert.

Les six hommes s'engagèrent sur une piste filant vers l'est. Le poulx de Guillermo Ramirez grimpa brutalement: droit devant eux, il venait d'apercevoir le gyrophare d'une voiture de police! Le miracle!

Pourtant, les cinq pistoleros qui l'encadraient ne semblaient pas effrayés.

En s'approchant, Guillermo Ramirez distingua une voiture de police bleue et blanche avec un seul occupant au volant, barrant la piste menant à la Panaméricaine. Son espoir retomba brutalement: Manuel Urbina venait d'échanger un signe amical avec le policier, en train de fumer derrière son volant....

Un des innombrables policiers « ripoux » qui émargeaient chez les narcos. Comme la moitié des policiers de la ville.

– Plus vite, *amigo*, lança Manuel Urbina, en balançant un coup de crosse de sa Kalachnikov dans les reins du prisonnier, « El Diablo » t'attend.

Un peu plus loin, ils abandonnèrent la piste, s'engageant dans un sentier presque invisible au bout duquel se trouvait quelque chose ressemblant à un feu de camp.

Guillermo Ramirez sut immédiatement ce que c'était et il faillit tenter de s'enfuir, sachant qu'il serait abattu immédiatement. Le courage lui manqua et il continua à marcher. Très vite, le « feu de camp » se révéla être les flammes de trois bouteilles de gaz. Posées sur

le sol, elles léchaient les parois d'un fût de tôle de deux cents litres suspendu au-dessus du foyer.

Celui-ci était entouré d'une sorte d'échafaudage, fait de trois longues poutres de bois dont le sommet se trouvait à plus de deux mètres de l'ouverture supérieure du fût de tôle. Une corde pendait au-dessus, passant dans une poulie fixée au sommet de l'échafaudage. Guillermo Ramirez sentit son cœur se recroqueviller: il ne s'était pas trompé.

Plusieurs hommes se trouvaient autour de cet étrange feu de camp. L'un d'eux se détacha du groupe pour rejoindre Guillermo Ramirez et les *sicarios* s'écarterent respectueusement pour le laisser passer. Bâti comme un docker, les cheveux rejetés en arrière, un nez puissant, le cou dans les épaules, il dégageait une impression de force animale presque gênante. Sa chemise blanche brodée était ouverte presque jusqu'au nombril, exhibant un torse velu orné de plusieurs grosses chaînes d'or, dont l'une se terminait par une croix ornée de pierres précieuses.

Il se planta devant Guillermo Ramirez, un large sourire aux lèvres. Chouy « El Diablo » le chef des *Aztec*os, se mettait rarement en colère.

– *Que tal*, « Toro »⁴?

Guillermo Ramirez eut l'impression qu'on lui enfonçait un couteau dans le cœur. « Toro », c'était son nom de code choisi par la DEA. En principe, personne ne le connaissait.

Massif comme un chêne, Chouy « El Diablo » l'observait avec un sourire cruel. Il allongea le bras et enfonça son index dans le plexus du prisonnier.

– Tu es surpris, hein? Tu devrais savoir que les *Aztec*os savent tout.

Un des pistoleros s'approcha et tendit le petit magnétophone à Chouy « El Diablo ».

– *Jefe*⁵, on a trouvé ça chez lui.

Le chef des *Aztecas* prit le magnétophone, le regarda longuement et demanda à Guillermo Ramirez, d'une voix calme, presque enjouée.

– C'est à toi?

Le prisonnier voulut répondre, il n'arriva pas à articuler un seul mot. La sueur coulait de son front, le forçant à plisser les yeux. S'ajoutant à la chaleur lourde, les flammes du gaz réchauffaient encore l'atmosphère.

Devant le silence de Guillermo Ramirez, Chouy « El Diablo » enchaîna du même ton enjoué.

– Bien sûr que c'est à toi! C'est pour écouter de la musique?

La tête baissée, Guillermo Ramirez ressemblait à une statue.

– *Bueno!* On va l'écouter avec toi, continua Chouy « El Diablo ». J'espère que c'est une chanson que j'aime...

Il enclencha le petit magnétophone. On entendit d'abord un brouhaha inaudible, puis une voix se détacha: celle de Chouy « El Diablo ». Donnant des instructions pour l'exfiltration vers El Paso de cinq « amigos » de Los Fares.

Le chef des *Aztecos* leva la tête avec une surprise feinte.

– Mais c'est la réunion d'hier...

À part le souffle des flammes et celui du vent, le silence était absolu. La tête baissée, Guillermo Ramirez était transformé en statue de sel. Chouy « El Diablo » lança, faussement dubitatif:

– Ils t'auraient bien donné dix mille dollars pour cette bande?

Comme Guillermo Ramirez ne répondait toujours pas, il lui décocha tout à coup un violent coup de pied. La pointe de la botte en crocodile bleu atteignit le prisonnier dans le bas-ventre et il se plia en deux avec un hurlement de douleur.

– *Entiendes*⁶? demanda de la même voix douce Chouy « El Diablo ».

Guillermo Ramirez releva la tête quand il eut fini de vomir et dit d’une voix blanche.

– Tue-moi.

Chouy « El Diablo » éclata d’un rire tonitruant.

– Bien sûr, *cabron*⁷, que je vais te tuer, mais pas comme tu l’espères. Je sais tout sur toi. En deux ans, tu as touché 200 000 dollars de la DEA, qui sont bien au chaud dans la Wells Fargo Bank de El Paso. Tu vas me servir à effrayer ceux qui auraient envie de faire comme toi, de trahir les *Aztec*os.

Il se retourna et héla un homme qui se tenait près du feu.

– Felipe! Fais-nous un beau spectacle.

Un homme sortit de l’ombre. Grand, dégingandé, un Stetson sur la tête, des yeux très enfoncés et un nez d’aigle. Felipe Pando était un ex-policier, dont la férocité absolument contrôlée, avait fait un parfait exécuter. Il avait commencé à travailler pour les *Aztec*os comme « encaisseur ». Chouy « El Diablo » l’avait envoyé punir la famille d’un petit distributeur qui avait volé 12 000 dollars au gang, en gardant l’argent des ventes de cocaïne pour lui, avant de s’enfuir à El Paso.

Il fallait faire un exemple.

Felipe Pando avait débarqué dans la modeste demeure du narco et piqué un couteau dans le ventre de Maria-Luisa, la femme du fautif. La forçant à aller à la banque retirer l’argent du couple. Ensuite, il l’avait ramenée chez elle et l’avait tuée à coups de pieds, sautant à pieds joints sur son ventre. Jusqu’à ce qu’elle expire. Pour terminer, il avait étranglé Elvira, 7 ans, et Carlos, 8 ans, les deux enfants du couple.

Ce fait d’armes lui avait ouvert les portes des *Aztec*os et il se spécialisait désormais dans les exécutions « *especiales* ».

Il jeta un ordre aux *pistoleros* qui entouraient le prisonnier. Aussitôt, deux d'entre eux saisirent les poignets de Guillermo Ramirez et les lui lièrent derrière le dos. Ensuite, ils entravèrent ses chevilles, avec les mêmes cordelettes. Comme Guillermo Ramirez ne pouvait plus se déplacer seul, deux autres *pistoleros* le prirent sous les aisselles et l'entraînèrent vers le « feu de camp ».

Un léger gargouillis sortait du fût: il était rempli d'eau qui bouillait, chauffée par des bouteilles de butagaz.

Un des *pistoleros* saisit une des extrémités de la corde passée dans la poulie du haut de l'échafaudage et la fixa aux poignets de Guillermo Ramirez.

Deux autres saisirent l'autre bout et tirèrent de toutes leurs forces.

La corde se tendit, tirant vers le haut les poignets entravés et Guillermo Ramirez hurla de douleur.

Déjà, les deux hommes le faisaient décoller du sol. Il poussa un nouveau hurlement de douleur: tandis qu'il tournoyait dans l'air, sa jambe droite avait heurté la paroi brûlante du fût rempli d'eau bouillante.

Désormais, Guillermo Ramirez était suspendu au-dessus du fût, ses pieds à quelques centimètres de la surface de l'eau bouillante.

Chouy « El Diablo » s'approcha et lui lança.

– Dis-moi si ce n'est pas assez chaud...

Guillermo Ramirez poussa un hurlement inarticulé. Les deux *pistoleros* tenant l'autre extrémité de la corde venaient d'en relâcher quelques centimètres et ses bottes étaient en contact avec l'eau bouillante. La vapeur qui s'en échappait lui léchait déjà les jambes, comme un souffle brûlant.

– *Adios, coyote!* lança Chouy « El Diablo ».

C'était le signal. Les deux pistoleros commencèrent à faire descendre lentement Guillermo Ramirez. Pendant quelques secondes, il fut protégé de la chaleur par ses bottes, puis l'eau bouillante se faufila sous son jean et il commença à hurler.

Avec une lenteur sadique, les *sicarios* le plongeaient dans l'eau bouillante.

À partir des mollets, le hurlement de Guillermo Ramirez ne s'arrêta plus. L'eau bouillante le cuisait littéralement vivant. Comme un homard. Chouy « El Diablo » secoua la tête et lança à un des *sicarios*:

– Mets de la musique!

Guillermo Ramirez avait déjà de l'eau bouillante jusqu'à la taille.

Ses cris n'avaient plus rien d'humain.

Un des pistoleros plaça un lecteur de cassettes sur le toit d'une des voitures et enclencha un CD.

Une chanson des *Tigres del Norte* ⁸ en l'honneur des narcos, bien rythmée et bien chantée. Hélas, même la musique ne couvrit pas entièrement les hurlements du supplicié. Il fallut monter le son.

Chouy « El Diablo » regardait le corps s'enfoncer dans l'eau bouillante avec une satisfaction évidente.

Lorsque seule la tête dépassa, il leva le bras. Les pistoleros cessèrent de faire descendre le corps.

– *Halto!* lança le chef des *Aztecos*, *no mas*⁹.

Guillermo Ramirez ne criait plus, les cordes vocales éraillées. Le *narco corrido* continuait, gai et entraînant. Chouy « El Diablo » leva le bras et ses hommes commencèrent à remonter Guillermo Ramirez jusqu'à ce qu'il soit complètement sorti du fût. C'est alors que Felipe Pando s'approcha du supplicié, une machete à la main. Avec habileté,

il commença par découper la chemise et le jean trempés, découvrant la peau rouge et cloquée qui s'en allait par lambeaux.

Guillermo Ramirez s'était remis à hurler. Sa voix s'étrangla quand il sentit la lame effilée de la machete commencer à découper les morceaux de peau qui se détachaient du corps. Chouy « El Diablo » regardait la scène, l'œil gourmand. Il lança à Felipe Pando.

– Fais-lui une piqûre, il faut qu'il en profite bien.

L'ancien policier prit dans sa sacoche une seringue déjà prête et la planta dans la cuisse du supplicié, lui injectant un puissant tonique cardiaque.

Chouy « El Diablo » ne voulait pas que cela se termine trop vite...

Les morceaux de peau continuaient à tomber du corps, découvrant une chair rougeâtre et boursouflée.

– *Segundo viaje*¹⁰! lança le chef des *Aztec*os.

Les *sicarios* relâchèrent la corde, replongeant le corps dans l'eau bouillante... Le prisonnier réussit à crier un peu plus fort, puis il se tut brusquement, la tête sur la poitrine.

– *Mierda*! lança Chouy « El Diablo ». Remonte-le!

On lui obéit.

Chouy « El Diablo » prit la machete des mains de Felipe Pando et commença à la promener sur les lambeaux de peau des cuisses.

Guillermo Ramirez sembla se réveiller d'un coup et hurla de nouveau.

– *Cabron*! fit entre ses dents le chef des *Aztec*os.

Avec un enthousiasme renouvelé, il se remit à manier la machete. Il

ne restait plus de vêtements sur le prisonnier et le tiers de sa peau était déjà parti, se détachant facilement sous la machete.

« El Diablo » s'écarta et jeta la machete.

– *Una mas*¹¹!

On redescendit le corps de Guillermo Ramirez dans le fût rempli d'eau bouillante. Cette fois la douleur devait être si forte que le prisonnier se mit à gigoter, poussant des cris inarticulés.

C'était la fin. Chouy « El Diablo » le savait par expérience. Ce genre de supplice n'était appliqué qu'à certains traîtres. On se contentait d'étrangler et de couper la tête des traîtres ordinaires.

Là, il fallait faire un exemple: si Guillermo Ramirez était parvenu à communiquer ses informations à la DEA, il aurait fait échouer une opération qui pouvait rapporter beaucoup de dollars aux *Aztecos*. Justement, Chouy « El Diablo » avait envie d'agrandir sa villa. En plus, il était indispensable de décourager ceux qui seraient tentés de collaborer avec la DEA.

Une longue minute s'était écoulée. De nouveau, Chouy « *El Diablo* » fit signe de remonter le prisonnier. Il semblait inanimé, mais quand le chef des *Aztecos* recommença à lui peler le ventre, il se remit à hurler.

Pas longtemps: son cri s'étrangla dans sa gorge et les derniers morceaux de chair lui furent arrachés sans provoquer de réaction. Juste pour s'amuser, Chouy « El Diablo » lui trancha soigneusement le sexe et les testicules, rouge vif. De toute façon, il n'en aurait plus besoin...

On avait déjà arrêté le *narco corrido* de *Los Tigres del Norte*. Le chef des *Aztecos* prit une feuille de papier où étaient marquées à l'encre rouge les trois lettres DEA et la fixa sur le dos du mort avec un poignard.

Des *sicarios* avaient arrêté le gaz ; on renversa l'eau bouillante dans le désert et d'autres récupérèrent la corde et la poulie qui pouvaient encore servir.

Dix minutes plus tard, tous remontaient en voiture. Un kilomètre plus tard, ils passèrent à côté de la voiture de police et Chouy « El Diablo », de sa Range Rover, adressa un petit signe amical au policier qui avait « sécurisé » l'exécution de Guillermo Ramirez.

Son travail était terminé et il avait gagné 10 000 pesos¹².

Le permanencier de la DEA d'El Paso à Mesa Hills décrocha son téléphone et annonça:

– Le 08057140, j'écoute.

Ce numéro était celui réservé aux dénonciations anonymes des narcos, recueillies obligatoirement par un citoyen américain, afin de ne pas décourager les bonnes volontés. Il y eut un bref silence au bout du fil, puis un homme parlant anglais avec un fort accent mexicain, lança.

– *Cabron!* Je veux te donner des nouvelles d'*El Toro*. Il a pris un sacré coup de soleil... Vous devriez le récupérer avant qu'il soit bouffé par les coyotes. *Adios amigo!*

L'opérateur avait déjà basculé l'appel sur la section opérationnelle. L'agent en fonction sursauta en entendant le nom et transféra l'appel à la section « recherches ».

– Tracez cet appel, tout de suite.

Moins d'une minute plus tard, le téléphone sonna.

– L'appel venait du QG de la police municipale de Ciudad Juarez, annonça le standardiste de la DEA.

¹ Camarade.

2 C'est là.

3 Regarde!

4 Comment ça va, « Toro »?

5 Chef.

6 Tu comprends.

7 Connard.

8 Les Tigres du Nord.

9 Pas plus.

10 Second voyage.

11 Encore une fois.

12 Environ 1 000 dollars.

CHAPITRE III

Malko poussa la porte du restaurant « Norton American Grill » installé dans le Tyson Corner Center, après s'être garé dans le parking extérieur. En ce samedi matin, la salle était pleine. Rien que des familles d'espions! Il faut dire que Tyson Corner était à dix minutes de route de Langley, sur la commune de Mc Lean, jouxtant le *compound* de la CIA de Langley.

Beaucoup d'agents de la CIA habitaient dans le coin, par commodité, ce qui expliquait que le samedi, ils emmènent leur famille et leur épouse manger un hamburger dans un des nombreux restaurants de Tyson Corner, bourgade de Virginie sans le moindre intérêt, par ailleurs.

Un bras se leva au fond de la salle et Malko commença à se faufiler entre les tables couvertes de nappes à carreaux comme un bistrot français, alors que la nourriture était désespérément américaine, arrosée par une variété de bières et de vins d'origine douteuse.

Les hommes des diverses tables lui jetèrent des regards intrigués: ici, il n'y avait que des espions connus ou des voisins également connus...

Ted Boteler se leva pour un *shake-hand* vigoureux et amical.

– Merci d'être venu si loin! s'excusa-t-il.

– *No hard feeling!* répliqua Malko en s'asseyant. Le week-end, Washington est réellement sinistre. Ici, au moins, on respire et il y a de la vie.

Tyson Corner se trouvait sur la rive sud du Potomac, à une dizaine de milles de Washington.

Les conversations avaient repris, l'inconnu s'étant assis avec un espion de la famille. Ted Boteler était honorablement connu: son invité ne pouvait être qu'un espion de bon aloi...

Malko était arrivé la veille au soir de Vienne, à la demande du chef de la Division des Opérations. Sans savoir pourquoi il était là. Il avait eu juste le temps de se remettre de ses aventures chinoises². Après avoir pris congé du général Li Peng et de sa maîtresse, la capitaine Tshao. Ceux-ci avaient décidé de rester à Taïwan. Par contre, les membres de l'équipage de son avion et la « suite » du général, des officiers de l'armée de l'air chinoise, étaient repartis pour Pékin.

Un endroit où Malko n'était pas près de remettre les pieds, après le tour qu'il avait joué au Guoanbu: amener un des officiers les plus gradés de l'Armée Nationale de Libération à faire défection en emmenant, de plus, sa maîtresse, informatrice de la CIA.

Peut-être le plus beau coup de sa carrière.

Le garçon apporta ensuite la carte et Malko choisit une *Caesar's Salad* et un *rack of lamb*.

– J'ai un bon vin chilien, proposa Ted Boteler.

Malko le goûta puis lâcha:

– Je suppose que vous aviez une bonne raison pour m'inviter à déjeuner...

Tout autour d'eux, les gosses élevés à l'américaine faisaient un bruit d'enfer, jouant et se poursuivant autour des tables. Dans cette ambiance familiale, c'était étrange de parler de sujets sérieux...

Ted Boteler regarda prudemment autour de lui, mais leur table était à l'écart.

– Voilà, annonça-t-il, nous avons une énorme merde potentielle sur le dos... Vous vous souvenez des deux attentats à Buenos-Aires, en 1992 et 1994, contre l'ambassade d'Israël et un de leurs centres culturels?

– Vaguement, reconnut Malko, cela fait plus de quinze ans. Ce n'est

pas pour cela que vous m'avez demandé de venir? On n'a jamais arrêté les coupables.

– Hélas, non! soupira Ted Boteler. Les Argentins ont travaillé comme des cochons. Mais ce n'est pas le problème. Nous *savons* que les auteurs étaient des Libanais, soit de la diaspora locale, soit des membres du Hezbollah extérieur.

– Pour le compte de l'Iran?

– Non. Les Israéliens leur avaient « séché » plusieurs types importants et ils ont voulu se venger. Cependant, c'est une histoire close. Connaissez-vous une ville qui se nomme Ciudad del Este?

– Non. Pourquoi?

– C'est un des coins les plus pourris du monde, au Paraguay. Séparé du Brésil par un pont sur le rio Parana que l'on franchit sans difficulté. C'est ce qu'on appelle la région des trois frontières, car l'Argentine est tout proche.

» À Ciudad del Este, on peut acheter n'importe quoi: armes, drogue, objets volés, émeraudes de Colombie. C'est une ville sans loi, uniquement vouée aux trafics.

– Je sens que vous allez me demander d'y aller, avança Malko, en souriant.

Ted Boteler lui rendit son sourire.

– Cela vous permettra d'admirer les chutes d'Iguazu, les plus belles du monde. Et aussi d'aller voir une de nos « sources ». Un Libanais commerçant en électronique, Mourad Salam.

– Pourquoi? Vous n'avez personne à Buenos-Aires ou au Brésil?

– Si, mais c'est un sujet *très* sensible. On préfère travailler de l'extérieur. Voilà pourquoi. Il y a une importante colonie de Libanais chiites à Ciudad del Este. C'est là que le Hezbollah a acheté les

explosifs des voitures piégées qui ont servi à faire sauter les Israéliens. Ensuite, les voitures ont été « préparées » dans le quartier libanais de Buenos-Aires.

» Or, il y a quelque temps, Mourad Salam s'est pointé à notre Station de Sao Paulo pour leur donner une information capitale: des gens du Hezbollah invités par leurs copains chiites étaient entrés en contact avec des membres des FARCS ³ colombiens qui viennent vendre leur coke à Ciudad del Este.

– Le Hezbollah veut se lancer dans le trafic de coke?

– Non. Ses membres ont fait aux Colombiens une proposition inattendue: les FARCS font passer en contrebande beaucoup de coke aux États-Unis. Ils ont des accords avec le Cartel de Juarez, celui qui contrôle la moitié du trafic aux États-Unis. Grâce aux deux villes jumelles, Ciudad Juarez au Mexique et El Paso aux États-Unis. À cet endroit, le Rio Grande del Sud n'est qu'un filet d'eau et des centaines de camions franchissent tous les jours la frontière pour amener les produits fabriqués par les *maquinadoras*, les usines d'assemblage de Ciudad Juarez.

– Et alors?

– Le Hezbollah a proposé beaucoup d'argent aux FARCS si ceux-ci pouvaient convaincre les Mexicains du Cartel de Juarez de faire entrer clandestinement aux États-Unis des hommes à eux et du matos.

– Les Mexicains en ont les moyens?

Ted Boteler hocha la tête.

– Absolument. Ils vont même chercher des hommes à eux en fuite à El Paso pour les exécuter. La frontière est une passoire.

– Ils veulent commettre des attentats aux USA?

– Il y a des chances. Surtout, après la mort d'Oussama Bin Laden. Le Hezbollah, bien que chiite, a toujours été à la pointe du combat contre les Juifs et les Croisés...

– Ils sont déjà parvenus à faire entrer des gens aux USA?

– Nous n'en savons encore rien, reconnu l'Américain. Mais nous avons appris d'autres choses. La DEA a une « source » à Ciudad Juarez, dans le gang des *Aztecos*, un de ceux qui composent le Cartel de Juarez. Un *sicario* qui s'est fait prendre à El Paso après y avoir assassiné un fuyard du gang des *Aztecos*. La DEA lui a donné le choix: ou quelques dizaines d'années de prison ou devenir une « balance ». Il n'a pas hésité longtemps. Il y a quelques jours, il a passé un coup de fil à son OT ⁴ d'El Paso pour lui dire qu'il avait enregistré une conversation entre le chef des *Aztecos*, un certain Chouy El Diablo, et des gens des FARCS venus spécialement à Ciudad Juarez, justement pour finaliser leur deal.

– *Bingo!* fit Malko, repoussant son *rack of lamb* beaucoup trop cuit, dur comme de la semelle.

Ted Boteler baissa la tête.

– Pas vraiment. La « source » DEA, Guillermo Ramirez, n'est jamais arrivé à El Paso. Le jour où il devait s'y rendre, la police mexicaine a retrouvé son corps au sud de Ciudad Juarez. Mort, après avoir été horriblement torturé. Les narcos l'avaient fait bouillir vivant...

– C'est fâcheux, reconnu Malko.

– Doublement, précisa l'Américain. Parce qu'un inconnu a appelé la DEA sur le numéro destiné aux dénonciations anonymes, en annonçant la mort d'*El Toro*, le nom de code de Guillermo Ramirez, connu seulement de quelques membres de la DEA d'El Paso.

– Il y a des traîtres à la DEA?

– Sûrement, mais pas des Américains pur sucre. Ce qui est le cas de ceux qui savaient qu'El Toro était Guillermo Ramirez. J'en ai parlé avec le patron de la DEA d'El Paso. Il jure qu'il ne peut pas y avoir eu de fuite de son côté. Seules trois personnes, dont lui, connaissaient le nom de code de Guillermo Ramirez. Ils en déduisent qu'il a dû parler sous la torture.

Chose impossible à vérifier.

Un ange passa.

– *Bad news*⁵! fit Malko.

– *Very bad news*⁶, souligna l'Américain, qui appelle une réaction. J'avais d'abord pensé vous envoyer à Ciudad Juarez, mais, sans certitude absolue sur la cause de la fuite, on risque de vous envoyer au massacre. L'année dernière, il y a eu 4 503 meurtres, là-bas. Les narcos sont d'une férocité incroyable. Protégés par la police municipale et une partie de la police fédérale mexicaine.

» La façon dont ils ont traité la « source » DEA est un exemple de leur sauvagerie. Je sais que vous avez connu pas mal d'horreurs mais, à Ciudad Juarez, cela dépasse tout.

Malko esquissa un sourire.

– Je suppose que vous ne m'avez pas fait venir jusqu'ici, uniquement pour me faire peur...

– C'est vrai, admit Ted Boteler. Je vous ai dit que nous avons une « source » au Paraguay, à Ciudad del Este, Mourad Salam. Celui qui nous a informés de la collusion entre le Hezbollah et les FARCS. Il faudrait aller le voir, tenter d'en savoir plus.

« Bien sûr, Ciudad del Este est aussi une ville pourrie, mais moins que Ciudad Juarez. C'est une mission sans risque.

Malko secoua la tête.

– L'expérience m'a appris qu'il n'y avait pas de mission sans risque.

Ted Boteler ne répliqua pas, se contentant de demander, d'un ton volontairement léger:

– Vous pourriez partir quand, là-bas? Le mieux est de passer par le Brésil. Ou de prendre un vol pour Asuncion, la capitale du Paraguay.

– Vous avez des gens à Ciudad del Este? demanda Malko.

– Personne.

Ils se turent pour laisser au garçon le temps de déposer deux cafés devant eux. Le restaurant se vidait de ses espions. Ted Boteler ajouta, avec un sourire un peu forcé.

– Il paraît que les chutes d'Iguazu sont vraiment magnifiques.

En plus, il avait de l'humour.

Noir.

Alfredo Reyes émergea du taxi radio qui venait de l'amener d'Asuncion à Ciudad del Este. L'avenida do Brazil, principale artère de la ville, était une sorte de boyau rempli d'un magma de touristes brésiliens, de vieilles voitures américaines, de motos. Les gens criaient, s'interpellaient d'un bord à l'autre de l'étroite rue, sans trottoir.

À quelques mètres du sol, les fils électriques d'innombrables branchements sauvages formaient une sorte de toile d'araignée noirâtre.

Il fit un saut de côté pour éviter une moto qui zigzagait et jura. Il détestait cette ville, bien qu'il soit amené à y venir souvent. C'est lui que l'État-Major des FARCS avait chargé de l'accord avec Assad Barakah, un gros client des FARCS à qui il achetait des quantités importantes de cocaïne qui partaient ensuite sur l'Europe. Le Libanais avait de multiples activités, vendait des armes, importait de Chine de fausses Rolex et pouvait procurer à peu près n'importe quoi. Aussi, lorsqu'il avait demandé aux FARCS de l'aider à faire rentrer clandestinement aux États-Unis des hommes et du matériel du

Hezbollah, ils n'avaient pas discuté, fixant simplement un prix élevé.

Les FARCS ne faisaient pas de politique, hors de Colombie, mais avaient des contacts avec de nombreux mouvements terroristes. Lorsqu'ils avaient décidé, quelques années plus tôt, de lancer une campagne de voitures piégées à Bogota, ils avaient fait appel à l'ETA ⁷ qui, contre une livraison d'explosifs, avait mis à la disposition des FARCS deux techniciens des voitures piégées. Ceux-ci étaient ensuite repartis en Espagne, leur mission de formation accomplie...

Bien entendu, la demande du Libanais n'avait pas été facile à remplir. Les FARCS ne contrôlaient pas les différents cartels mexicains qui, eux, se contentaient de faire passer la drogue aux États-Unis. Seulement, ils livraient au Cartel de Juarez près de cent tonnes de cocaïne tous les ans. Celui-ci gagnait des sommes considérables en leur faisant passer la frontière pour les revendre aux distributeurs américains. Aussi, lorsque les FARCS leur avaient demandé de faire passer cinq clandestins de Ciudad Juarez à El Paso, ils avaient accepté sans discuter. Ces combattants du Hezbollah auraient tous des passeports, faux évidemment, comme ceux des membres des FARCS désirant voyager hors de Colombie.

Les cinq hommes arrivés d'Amérique du Sud, se trouvaient en attente à Ciudad Juarez, dans une « *casa de seguridad* » du cartel et tout se passait bien lorsqu'un obstacle inattendu avait surgi: le gang des *Aztecos* était « pénétré » par la DEA. Il avait fallu tout stopper.

Alfredo Reyes sentit la chaleur humide lui tomber sur les épaules: poisseuse, insupportable. La raison pour laquelle tant de gens se promenaient avec d'immenses ombrelles multicolores dans les rues de Ciudad del Este. Il parcourut presque en courant les quelques mètres le séparant de l'entrée du building, siège de la société Mona Lisa. Une magnifique tour blanche tranchant avec les misérables maisons de l'avenida do Brazil, aux façades noirâtres, déformées par les bubons d'énormes climatiseurs.

Le jour où l'ancien dictateur du Paraguay, Éric Stroesser, avait décidé de faire de Ciudad del Este une zone franche, tous les voyous du continent, et même d'ailleurs, s'étaient rués sur ce coin de paradis pour le business, qui ressemblait plutôt à une succursale de l'enfer: presque pas d'hôtels, aucune distraction, un casino minable et des flots de Brésiliens – environ 20 000 par jour – qui franchissaient le Pont de

l'Amitié sur le rio Parana, pour venir acheter à bon prix ce qui était introuvable ou hors de prix au Brésil.

À peine Alfredo Reyes arrivait-il à l'entrée majestueuse et vitrée du building, qu'un Indien guarani au front bas, armé d'un riot-gun, lui barra la route.

– *Donde va*⁸?

– Senor Barakah, annonça le Colombien.

– *Muy bien*.

Un second vigile s'était approché, tout aussi menaçant. Tandis que le premier tenait Alfredo Reyes sous la menace de son riot-gun, il fouilla rapidement le Colombien et se redressa avec un sourire.

– *Muy bien*. Dix-huitième étage.

À Ciudad del Este, tous les commerçants payaient des vigiles, la police étant inexistante, invisible et corrompue, tandis que le pourcentage de malfaisants augmentait sans cesse. Comme on achetait un pistolet aussi facilement qu'une brosse à dents, cela créait bien des tentations, avec tous les trésors offerts à la concupiscence des acheteurs potentiels.

Évidemment, ici, on ne faisait jamais appel aux autorités: on tuait d'abord.

Alfredo Reyes traversa le hall au sol de marbre et éternua. Il régnait un froid sibérien dans le building, surtout à côté des 30° humides de l'extérieur.

Au dix-huitième étage, il se trouva nez à nez avec deux riot-guns. Tenus par des Indiens au visage inex-pressif et aux petits yeux ronds pleins de méchanceté. La garde prétorienne de Assad Barakah.

– *El Senor Barakah me espera*⁹, précisa le Colombien.

Prudents, les deux chiens de garde le suivirent jusqu'à la porte du secrétariat, où une jeune femme, moulée dans un pull rouge et une courte jupe noire qui semblait peinte sur ses fesses rebondies, lui adressa un sourire éblouissant de sa bouche pulpeuse bourrée de silicone.

– *El Jefe* vous attend, annonça-t-elle d'une voix qui était déjà une fellation.

Avant d'ouvrir la porte rembourrée de cuir du bureau de Assad Barakah.

Assad Barakah ressemblait à une chouette avec ses grosses lunettes à monture d'écaille et son nez recourbé. Il se leva pour accueillir son visiteur qui le dépassait d'une tête. Le Libanais était petit et frêle, l'allure effacée d'un comptable. Seuls ses yeux pétillants de vive intelligence indiquaient le vrai voyou.

Il traînait en Amérique latine depuis une vingtaine d'années et ne s'étendait guère sur son passé flou, coupé de quelques séjours derrière les barreaux de différentes prisons. Les deux hommes s'assirent sur un vaste canapé blanc donnant sur les baies vitrées permettant d'admirer Ciudad del Este. D'en haut, la ville était un peu moins laide.

– *Bueno!* fit le Libanais, tout va bien? Tu amènes de la marchandise?

Alfredo Reyes secoua la tête.

– *No, amigo*, de mauvaises nouvelles.

Les yeux de chouette du Libanais clignèrent rapidement derrière les verres épais de ses lunettes. Puis, un sourire mécanique recouvrit son trouble.

– Quelles mauvaises nouvelles?

Du coup, il avait congédié la secrétaire en train d'ouvrir une bouteille de Comtes de Champagne.

– La DEA américaine est au courant de notre manip au Mexique. Nos amis de Ciudad Juarez ont déniché une « taupe » dans leur organisation. Du coup, les gens du cartel de Juarez ont tout bloqué et demandent des explications.

– Où sont les cinq camarades? demanda aussitôt Assad Barakah.

Connaissant la férocité des Mexicains, ceux-ci pouvaient très bien avoir liquidé les cinq membres du Hezbollah pour éliminer le problème.

La réponse du Colombien le soulagea.

– Ils les ont mis au frais dans une *casa de seguridad* et veulent nous les renvoyer. Ils disent que si les Américains découvrent ce qu'ils font, cela peut nuire beaucoup à leur business. Comment ont-ils pu apprendre cette manip? continua-t-il, je croyais qu'il n'y avait que deux personnes au courant: toi et moi.

Le sourire d'Assad Barakah se figea. Les FARCS n'aimaient pas les traîtres.

– Il y a une troisième personne, se hâta-t-il de préciser, celui qui leur a établi les faux passeports.

Le Colombien tiqua.

– C'est imprudent d'avoir mis quelqu'un au courant.

– Je sous-traite, se défendit le Libanais.

– Qui les a établis, ces passeports?

– Un ami libanais, Mourad Salam.

– Il est sûr?

– Je le croyais, laissa tomber Assad Barakah. On fait pas mal de business ensemble. Cela m'étonne qu'il ait bavé, mais on ne sait jamais... Il a pu se faire enfumer.

Instinctivement, il cherchait une échappatoire. Tout en se disant qu'avec un Libanais on n'était jamais sûr de rien...

– *Bueno*, conclut Alfredo Reyes, je suis à l'Acaray. Je ne quitterai pas Ciudad del Este avant que cette affaire soit tirée au clair. Les Mexicains sont furieux.

– Je vais faire mon enquête, promit Assad Barakah.

– Fais-la vite! lâcha sèchement Alfredo Reyes. Sinon, je te renvoie tes gars et je tire la conclusion de cette *mierda*.

C'est-à-dire qu'il liquidait Mourad Salam après l'avoir fait parler et Assad Barakah pour avoir été imprudent.

Il trouverait toujours un autre distributeur pour sa coke. À Ciudad del Este, ce n'était pas un problème.

Les deux se serrèrent la main comme de vieux amis laissant la bouteille de Taittinger inentamée. Aucun des deux n'avait le cœur à faire la fête. Assad Barakah suivit des yeux la haute silhouette du Colombien. Résistant à l'idée de le faire liquider préventivement. Hélas, cela n'aurait fait que reculer le problème...

Trente secondes plus tard, il appela son bras droit et lui demanda de placer Mourad Salam sous une surveillance étroite.

Il avait besoin de réfléchir avant de l'attaquer de front, pour résoudre le problème.

Indispensable: les ennemis des FARCS remplissaient déjà plusieurs cimetières.

- 1 Soyez rassuré.
- 2 Voir « Dragon Rouge ».
- 3 Fuezas Armadas Revolucionarias de Colombia.
- 4 Officier traitant.
- 5 Mauvaise nouvelle.
- 6 Très mauvaise nouvelle.
- 7 Mouvement terroriste basque.
- 8 Où allez-vous?
- 9 Le Senior Barakah m'attend.

CHAPITRE IV

Englué dans l'embouteillage monstre qui bloquait le *Ponte de Amizade*¹ séparant le Brésil du Paraguay, Malko regardait la foule des piétons qui se hâtaient vers Ciudad del Este. C'était plus rapide et moins cher de marcher que de prendre un taxi. Depuis longtemps, il n'y avait plus besoin de visa pour les Brésiliens, à condition qu'ils ne s'éloignent pas de plus de cent kilomètres de la ville.

Le soir, ils refluaient vers le Brésil, chargés d'achats pour se coller avec les rares douaniers brésiliens qui n'étaient pas corrompus. À cause des structures métalliques du pont, on ne voyait même pas les eaux du rio Parana qui se jetait quelques kilomètres plus loin dans le rio Iguazu.

Le taxi repartit, se rapprochant de quelques mètres de l'immense arche en ciment marquant l'entrée du Paraguay. C'est elle qui causait les embouteillages, et non les contrôles, inexistants. De deux, les voies passaient à une...

Malko bâilla, rêvant à un lit comme un chien rêve à un os. Son long voyage l'avait épuisé: Washington-New York, puis New York-Sao Paulo. Enfin Sao Paulo-Foz de Iguazu sur une improbable compagnie brésilienne dans un Embraer dont la moitié des ceintures de sécurité avaient disparu.

Probablement volées par des candidats au suicide.

Enfin, le taxi franchit l'arche de pierre marquant l'entrée du paradis... Le chauffeur se retourna.

– À *donde va*, *senor*²?

– À l'hôtel Acaray, répondit Malko, qui avait réservé du Brésil.

– *Muy bien. Quieres una mujer*³?

Au moins, au Paraguay, on prenait soin des étrangers. Malko allait

dire « non » lorsqu'il réalisa qu'il aurait peut-être besoin d'autre chose

– *Una mujer, no, pero una arma, si*⁴ répondit-il.

– *No problema*, señor, assura le chauffeur, on va passer chez un de mes amis avant d'aller à l'hôtel.

Malko croisa son regard dans le rétroviseur: soudain plein de respect.

Un homme qui achetait une arme avant de s'installer, ne pouvait être qu'un *sicario*⁵ venu « travailler ».

Le taxi s'engagea dans l'étroit boyau de l'avenida do Brazil, klaxonnant pour écarter les innombrables piétons. Comme il n'y avait pas de trottoir, personne ne se gênait. Sans parler des innombrables moto-taxis fonçant comme des malades. Enfin, le taxi tourna à droite dans une rue en pente et stoppa devant une boutique annonçant « Shopping Cristal ».

– *Vamos!* fit le chauffeur de taxi.

Après avoir soigneusement verrouillé son véhicule, il pénétra, suivi par Malko, dans un étroit magasin encombré de toutes sortes de marchandises hétéroclites. Un vrai capharnaüm. Jusqu'à une caisse derrière laquelle trônait un gros homme en chemise blanche douteuse, avec une moustache en croc et un crâne dégarni. Le chauffeur se pencha à son oreille et murmura quelques mots. Le visage de l'épicier s'éclaira et il lâcha un « *como no!* »⁶ sonore.

Avec un large sourire, tourné vers Malko, il proposa.

– *Un mate, señor?*

La boisson nationale. Une infusion de plantes locales dont tous les Paraguayens usaient et abusaient.

Malko accepta et le commerçant apostropha en guarani un jeune garçon assis par terre, à côté de la caisse, une Uzi sur les genoux.

Ensuite, le gros homme chauve guida Malko jusqu'à un apprentis au fond du magasin. Il défit un énorme cadenas et ouvrit la porte en métal, visiblement blindée.

C'était la caverne d'Ali Baba: il n'y avait que des armes, la plus importante étant une mitrailleuse russe « Douchka » de 14 mm avec des boîtes de munitions.

Partout des fusils d'assaut, de la Kalach au M. 16 et des pistolets de tous les pays accrochés à un des murs par des clous.

– À la *disposition de usted, señor*, annonça le marchand. Si vous prenez deux armes, je vous fais 30 %...

Malko examina le mur couvert d'armes de poing, fixant son choix sur un petit revolver Deux Pouches, calibre 38, Colt, qui semblait neuf. Il le décrocha du mur, fit basculer le barillet et examina le canon. Les deux hommes le fixaient, admiratifs.

C'était visiblement un professionnel.

– Je prends celui-là, annonça-t-il.

– *Uno solo?* demanda le marchand, déçu.

– *Si*, et deux boîtes de cartouches.

Sans se décourager, le vendeur sortit d'un carton un petit holster Cordura.

– C'est un holster de cheville, expliqua-t-il. Très bonne qualité. Un G.K. C'est très discret.

Malko prit le holster en cuir.

– C'est 350 dollars en tout, annonça le vendeur. Vous avez un permis d'arme?

– Non, avoua Malko, surpris.

– Alors, c’est 20 dollars de plus.

Il sortit d’un tiroir un document estampillé aux armes du Paraguay et demanda.

– Comment s’écrit votre nom, señor?

Malko l’épela, puis tendit quatre billets de cent dollars. Empochant la monnaie et le permis d’arme. Il ignorait encore si ce Colt lui serait utile, mais étant donné l’ambiance de Ciudad del Este, c’était plus utile qu’un plan de la ville.

Ils ressortirent. Personne n’avait volé le taxi.

Cinq minutes plus tard, ils stoppaient devant l’hôtel Acaray. Un petit building blanc d’une dizaine d’étages, qui abritait aussi un casino, le seul de Ciudad del Este.

– Attendez-moi! demanda Malko au taxi.

Le réceptionniste tendit à Malko sa clef et une carte du casino del Este donnant droit à 20 dollars de jetons gratuits.

– *Con permesso, señor*⁷.

La chambre était impersonnelle, climatisée et peu meublée. Malko posa son sac de voyage, fixa le *ankle-holster* ⁸ autour de sa cheville droite, rabattit son pantalon et redescendit. Remonté dans le taxi, il lança au chauffeur.

– Je vais calle de Esperanza, un magasin qui s’appelle Foxconn.

– « *Como no, señor!* »

Dix minutes plus tard, ils y étaient. Une rue assez large, avec un sol de pavés rougeâtres dont beaucoup manquaient. L'enseigne délavée par la pluie indiquait bien « Foxconn ».

– Je vous attends, *senor*? demanda le chauffeur de taxi avec gourmandise.

– Non, merci, fit Malko.

L'autre lui tendit aussitôt sa carte.

– Je serai heureux de vous servir à nouveau, *senor*. Si vous avez besoin de quitter la ville *rapidement*, comptez sur moi.

Il était décidément persuadé que Malko venait remplir un « contrat ». Ce qui, visiblement, ne le choquait pas. Celui-ci pénétra dans la boutique Foxconn: fouillis de matériel électronique. Une jeune Indienne s'approcha, sourire commercial aux lèvres.

– *Bienvenido, senor, que quieres?* Nous avons reçu de magnifiques Rolex.

– Je viens voir le *Senor Mourad Salam*.

– Vous le connaissez?

– Oui. Dites-lui que je suis un ami de Mike, à Sao Paulo.

La vendeuse s'engouffra dans un escalier en colimaçon et réapparut, dégoulinant de gentillesse.

– Le *senor Mourad* vous attend, *senor*. Attention, l'escalier est étroit.

Lorsque Malko émergea au premier étage, il se heurta à un homme de très haute taille, les cheveux gris rejetés en arrière, massif, les yeux plissés. La soixantaine. Le commerçant libanais lui serra longuement la

main et demanda d'une voix lente.

– On ne vous a pas suivi?

Comme si c'était la question naturelle à poser.

Surpris, Malko ne put que dire:

– Je ne pense pas.

Mourad Salam esquissa un sourire et dit de sa voix lente.

– Il faut toujours être prudent. *Un mate?*

– Avec plaisir.

Le Libanais se retourna et lança.

– Linda!

Une magnifique brune surgit du bureau voisin. Une silhouette de rêve, juchée sur des escarpins interminables, avec une grosse bouche et des yeux légèrement globuleux. L'allure générale d'une authentique salope tropicale.

– Tu nous apportes deux mate, *querida?* demanda le Libanais.

Machinalement, il lui effleura la croupe, ce qui donnait une idée de leurs rapports. Encore une élue de la promotion canapé.

Dès qu'elle fut sortie du bureau, Mourad Salam demanda:

– Quel bon vent vous amène? Mike va bien? Je le connais depuis longtemps, c'est un bon garçon. Il m'a arrangé beaucoup de choses. Je ne pouvais plus entrer au Liban, à cause de certaines diffamations. Il a convaincu les autorités libanaises que j'étais un honnête commerçant.

Il avait dû falloir beaucoup de salive...

Malko demeura de marbre et annonça:

– Il y a un gros problème. L'information que vous avez communiquée à Mike était exacte. Le Hezbollah veut introduire des gens aux États-Unis, en utilisant le cartel de Juarez.

» Seulement, les Mexicains l'ont appris et ont liquidé une « taupe » de la DEA qui s'était introduite dans leurs rangs et s'apprêtait à débusquer les Hezbollahs. Nous voudrions donc en savoir plus sur ces membres du Hezbollah, afin de les intercepter à la frontière. Combien sont-ils? Leur signalement, le nom sous lequel ils voyagent, etc...

Les traits de Mourad Salam se figèrent et ses yeux se plissèrent encore plus, à devenir invisibles.

– C'est ennuyeux, fit-il, parce que l'on va me soupçonner. C'est grave.

Il parlait toujours aussi lentement, mais le ton de sa voix avait changé.

– Pourquoi vous soupçonnerait-on? interrogea Malko.

Mourad Salam laissa tomber:

– Parce que je pense être *le seul* avec celui qui a monté cette opération avec les FARCS à être au courant. Or, ces gens sont extrêmement dangereux...

– Pourquoi nous a-t-il parlé?

Mourad Salam eut un geste évasif.

– Oh, nous sommes de vieux amis, il est libanais, comme moi.

– Dans ce cas, insista Malko, il faut absolument en savoir plus sur

ces Libanais du Hezbollah. Qu'on puisse les intercepter à la frontière américano-mexicaine.

Le gros homme sembla se recroqueviller.

– C'est très dangereux, lâcha-t-il.

– Il faut essayer, insista Malko. Sinon, Mike va vous en vouloir. Or, vous risquez d'avoir encore besoin de lui.

La remarque sembla toucher le Libanais.

– À quel hôtel êtes-vous? demanda-t-il.

– À l'Acaray, chambre 207. Je m'appelle Malko Linge, ajouta-t-il en lui donnant une carte où se trouvait son numéro de portable.

Mourad Salam la posa soigneusement sur son bureau.

– Ce que vous me demandez est très difficile, laissa-t-il tomber, mais je vais voir ce que je peux faire.

Il se leva et tendit à Malko une main replète, en lâchant:

– Faites attention à vous, il y a beaucoup de gens peu recommandables à Ciudad del Este.

À peine Malko sorti du bureau, Mourad Salam appela Linda.

– Tu as des amis à Buenos Aires? demanda-t-il.

– Oui, pourquoi?

– Il faudra peut-être que nous allions passer quelque temps là-bas.

Prépare ça.

Dès qu'elle fut sortie, le Libanais ouvrit un des tiroirs de son bureau et y prit un Colt 45 automatique. Il fit monter une balle dans le canon et remit l'arme dans le tiroir entrouvert. Maudissant la DEA et les Américains. Il connaissait les FARCS: s'ils avaient le moindre soupçon de sa trahison, ils le décapiteraient. Ce n'est pas la main-d'œuvre qui manquait à Ciudad del Este. Soudain, il pensa au risque couru par l'inconnu qui venait de lui rendre visite: un agent de la CIA. S'il lui arrivait malheur, « Mike » risquerait de lui en vouloir. Il lui restait heureusement une arme secrète qu'il n'utiliserait qu'en dernière ressource.

Il se demanda ensuite s'il allait contacter l'homme qui lui avait commandé les cinq passeports pour les gens du Hezbollah, puis décida de n'en rien faire.

– Mourad Salam a reçu la visite d'un *gringo*, annonça Luis Miguel, l'homme de confiance d'Assad Barakah, qui l'avait chargé de surveiller son ami libanais. Il habite l'hôtel Acaray.

» C'est sûrement un Américain...

Le Libanais posa son stylo. Il ne s'attendait pas à une réaction aussi vive de la part des Américains. Ce qui le mettait en première ligne.

De sa voix douce, égale, il lança à Luis Miguel.

– Tu vas gagner 2 000 dollars. Trouve un *sicario* sûr et fais liquider ce *gringo*. Quand ce sera fait, tu iras chez Mourad Salam et tu le tueras. Ensuite, tu fouilleras son bureau et tu me rapporteras les papiers que tu trouves.

Cette méthode brutale était le seul moyen de neutraliser la méfiance des FARCS. Luis Miguel parti, il tenta de s'intéresser aux comptes qu'il épluchait mais n'y arriva pas. Sachant qu'en dépit de ses vigiles, rien ne résistait aux FARCS. Bien sûr, le mal était fait et il avait touché

beaucoup d'argent pour cela: cinquante kilos de cocaïne pure. Il devait, cependant, montrer à ses amis colombiens qu'il était aussi féroce qu'eux et digne de confiance. La liquidation du gringo serait un premier pas.

Mourad Salam appela Linda.

– Tu vas me rendre un service. À propos, de quelle couleur est ta culotte aujourd'hui?

Question rituelle.

– Blanche, fit Linda en baissant les yeux. Tu veux que je l'enlève?

Mourad Salam avait parfois de curieux caprices. Linda lui avait été envoyée par un ami marocain qu'il fournissait en cocaïne. Pour un stage... Elle avait trente ans de moins que lui, mais était extrêmement docile.

– Non, non, dit-il. Écoute plutôt ce que j' ai à te dire.

1 Le pont de l'Amitié.

2 Où allez-vous, monsieur?

3 Très bien. Vous voulez une femme?

4 Une femme, non, mais une arme, oui.

5 Tueur à gages.

6 Bien sûr.

7 À votre disposition.

8 Holster de cheville.

CHAPITRE V

La salle à manger de l'hôtel Acaray était sinistre. Dans le lobby, un orchestre d'Indiens guaranis chantait le Carnaval avec un accent déchirant de mélancolie. La grande harpe avait des sonorités désespérées. Malko se demandait comment il allait passer la soirée lorsqu'il crut avoir une hallucination: la silhouette sexy de Linda, la probable maîtresse de Mourad Salam, venait de surgir de la porte tournante. Sa robe de coton imprimé moulante très courte, ses jambes bronzées, perchées sur les escarpins, mettaient l'eau à la bouche. En voyant Malko, elle marcha droit sur lui d'une démarche ondulante.

– *Buenas*, dit-elle, je suis contente que vous soyez là. Monsieur Mourad m'a envoyée vous voir.

Hiératique, le regard de ses yeux globuleux sans expression et prodigieusement sexy, elle restait plantée devant Malko, comme une magnifique plante verte.

Malko la fixa, se demandant pourquoi le Libanais lui avait envoyé Linda. Était-ce un cadeau de bienvenue? Ou autre chose?

– Mourad ne pouvait pas venir ici lui-même? demanda Malko, prudent.

Linda sourit à peine.

– Ce soir, il est en famille, avec sa femme et ses enfants.

Elle avait dit cela sans amertume, d'une voix égale.

– Il y a un message pour moi? demanda Malko.

– Non, un paquet. Il est dans mon sac.

– Donnez-le-moi.

Elle regarda la réception où l'employé la fixait, les yeux hors de la tête.

– Pas ici. On peut aller dans votre chambre?

Intrigué, Malko prit le chemin de l'ascenseur, Linda sur ses talons. Dans la cabine, elle resta à distance de lui, le regard totalement inexpressif.

Une poupée gonflable.

À peine dans la chambre, elle ouvrit son sac et lui tendit un paquet enveloppé dans une peau de chamois, à laquelle était accrochée une petite enveloppe.

Malko prit le paquet et en remarqua immédiatement le poids inhabituel. Il ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur, un bristol blanc avec deux mots: *Be careful*¹.

Il défit la peau de chamois, découvrant un pistolet automatique Walter PPK avec un chargeur supplémentaire scotché à la crosse. Il faillit éclater de rire: il avait dépensé 350 dollars pour rien!

Relevant la tête, il croisa le regard inexpressif de Linda. En dépit de son air légèrement idiot, elle était fichtrement bandante.

– Vous connaissez un bon restaurant? demanda-t-il à tout hasard.

– Un Libanais? Oui, j'y vais souvent avec Mourad.

– Il n'y a rien d'autre?

– Si, une *churrasqueria*² dans la calle Flor de Mayo.

– Vous voulez m'y accompagner?

– Si vous voulez, mais il faut prendre un taxi.

– *Vamos*, fit Malko.

Au pire, il ne dînerait pas seul.

Linda avait à peine touché à son énorme morceau de viande et bu deux Coca. La conversation était difficile avec elle car elle ne parlait pas spontanément. Malko avait quand même réussi à connaître un peu de sa vie: ses études de manucure à Rabat qui ne l'intéressaient pas, puis l'invitation du Libanais.

Son père l'avait vivement encouragée à accepter, lui offrant même le billet d'avion...

– Vous êtes contente à Ciudad del Este? demanda Malko.

– Oui, ça va, fit Linda. Mais il n'y a pas de plage. Je regarde beaucoup la télé.

Ils avaient terminé. On leur apporta d'office deux *mate*. Tout le temps du dîner, Linda avait conservé un visage parfaitement inexpressif.

Ils ressortirent: la chaleur n'avait pas baissé d'un degré. À peine dans le radio taxi, Malko demanda.

– Je vous dépose?

Pour la première fois, Linda s'anima.

– Vous ne voulez pas prendre un verre à l'Acaray? proposa-t-elle. Il y a un orchestre et on danse. Mourad ne veut jamais danser.

Malko voyait mal l'énorme Libanais se déhancher sur une piste...

– Avec plaisir, dit-il.

Effectivement, il y avait toujours l'orchestre guarani en face d'une petite piste de danse déserte, devant le bar. Ils chantaient en chœur « El Humavoquenito » censé célébrer la gaieté du Carnaval, qui devenait, avec la harpe, une ballade mélancolique. Les Guaranis n'étaient pas des gens gais...

Linda, à peine après avoir commandé un nouveau Coca, sauta sur ses pieds.

– On danse?

Malko la suivit sur la piste. Déjà, elle se déhanchait d'une façon extrêmement sensuelle, le regard dans le vide. Une sorte de danse du ventre, inattendue sous cette latitude...

Lorsqu'il se rapprocha d'elle, Linda lui laissa passer un bras autour de sa taille et il sentait parfois son pubis s'appuyer au sien. Pourtant, elle ne manifestait aucun désir, aucun intérêt, ses yeux globuleux fixant le vide.

Ce n'était pas une intellectuelle.

Malko commençait à avoir sérieusement envie de cette belle femelle passive qui dégageait sans le vouloir un sex-appeal d'enfer. Il se rapprocha encore et effleura sa croupe cambrée. Linda s'anima légèrement. Du moins du regard, mais ne se déroba pas.

Leurs regards se croisèrent et elle demanda d'une voix égale:

– Vous voulez faire l'amour avec moi?

Inattendu. Comme Malko ne répondait pas, elle ajouta.

– J'aimerais bien. Mourad ne me fait jamais rien. Sauf me tripoter.

Cinq minutes plus tard, ils filaient vers l'ascenseur.

À peine dans la chambre, Linda passa la main dans son dos, faisant descendre le zip de sa robe qui glissa jusqu'au sol. La jeune femme avait vraiment un corps splendide, protégé uniquement d'un soutien-gorge « push-up » et d'un triangle de nylon noir.

Avec nonchalance, elle se dirigea vers le lit. Assise, elle ôta son soutien-gorge et sa culotte, puis s'allongea sur le dos...

Malko fut presque inhibé par cette simplicité indifférente. Lui aussi se dépouilla de ses vêtements, et la rejoignit. Enfin, Linda s'anima, prenant le membre de Malko à pleine main et le masturbant efficacement.

Pas un mot ne fut échangé entre eux jusqu'à ce que le sexe de Malko se dresse à son maximum.

Alors, d'elle-même, Linda pivota et se mit à genoux sur le lit.

Dans une pose sans équivoque. Elle avait des hanches minces de garçon, une croupe petite et très cambrée, la peau mate.

Lorsqu'elle sentit le sexe de Malko effleurer le sien, elle eut un sursaut et dit d'une voix égale:

– Pas là, je suis vierge.

Fermement, elle dirigea elle-même le membre raide vers l'ouverture de ses reins.

Malko, le sang aux tempes n'en revenait pas! D'abord, il s'enfonça avec précaution de quelques centimètres, sans le moindre effort. Linda avait commencé à gémir et sa main droite avait filé vers son ventre. Malko voyait ses longs doigts s'agiter sur son sexe, un geste qui augmentait encore son désir. Il s'enfonça d'un coup dans les reins de Linda, forçant le sphincter.

Sans trop de mal.

À tâtons, Linda envoya sa main droite qui prit celle de Malko et la

posa sur sa hanche.

Un appel muet.

Il crocha solidement dans les hanches minces, se retira et se relança aussitôt. Elle jouit avec un cri aigu, quelques secondes après que Malko se fut déversé dans ses reins.

Rhabillée, après un passage dans la salle de bains, Linda était toujours aussi lisse, aussi lointaine. D'une voix égale, elle demanda.

– Donnez-moi vingt dollars. Je n'ai pas d'argent pour le taxi.

Il s'exécuta, surpris, et elle sortit de la chambre. Ils n'avaient échangé ni un baiser, ni une caresse autre que sa masturbation effrénée.

C'était quand même la première fois depuis *très* longtemps que Malko faisait l'amour avec une vierge...

Il se coucha, apaisé physiquement, mais soucieux. Comment Mourad Salam allait-il trouver les informations qu'il recherchait?

Le climatiseur faisait un bruit d'enfer et il eut du mal à s'endormir.

Après mûre réflexion, Malko avait laissé à l'hôtel le Walther P.P.K. offert par Mourad Salam, préférant le petit Colt « Snub-Nose » et son *ankle-holster* G.K. Cela lui alourdissait un peu la jambe droite, mais c'était plus pratique.

Il avait décidé d'aller secouer Mourad Salam.

La température à l'extérieur était toujours étouffante. Il s'arrêta à la sortie de l'hôtel, à la recherche d'un taxi. La circulation était intense et les piétons se pressaient entre les centaines de magasins offrant tout ce qu'on pouvait imaginer.

Tandis qu'il attendait son taxi, déjà trempé d'humidité, Malko repéra à une dizaine de mètres une femme grassouillette, vêtue d'un débardeur noir et d'un short très court, en nu-pieds, qui avançait dans la rue en brandissant un morceau de pneu transformé en fouet. Elle hurlait des onomatopées en guarani, en même temps, frappait les passants de son arme improvisée.

Déclenchant l'hilarité générale.

Un coup de klaxon la fit sursauter et elle se retourna: une moto fonçait sur la chaussée, roulant très vite. Pour ne pas être heurtée, la femme s'écarta sur la droite de la rue. Malko étant à sa portée, elle brandit alors son pneu pour le frapper. Il n'eut que le temps d'esquiver en faisant un saut de côté. Juste au moment où la moto arrivait.

Il aperçut en une fraction de seconde la machine chevauchée par deux hommes équipés de casques intégraux. Celui juché sur le *tan-sad*, vêtu de noir, brandissait dans sa direction une arme de poing. Plusieurs détonations claquèrent et la moto disparut. La folle ne criait plus.

Tenant toujours son morceau de pneu, elle gisait sur la chaussée, agitée de mouvements convulsifs.

Malko sentit sa chemise de voile coller à sa peau et ce n'était pas seulement la chaleur...

Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas pu relever le numéro de la moto, ou même sa marque.

Comme un automate, il se mit à marcher au milieu de la foule et se retourna. Un petit groupe de badauds s'était rassemblé autour de la vieille femme qui agonisait.

C'était évident, on avait tenté de le tuer et ce saut de côté qu'il avait

fait pour ne pas être frappé par le pneu, lui avait sauvé la vie.

Plus que jamais, il se dit qu'il était urgent de rendre visite à Mourad Salam. Le Libanais pourrait peut-être lui apprendre qui avait tenté de le tuer. Une idée déplaisante le traversa. Et si c'était lui qui lui avait envoyé la moto? Cependant, dans ce cas, il ne lui aurait pas fourni une arme... Il se planta à un croisement, attendant un taxi.

Ignorant la topographie de Ciudad del Este, il ignorait si le magasin de Mourad Salam était loin ou non.

Luis Miguel ôta son casque et le confia au conducteur de la moto, avant de foncer vers l' *edificio* Maria Isabel, abritant les bureaux de Mona Lisa. Les deux vigiles qui le connaissaient, s'écartèrent respectueusement. On ne discute pas avec un *sicario*.

En un temps record, le Paraguayen eut atteint le dix-huitième étage et entra en coup de vent dans le bureau de la secrétaire.

– *El Jefe* est là? lança-t-il.

– Oui, mais...

Il ne l'écouta pas et ouvrit la porte du bureau d'Assad Barakah. Le Libanais était au téléphone, mais raccrocha au bout de quelques secondes, fixant Luis Miguel avec un sourire satisfait.

– C'est fait?

– Non, répliqua Luis Miguel, on l'a loupé!

Le regard du Libanais se durcit derrière ses grosses lunettes. Il ressemblait à une chouette en colère.

– Il vous a vus?

L'autre haussa les épaules.

– Évidemment, mais on avait des casques intégraux et la moto a un faux numéro. Qu'est-ce qu'on fait?

Assad Barakah demeura muet quelques secondes. Stupéfait et furieux. Comment des *sicarios* confirmés avaient-ils pu rater une cible aussi facile?

L'envoyé de la CIA allait, bien entendu, réagir et la première personne à qui il irait demander des comptes serait celui à qui il avait rendu visite, Mourad Salam.

Sa décision fut vite prise.

– Allez chez Mourad Salam, ordonna-t-il, et liquidez-le. Vite. Il ne faut pas que le *gringo* puisse lui parler.

Là, cela pouvait déclencher des catastrophes.

– *Muy bien*, répondit Luis Miguel, faisant déjà demi-tour pour aller accomplir sa nouvelle mission.

– *Espera* ³! lança sèchement Assad Barakah. Pas d'arme à feu, je ne veux pas alerter toute la ville.

Malko trépignait: aucun taxi radio ne s'était aventuré dans le coin depuis au moins dix minutes. Il ne voulait pas téléphoner à Mourad Salam, préférant le prendre par surprise. Il avait sûrement une idée sur celui qui avait envoyé ces tueurs à Malko.

Enfin, un moto-taxi s'arrêta à sa hauteur.

– *A-donde va, señor?*

– À la calle Maria Luisa, répondit Malko, en s’installant sur le siège défoncé de la moto.

Avant de démarrer, le chauffeur se retourna avec un grand sourire et lança à mi-voix.

– *Quiere mujeres? Droga?*

Malko ne répondit même pas, tendu vers son but: remonter la piste des tueurs.

Le motard conduisait bien et vite. Il leur fallut quand même quinze bonnes minutes avant d’atteindre la calle Maria Luisa. Malko désigna la boutique de Mourad Salam au conducteur de la moto qui le déposa juste en face du Foxconn, après lui avoir réclamé cinq dollars. La monnaie officielle du Paraguay était le guarani mais tout le monde comptait en dollars.

La boutique semblait vide. Pas de vendeuse. Il parvint jusqu’au petit escalier en colimaçon menant au bureau de Mourad Salam sans voir personne. Au moment où il s’y engageait, un hurlement horrible et prolongé éclata venant du premier étage.

Une voix d’homme.

Le poulx au zénith, Malko s’immobilisa.

Quelques secondes plus tard, à peine, les marches de l’escalier au-dessus de lui tremblèrent sous des pas d’hommes. Une silhouette épaisse apparut, surmontée d’un visage aplati d’Indien, les cheveux noirs tirés, réunis en queue-de-cheval.

En voyant Malko qui lui barrait la route, l’homme s’arrêta brusquement. Bousculé par un second individu qui descendait derrière lui. Ils faillirent se culbuter.

– *Vamos, vamos*, lança le second individu qui n’avait pas encore vu Malko.

Ce dernier et le premier homme s'affrontèrent silencieusement du regard quelques fractions de seconde, puis tout se mit en mouvement. Le second, derrière lui, venait d'apercevoir Malko.

Il hurla aussitôt

– *Mata lo* ⁴!

Quelques secondes plus tard, il y eut une violente détonation et un projectile s'enfonça dans le mur, à quelques centimètres de la tête de Malko.

Déjà, l'homme qui faisait face à Malko plongeait la main dans sa ceinture pour y prendre une arme.

Malko voulut reculer, mais déséquilibré, il glissa et tomba, juste au pied de l'escalier.

Au moment où son adversaire tirait un gros pistolet de sa ceinture et l'armait avec un bruit sec.

– *Hijo de puta* ⁵! lança-t-il en levant son arme.

¹ Soyez prudent.

² Restaurant de viande.

³ Attends.

⁴ Tue-le.

⁵ Fils de pute.

CHAPITRE VI

Malko était accroupi, en train de se relever, lorsqu'il vit l'homme sortir son arme, le croyant en position d'infériorité.

Sa main tâtonna à peine pour trouver le *anckle-holster G.K* contenant le Colt « deux-pouces ». Du même geste, il arma le chien extérieur et tendit le bras. Son regard croisa celui de l'homme dans l'escalier, stupéfait. Ce n'était pas la guerre en dentelles... Malko appuya sur la détente, deux fois, et tira. Les détonations lui parurent assourdissantes et celui sur lequel il avait tiré bascula en avant, boulant le long des marches.

Malko l'évita de justesse.

Le second, après une brève hésitation, fit demi-tour et remonta précipitamment, disparaissant à la vue de Malko.

Celui-ci se jeta sur ses talons, grimpant l'étroit escalier aussi vite qu'il pouvait.

Il se heurta presque à Linda, debout en haut de l'escalier, le regard affolé, les traits tirés.

– Ils l'ont tué! cria-t-elle. Ils l'ont tué!

– Il y avait un homme devant moi, dit Malko, où est-il?

– Il est parti vers la fenêtre. Il y a un toit juste au-dessous. Je vais appeler la police.

– Attendez! Où est Mourad?

– Là, dans son bureau.

Malko connaissait le chemin, et se précipita dans l'ancre du Libanais.

Mourad Salam était effondré dans son fauteuil, la tête rejetée en arrière, le teint livide. Le manche d'un poignard dépassait de son abdomen et une énorme tache de sang s'élargissait sur sa chemise blanche. Le sang coulait ensuite jusqu'au plancher. Le Libanais avait été poignardé. Une horrible blessure qui lui ouvrait le ventre en diagonale, mais il respirait encore, les deux mains crispées sur son ventre.

– Appelez une ambulance! lança Malko à Linda. Vite, il vit encore.

Il s'approcha du blessé et le Libanais ouvrit les yeux, fixant Malko. D'abord un regard flou, puis plus assuré et il prononça quelques mots incompréhensibles. Malko voyait ses lèvres bouger mais ne saisissait rien. Il se retourna.

– Linda, qu'est-ce qu'il dit?

Mourad Salam parlait arabe...

La jeune femme se pencha sur lui et posa son oreille à sa bouche. Comme s'il voulait se raccrocher à quelque chose, le Libanais posa sur son avant-bras une main ensanglantée. Linda se retourna vers Malko.

– Il veut que j'ouvre le coffre. Il y a des papiers pour vous.

– Faites vite.

La jeune Marocaine alla s'accroupir devant un vieux coffre scellé au fond de la pièce, manipula des mollettes et ouvrit la porte blindée. Malko aperçut des liasses de billets et à côté, une enveloppe cachetée. Linda prit celle-ci et revint vers le Libanais.

Dès qu'elle fut à côté de lui, il lui reprit le bras et elle lui mit la lettre sous le nez.

Mourad Salam hocha faiblement la tête et prononça quelques mots arabes. Linda se retourna vers Malko.

– C'est ça!

Soudain, elle poussa un cri bref. La main de Mourad Salam lui serrait toujours le bras, mais son visage s'était figé et son regard s'était éteint.

Il venait de cesser de vivre.

La jeune femme se dégagea, horrifiée.

Son regard croisa celui de Malko. Celui-ci avait mis l'enveloppe dans sa poche.

– Maintenant, demanda-t-il, appelez la police. Surtout, ne parlez pas de moi.

– J'ai peur! bredouilla-t-elle. Je veux partir. Emmenez-moi.

Malko n'hésita qu'une seconde.

– OK. Venez. Mais vite.

La jeune femme pouvait lui servir. Elle connaissait la ville et il n'avait qu'une idée: quitter Ciudad del Este le plus vite possible: ceux qui avaient assassiné Mourad Salam et tenté de le tuer un peu plus tôt, allaient sûrement récidiver.

Ils descendirent l'escalier en colimaçon quatre à quatre, enjambant le mort qui gisait au pied et se retrouvèrent dans la rue. Ils durent marcher près de cent mètres avant de trouver un taxi.

– À l'hôtel Acaray, lança Malko.

Tourné vers Linda, il demanda.

– Existe-t-il un autre moyen d'atteindre Foz de Iguazu en dehors du Pont de l'Amitié?

C'est là que ses adversaires allaient sûrement l'attendre.

– Oui, un peu plus haut sur le rio Parana, dit la jeune femme. Il y a une île au milieu du fleuve, qui sert à tous les contrebandiers. Elle est en territoire paraguayen et ils s'y regroupent avant de passer de l'autre côté.

– Vous savez y aller?

– Je ne suis pas sûre...

Malko pensa soudain au taxi qui l'avait amené à Ciudad del Este. Sa carte était toujours dans sa poche. L'homme répondit immédiatement.

Dans son espagnol rudimentaire, Malko lui rappela qui il était et lui demanda s'il pouvait venir le chercher à l'hôtel Acaray.

– *Como no!*

Le chauffeur semblait ravi...

Prudent, Malko fit arrêter leur taxi un peu avant l'hôtel Acaray et continua à pied, sur ses gardes, Linda sur ses talons.

Personne ne l'attendait..

Trois minutes plus tard, il était dans sa chambre. Il ne lui fallut guère plus de temps pour payer. Il se tourna vers Linda.

– Vous voulez toujours quitter la ville?

– Oui, fit-elle avec simplicité, sinon, ils vont me tuer: je les ai vus assassiner Mourad. L'un des deux hommes lui a plongé un long poignard dans le ventre et l'a ouvert en deux. C'était horrible.

Ses traits s'étaient rétrécis et elle avait perdu tout son sex-appeal. Lorsqu'ils sortirent de l'hôtel, le taxi était déjà là. Son chauffeur accueillit Malko avec un large sourire.

– *Vamos al Ponte?*¹

– Non, fit Malko.

Linda se mit à parler en espagnol avec le chauffeur et celui-ci se tourna alors vers Malko.

– Je connais l'endroit dont elle me parle. C'est à une dizaine de kilomètres au sud de la ville. Seulement, vous ne pourrez pas passer au Brésil avant la nuit. Il faudra attendre là-bas.

– Pas de problème.

– Cela sera 300 dollars, ajouta le chauffeur de taxi.

– Pas de problème. *Vamos*.

Il ne respira qu'une fois dans le taxi et se retourna pour vérifier que personne ne les suivait.

Les falaises dominant le rio Parana avaient fait place à une berge sablonneuse et boueuse. Un silence respectueux régnait dans la voiture, troublé seulement par la radio. Le chauffeur semblait ravi que son intuition ne l'ait pas trompé: il avait l'honneur de transporter un *sicario*, qui plus est, accompagné d'une fille ravissante. Il se dit que c'était peut-être à cause d'elle qu'il était venu régler ses comptes à Ciudad del Este.

Quittant la route principale, il s'engagea dans une voie boueuse descendant jusqu'au fleuve. Il y avait un embarcadère de bois et quelques camions, en train de transférer leur chargement sur une barge propulsée par de puissants moteurs hors-bord. Des hommes s'affairaient partout, transportant des caisses et des sacs jusqu'à la barge. Il régnait une chaleur étouffante, moite, malsaine.

– *Espera!* lança le chauffeur.

Il partit vers le ponton. À peine s' était-il éloigné qu'un homme s'approcha du taxi, un paquet à la main. Malko se raidit. L'inconnu souriait et lui fit signe de baisser la glace. Quand ce fut fait, il dépla un morceau de toile, exhibant un pistolet-mitrailleur Uzi avec deux chargeurs.

– *Solamente cinco ciento dolares*², proposa-t-il.

Comme Malko déclinait, il prit dans sa besace quelque chose qui ressemblait à une brique marron.

– Un kilo de *paraguyan brown*, annonça-t-il. Vinte dolares...

Heureusement, le chauffeur revenait.

– Ils vous attendent, annonça-t-il.

Avant que Malko ait pu faire un geste, Linda avait plongé la main dans son sac. Elle en ressortit une épaisse liasse de billets de cent dollars et en tendit trois au chauffeur de taxi, sans un mot.

L'estime de ce dernier pour Malko monta en flèche. Non seulement c'était un *sicario*, mais il était entretenu par une fille ravissante, la moitié de son âge!

– *Buena suerte* ³! lança-t-il en empochant les billets.

Comme ils descendaient vers la rive, Malko demanda à Linda:

– Pourquoi avez-vous payé?

Elle eut un sourire vague.

– J'ai pris l'argent qui était dans le coffre. Sinon, quelqu'un l'aurait volé. Vous me rendez service. Toute seule, je n'aurais jamais osé partir.

Un Indien guarani à mine patibulaire les attendait au bout d'une « coupée », faite de deux planches de bois ; la crosse d'un pistolet dépassant de sa ceinture.

– *Cinquanta dolares*, réclama-t-il.

Cette fois, Malko paya lui-même.

Ils se glissèrent au milieu des caisses, des containers et des gens accroupis un peu partout ; cinq minutes plus tard, la barge s'ébranlait vers l'île fichée au milieu du rio Parana, basse, couverte de végétation.

Malko regarda l'eau boueuse, marronnasse, pleine de tourbillons. Il valait mieux qu'ils ne chavirent pas...

L'île n'était qu'un entrepôt, encombré de caisses et de containers gardés par des contrebandiers méfiants et armés. L'un d'eux s'approcha du couple.

– Le premier passage se fera vers dix heures, annonça-t-il. C'est 25 dollars par personne.

L'île se trouvait en territoire paraguayen. Pour atteindre la rive brésilienne, il valait mieux opérer de nuit, afin d'éviter les douaniers éventuellement curieux et, de toute façon, rapaces.

Malko regarda sa montre: à peine une heure et demie.

– Si vous voulez vous reposer, fit l'homme, il y a un « hôtel ». C'est 20 dollars.

– On y va, fit Malko.

L'hôtel était une cabane en bois, style trappeur. À l'intérieur,

quelques lits de camp, des caisses, de la poussière. Dans un coin, une douche.

– *No hay aire acondicionado* 4 avertit le Paraguayen.

Inutile de le préciser: il faisait un peu plus de 40° à l'intérieur, mais cela valait mieux que d'attendre dehors, sous le soleil pesant, avec les regards concupiscents des autres voyageurs posés sur Linda.

Malko s'étendit sur un des lits. Impossible de dormir, il faisait trop chaud: un vrai sauna. Il prit dans la poche de sa veste l'enveloppe sortie du coffre de Mourad Salam et l'ouvrit. Elle ne contenait qu'une simple feuille de papier blanc sur laquelle étaient inscrits cinq noms, suivis d'un numéro de passeport et de la nationalité de ce dernier: deux documents colombiens, un mexicain, un Guatémaltèque et un Vénézuélien.

Les fausses identités des membres du Hezbollah qui voulaient entrer aux États-Unis.

Dernier cadeau posthume de Mourad Salam. C'était donc lui qui avait fabriqué leurs faux papiers.

Malko avait hâte de se trouver dans un endroit civilisé pour transmettre la précieuse information à la CIA. En prévenant le poste frontière entre Ciudad Juarez et El Paso, on avait une bonne chance de coincer les terroristes. Il n'aurait même pas à aller au Mexique.

Comme il repliait le papier, il entendit un bruit d'eau et tourna la tête: entièrement nue, Linda était sous la douche. Tournant sur elle-même sous l'eau fraîche.

Elle en sortit. Il n'y avait qu'une serviette sale pour s'essuyer et la jeune femme se rallongea sur un lit de camp, encore humide.

– Vous devriez en faire autant, suggéra-t-elle à Malko.

Celui-ci, inondé de transpiration, n'hésita pas. Pendant qu'il prenait sa douche, Linda ne le quitta pas des yeux. Comme si elle découvrait son corps.

L'eau fraîche était délicieuse dans cette chaleur lourde.

Malko se rallongea, un peu soulagé et parvint à somnoler. Finalement, son voyage à Ciudad del Este n'avait pas été inutile.

Lorsque Malko ouvrit les yeux, il faisait à peine moins chaud, mais la nuit était tombée brutalement, comme toujours sous les tropiques. Un rideau noir.

De nouveau, son corps était couvert de transpiration.

Il appela.

– Linda!

– Si.

Il distingua vaguement une silhouette qui quittait le lit voisin et la jeune femme vint le rejoindre, s'asseyant au bord du sien. D'un geste naturel, elle se pencha vers Malko et celui-ci sentit une bouche chaude se poser sur son sexe endormi. Ou Linda s'était méprise sur son appel, ou elle avait été particulièrement bien éduquée...

D'abord, il ne sentit presque rien. La chaleur. Linda s'entêta et finit par le prendre entièrement dans sa bouche, avec une technique qui prouvait une longue habitude. Malko referma les yeux.

C'était irréel et délicieux.

Il caressa la croupe nue de Linda et ce seul contact raffermir son érection.

La bouche accéléra son mouvement. Il commençait à remuer les hanches instinctivement, avec une féroce envie de baiser cette jeune

femelle brûlante. Comme si elle avait deviné ses pensées, Linda interrompit brièvement sa fellation pour dire:

– Je veux que vous jouissiez dans ma bouche.

Elle replongea sur lui. Visiblement, elle ne voulait pas prendre le risque que Malko la viole.

Quand il se répandit dans sa bouche, elle demeura collée à lui comme une goule, le vidant jusqu'à l'ultime parcelle d'érotisme.

Ensuite, elle regagna, d'abord la douche, puis son lit, comme si de rien n'était.

Deux heures plus tard, on frappa à la porte et une voix d'homme lança:

– *Vamos!*

Linda et Malko se rhabillèrent. Il faisait nuit noire. Lorsqu'ils sortirent, un homme muni d'une puissante torche électrique les guida jusqu'à la rive faisant face au Brésil. Des gens s'affairaient autour d'une barge chargée à ras bord. Ils se glissèrent entre ceux déjà accroupis sur le pont, serrant leurs précieux achats, et les innombrables caisses et cartons. Tout était super-taxé au Brésil et une simple télévision coûtait un an de salaire...

Ils trouvèrent enfin un coin tranquille vers l'avant, et s'assirent sur des caisses.

– Qu'allez-vous faire à Foz de Iguazu? demanda Malko.

En dépit de leur intimité sexuelle, ils continuaient à se vouvoyer...

– Je vais prendre l'avion pour Buenos Aires, fit la jeune femme. Je ne reviendrai jamais à Ciudad del Este. J'ai de la famille là-bas.

La barge s'ébranla, fendait silencieusement les eaux sombres du rio Parana.

Quelques lumières apparurent sur la berge brésilienne, très basse sur l'eau et l'engin s'échoua sur du sable noirâtre. Une vingtaine d'hommes attendaient pour aider au déchargement.

Linda et Malko se faufilèrent jusqu'à la berge. Un peu plus loin, une vingtaine de « taxis » attendaient. Ils en prirent un.

– *Vamos à Foz*, dit Malko.

– Vous pouvez me déposer, demanda Linda. J'ai une amie chez qui je vais dormir.

– Bien sûr.

Elle donna l'adresse au chauffeur. Une demi-heure plus tard, ils entraient dans la petite ville brésilienne dont la propreté tranchait avec la saleté de Ciudad del Este. Des maisons bien alignées, des réverbères, des arbres taillés. Le chauffeur s'arrêta devant un petit immeuble moderne et Linda mit la main sur la portière, tournée vers Malko.

– *Adios. Buena suerte.*

– Adios, Linda, répondit Malko.

Dès que le taxi eut redémarré, Malko se pencha et défit son « *anckle holster* » GK, le posant sur le plancher du véhicule avec l'arme qu'il contenait.

Au Brésil, il n'en aurait plus besoin et l'arme ferait sûrement le bonheur de quelqu'un.

La voix de Ted Boteler vibrait de contentement.

– C'est formidable, exulta-t-il. Avec ça, on va coincer ces malfaisants.

– Vous voulez que je vous les amène à Langley?

Le chef de la D.O. hésita.

– Non, on va gagner du temps. Allez à El Paso, voir les gens qui gèrent l'affaire. Ils auront peut-être besoin de précisions.

– Mais je n'en ai aucune, objecta Malko. Juste cette liste.

– Cela ne fait rien. Et puis, El Paso est une ville sympa. Ce n'est pas Ciudad Juarez. Appelez-moi quand vous serez là-bas.

1 On va au Pont?

2 Seulement 500 dollars.

3 Bonne chance.

4 Pas d'air conditionné.

CHAPITRE VII

En descendant du Boeing 767 des Delta Airlines, Malko eut l'impression d'entrer dans un sauna. Le tarmac du petit aéroport ultra-moderne d'El Paso, réfléchissait une chaleur monstrueuse, plus de 40° et les passagers du vol d'Atlanta se hâtaient pour retrouver la clim. Malko n'avait pas trouvé de vol direct, à partir de Sao Paulo et avait dû poireauter près de trois heures à Atlanta.

Un homme attendait, un panneau à la main, avec son nom. Grand, costume clair, cravate bariolée, des lunettes d'écaille sur un visage carré.

Quand Malko s'approcha de lui, il lui tendit aussitôt la main, avec un large sourire.

– Tom Crawford Junior, annonça-t-il. Ted Boteler vous salue bien. Je suis arrivé de Washington, il y a quatre heures et j'ai déjà envie de repartir. Putain de chaleur!

– Moi aussi, soupira Malko. On se croirait en Afrique.

Rien qu'après avoir traversé le tarmac, il était trempé...

– Suivez-moi, dit Tom Crawford en tendant la main.

Ils traversèrent le hall d'arrivée, où pendait un gigantesque drapeau américain, débouchant à l'extérieur, en face du drapeau texan planté à l'entrée de l'aéroport. Le bâtiment tout neuf, coiffé d'une coupole verte, ressemblait vaguement à une Mission du grand ouest.

Une Chevrolet blanche attendait le long du trottoir, un chauffeur noir au volant.

Tom Crawford et Malko s'installèrent à l'arrière et l'Américain expliqua.

– Nous avons un meeting dans une heure à la DEA. C'est eux qui gèrent l'opération « Hezbollah » pour nous. Ted Boteler m'a dit que vous aviez récupéré les faux passeports des cinq « bandits ». C'est formidable!

» Il y aura également à la réunion un représentant de la *Border Patrol*, ceux qui font la chasse aux « coyotes » et aux « wet-back »¹...

Etant donné le niveau du Rio Grande en cette saison, les immigrés clandestins ne risquaient pas de se mouiller beaucoup...

El Paso était une petite ville propre, très californienne, avec ses bâtiments modernes et ses interminables avenues, coupée en deux du nord au sud par les Franklin Mountains.

À peine sortis de l'aéroport, ils s'engagèrent dans le *Patriot Freeway* en direction du sud, tournant ensuite dans l'Interstate 10 qui courait tout autour de la ville. Trente minutes plus tard, ils avaient atteint Mesa Hills, un quartier plutôt élégant, à l'ouest de la ville.

La Chevrolet longea un mur gris protégeant des bâtiments blancs de deux étages aux ouvertures carrées, munies d'un filtre bleu réfléchissant la lumière, passant devant une grande inscription: « *El Paso Federal Justice Center* ».

L'entrée était protégée par une grille automatique. Un gardien, sûrement prévenu, la fit coulisser immédiatement et ils gagnèrent le parking.

– La DEA occupe la moitié du deuxième étage, expliqua Tom Crawford Junior et le FBI, l'autre moitié ainsi que le troisième étage.

Aux États-Unis, le rez-de-chaussée était le premier étage, ce qui pouvait amener une certaine confusion.

Un homme, portant autour du cou un badge de la DEA, les attendait à l'entrée. Il s'avança vers eux et se présenta:

– *Special Agent* Douglas Apocado. Je vais vous conduire chez le chef, John Mac Cain. Il dirige notre « *Intelligence Center* ».

L'immeuble était féroce­ment sécurisé: gardes à l'extérieur et à l'intérieur. Ils passèrent le premier contrôle, au rez-de-chaussée et prirent l'ascenseur.

Un gros bouton rouge, celui du deuxième étage, était flanqué des trois lettres D.E.A.

Malko éternua: la température était sibérienne, contrastant avec la fournaise extérieure.

Ils franchirent un second contrôle sur le palier de la DEA. Deux drapeaux ornaient l'entrée: la bannière étoilée et le fanion de la DEA. À côté d'un « tableau d'honneur » des agents de la DEA morts en service commandé depuis 1927.

Une quarantaine de noms. Beaucoup tombés en Amérique Latine, mais pas au Mexique.

À peine Malko et Tom Crawford Junior eurent-ils franchi le dernier contrôle qu'un homme bedonnant, au crâne rasé, le badge DEA autour du cou, surgit avec un sourire jovial.

– John Mac Cain, annonça-t-il, je suis le responsable de l'*Intelligence Center* de la DEA à El Paso. C'est moi qui gère votre problème. Nous vous attendions pour un « *debriefing meeting* », avec Mike Cukor, de la *Border Patrol*.

Ils gagnèrent une petite salle au fond du couloir, où se trouvait déjà un homme en bras de chemise, le visage buriné, le regard vif, devant un pot de café.

Une femme assez forte, avec des lunettes, se leva vivement devant les visiteurs. John Mac Cain la présenta aussitôt.

– Margarita, ma secrétaire. Elle veille sur mon étourderie!

À peine les trois hommes furent-ils assis que Margarita leur versa du café américain dans des chopes épaisses. John Mac Cain ouvrit la

discussion.

– Tom Crawford Junior a été envoyé de Washington pour coordonner nos efforts sur cette affaire du Hezbollah, expliqua-t-il. Malko Linge y a déjà travaillé au Paraguay. Il est ce que nous pourrions appeler un « *Special Agent* ».

Malko ne releva pas.

Mike Cukor, l'homme de la *Border Patrol*, lui jeta un coup d'œil intrigué. L'atmosphère était guindée, très langue de bois. Malko voulut secouer un peu le formalisme de cette réunion très administrative.

– Je suppose que vous devez être débordé? dit-il à John Mac Cain.

L'Américain eut un sourire désabusé.

– L'année dernière, on a saisi une tonne et demie de cocaïne pure. Je pense qu'on va battre notre record cette année: on est déjà à plus d'une tonne et nous ne sommes qu'en juin...

– Il n'y a rien à faire? s'étonna Malko.

John Mac Cain se leva et gagna une grande carte affichée au mur du fond.

– Voilà la situation, expliqua-t-il. Ciudad Juarez, la ville où fut proclamée l'indépendance du Mexique, il y a presque un siècle, est désormais aux mains de deux Cartels de la drogue qui se disputent la ville. Celui de Sinaloa, le plus fort, et celui de Ciudad Juarez.

» Ce sont eux qui contrôlent l'entrée de la cocaïne sur le territoire américain. Ils arrivent à faire passer près de deux cents tonnes par an.

– Mais comment font-ils?

Malko était stupéfait.

John Mac Cain posa le doigt sur la carte, à l' emplacement du Rio Grande, la frontière naturelle entre les États-Unis et le Mexique.

« Ciudad Juarez est la ville jumelle d'El Paso, expliqua-t-il. Trois ponts permettent de franchir la frontière: le pont de Santa Fe, pour les véhicules allant du Mexique aux États-Unis et les piétons dans les deux sens. Le pont Laredo pour les véhicules venant des États-Unis vers le Mexique et un troisième pont, le plus dangereux pour nous, le pont Cordova-Americas, plus à l'est.

» Il est réservé aux camions et véhicules possédant un laissez-passer permanent. Il n'y a aucun contrôle humain, c'est comme un télé-péage.

» Ce pont est emprunté par les centaines de camions qui apportent aux États-Unis les produits assemblés par les *maquinadoras*, d'immenses ateliers où travaillent surtout des femmes. Pour stopper le trafic de cocaïne, il faudrait fouiller chaque camion, chaque colis: c'est impossible.

» Jusqu'il y a deux ans, les trafiquants passaient de grosses quantités en une fois, parfois une tonne de cocaïne. C'est fini, désormais, c'est réparti sur des centaines de camions et une multitude de « mules », les piétons qui franchissent les ponts Santa Fe et Laredo, tous les jours. Impossible de les fouiller tous.

» Je ne parle même pas des immigrés clandestins, qui, assistés par des « coyotes », les passeurs, parviennent à franchir la frontière. Souvent, les « coyotes », au lieu de leur demander de l'argent, leur proposent de passer de la drogue.

» Parfois, ajouta le chef de *l'Intelligence Center* de la DEA, il y a même de petits avions qui vont se poser dans le désert, de *notre* côté, dont la cargaison est recueillie par des dealers américains.

Après avoir brossé ce tableau apocalyptique, il alla se rasseoir.

– Et la police mexicaine? demanda Malko.

L'Américain eut un sourire désabusé.

– Dans la police municipale, la moitié des policiers sont corrompus et l'autre moitié travaille directement pour les Cartels. Ceux qui refusent, terminent en deux morceaux, leur tête posée en évidence sur un mur, à titre d'exemple.

Accablé, Malko décida de recentrer le débat.

– Dieu merci, fit-il avec un demi-sourire, l'Agence ne gère pas le trafic de drogue. Où en êtes-vous avec l'affaire qui m'amène ici, les cinq membres du Hezbollah qui tentent d'entrer clandestinement aux États-Unis?

Tom Crawford Junior prit la parole.

– Dès que nous avons eu, à Langley, l'information recueillie par notre Station de Sao Paulo, nous avons transmis à la DEA d'El Paso tout ce que nous savions.

» Pas grand-chose, hélas.

» Juste l'information selon laquelle les cinq membres du Hezbollah avaient demandé au Cartel de Juarez de les aider à entrer chez nous. Pas de noms, pas de précisions. Juste le fait que ces cinq hommes avaient été amenés par les FARCS colombiens qui écoulent une partie de leur production à Ciudad Juarez.

» C'est là que les choses se sont gâtées.

Le visage sombre, John Mac Cain enchaîna.

– Nous avons perdu dans cette opération une de nos meilleures « sources »: Guillermo Ramirez, un voyou mexicain recruté ici, membre du gang des Aztecos. Pas très recommandable.

– Un tueur? demanda Malko.

– Il n'a jamais tué d'Américains, précisa vivement John Mac Cain. Seulement d'autres narcos.

Donc, la morale était sauve, le cours du Mexicain étant extrêmement bas de ce côté de la frontière.

– Vous avez pourtant une antenne importante ici, remarqua Malko. Cette source était vraiment unique?

John Mac Cain baissa la tête.

– C'est un peu spécial. Aucun de nous n'a le droit d'aller de l'autre côté. Trop risqué. D'ailleurs, depuis deux ans, les militaires américains qui allaient s'amuser dans les bars de Ciudad Juarez, ont l'interdiction de se rendre là-bas. Trois Américains ont été tués par balles, dont deux soldats, pour une raison inconnue.

» La ville est comme morte, les gens sortent le moins possible, à cause de la guerre des Cartels de Sinaloa et de Ciudad Juarez. Cela fait beaucoup de morts, plus les règlements de compte et les bavures. Les Cartels utilisent des tueurs de plus en plus jeunes. Ils ne savent pas tuer, ils rafalent à l'aveuglette.

» Voilà pourquoi la ville est déserte et la plupart des bars et des restaurants fermés.

– Vous ne travaillez pas du tout avec vos homologues mexicains? s'étonna Malko.

Sourire accablé de John Mac Cain.

– Il y a quatre polices différentes de l'autre côté, expliqua-t-il. La police militaire qui ne fait pas d'enquête et surveille seulement la frontière, comme notre *Border Control*. Ceux-là ne savent rien.

» Ensuite, il y a la *Policia Federal*. Ils sont un peu moins corrompus que les autres, mais ils nous détestent, nous accusant de donner une mauvaise image du Mexique.

» Restent la police de l'État de Chihuahua et la Police Municipale. Tellement corrompues que ce n'est même pas la peine d'en parler.

Un ange passa, visiblement découragé.

– C'était la première fois que nous avions une bonne « source » à l'intérieur du Cartel de Juarez, souligna John Mac Cain. En deux ans, on lui avait versé près de 200 000 dollars. Il travaillait bien. Il nous a permis de stopper plusieurs cargaisons de coke.

– Et pas d'identifier les trafiquants? demanda Malko.

John Mac Cain lui jeta un regard plein de commisération.

– Tout le monde les connaît! Ni la police fédérale mexicaine, ni les autorités locales ne les touchent. Ils ont peur. Les Narcos ont recruté une bonne moitié des policiers locaux à prix d'or.

» À Ciudad Juarez, quand un flic vous arrête, il peut vous mettre une contravention ou deux balles dans la tête sur l'ordre du cartel. Et, il sera en uniforme dans une voiture de police. Une *vraie*.

L'ange repassa, avec un gilet pare-balles.

Penser que Ciudad Juarez était à un jet de pierre de cette ville proprette, de l'autre côté du Rio Grande.

– Que s'est-il passé pour la mort de Guillermo Ramirez? interrogea Malko.

– On ne sait pas encore tout, reconnut John Mac Cain. Guillermo Ramirez venait régulièrement ici, à El Paso, se faire debriefer. Il y a une dizaine de jours, il m'a envoyé un texto me disant qu'à son prochain voyage, il m'apporterait cinq *gringos* qui se préparaient à passer la frontière.

– Les autorités mexicaines ne pouvaient pas coopérer?

John Mac Cain sourit.

– Elles ne coopèrent *jamais*. À Ciudad Juarez, on n'arrête jamais personne, sauf ceux qui font du tort au Cartel ou les « petits » trafiquants.

– Que s'est-il passé ensuite?

Le patron de *l'Intelligence Center* ouvrit une chemise posée devant lui, en sortit des photos couleurs et les tendit à Malko.

– Ceci.

C'était insoutenable. Un cadavre qui semblait avoir été écorché vif, gisant sur un sol caillouteux, dans un coin de désert bordé de collines lépreuses.

– Ils l'ont plongé à plusieurs reprises dans un fût d'eau bouillante, précisa John Mac Cain. En plus, ils lui ont arraché des morceaux de peau à la machete, avant de l'abandonner là où il avait subi son martyr...

» Et le lendemain, un Mexicain a téléphoné ici, sur la ligne destinée aux dénonciations anonymes, pour annoncer qu'El Toro avait payé. C'était le nom de code de Guillermo Ramirez.

– Comment l'ont-ils appris? demanda aussitôt Malko.

– Pas ici, fit vivement John Mac Cain. Nous n'étions que trois à être au courant. Il a dû parler sous la torture.

– Vous avez pu tracer cet appel?

– Oui, il venait du Commissariat Central de Ciudad Juarez.

L'ange repassa et s'enfuit, épouvanté.

Malko rompit le silence et annonça:

– Voilà ce que j'ai appris:

Il sortit de sa serviette la feuille qui contenait les faux noms et les numéros de passeport des cinq membres du Hezbollah et les tendit à John Mac Cain.

– Cela devrait vous aider. Je tiens ces documents de celui qui a établi ces passeports, un informateur de l'Agence de Ciudad del Este. Il ne risque pas de parler: il est mort.

L'Américain regarda longuement le document puis leva la tête.

– Est-ce qu'ils savent que vous savez?

Malko hésita.

– Ils savent que nous sommes sur les traces de ces types.

John Mac Cain secoua lentement la tête.

– Vous pouvez être sûr qu'ils ont *déjà* brûlé leurs passeports. À Ciudad Juarez, ce n'est pas difficile de s'en procurer. Même si je communique à tous les points de passage ces cinq noms, cela risque de ne servir à rien.

Pour la première fois, le représentant de la « *Border Control* » ouvrit la bouche.

– Ils peuvent aussi passer clandestinement avec des *coyotes*. Ceux-ci sont liés au Cartel.

Malko avait l'impression de recevoir une douche froide. Son voyage à Ciudad del Este n'avait donc servi à rien.

Il se tourna vers l'envoyé de la CIA.

– Qu'en pensez-vous?

Tom Crawford Junior hocha la tête.

– Je crains que John n’ait raison. Ces types sont très prudents. Ils ont peut-être renvoyé ces Libanais en Colombie. Ils ne veulent pas prendre de risques pour leur business.

Il y eut un nouveau silence à la longueur suspecte, rompu par l’envoyé de la CIA.

– Cette affaire est extrêmement grave, remarqua-t-il. Si des terroristes parviennent à entrer aux États-Unis, ils peuvent avoir envie de venger Oussama Bin Laden. Or, ils ont une chance raisonnable de succès.

– Vous devriez renforcer les contrôles, conseilla Malko.

John Mac Cain laissa tomber:

– On ne voit pas comment...

– Dans ce cas, remarqua Malko, il faut trouver une autre « source ».

L’Américain le fixa avec un sourire contraint.

– C’est extrêmement difficile.

Nouveau silence.

Tom Crawford Junior lâcha alors d’une voix égale, s’adressant à Malko:

– Je crois que la seule solution serait que vous repreniez cette enquête à Ciudad Juarez.

Malko faillit tomber de sa chaise.

– Il y a quatre mille assassinats par an à Ciudad Juarez, remarqua-t-il. Je n’ai pas envie de jouer au *sitting duck*². Ni de terminer décapité.

– On a besoin de quelqu'un de fiable et de sérieux, intervint John Mac Cain. Il *faut* retrouver ces cinq types avant qu'ils ne franchissent la frontière. Or, nous n'avons pas le droit d'aller de l'autre côté, en tant que citoyen américain.

– Vous m'avez dit vous-même qu'on ne peut compter sur personne, remarqua Malko. À quoi bon prendre des risques?

– Pas tout à fait, corrigea John Mac Cain. J'ai reçu une visite discrète, il y a deux semaines: une très jolie femme, Elvira Ochoa. Elle est *Comandante* dans la police de l'État de Chihuahua. Elle vient d'être nommée à Ciudad Juarez pour enquêter sur les centaines de meurtres de femmes. Dont beaucoup sont le fait des narcos...

– Quel âge a-t-elle?

– Moins de quarante ans.

L'ange repassa et s'en fut, épouvanté, se voilant la face avec une de ses ailes.

– Elle est suicidaire? demanda Malko avec un brin d'ironie.

John Mac Cain protesta aussitôt vigoureusement.

– Non, elle a des couilles. Son père était policier à Tijuana. Il a été abattu par un des frères Arellianos, les chefs du Cartel de Tijuana. C'est pour cela qu'elle est entrée dans la police. Elle veut le venger.

– Elle va y laisser sa peau, laissa tomber Malko. À côté de Ciudad Juarez, Tijuana, c'est une colonie de vacances.

John Mac Cain contra aussitôt.

– Elle n'est pas tout à fait folle. Elle est venue me voir pour me proposer un deal. Elle me renseigne mais si cela devient trop chaud, elle passe le pont et reste ici avec un statut de réfugiée politique.

» *Elle* peut vous aider.

Le regard insistant de Tom Crawford Junior demeurait posé sur Malko.

– Malko, dit-il, vous ne pouvez pas nous laisser tomber! Vous êtes le seul à pouvoir enquêter là-bas. En plus, vous êtes un *gringo*, mais vous n'êtes pas américain. C'est plus facile.

Malko comprit qu'il était tombé dans un piège. Les trois paires de regards étaient gluées sur lui.

Il essaya de dissimuler que l'adrénaline bouillait déjà au fond de ses artères. C'était plus fort que lui. Une drogue.

– Vous rapatrierez mon corps! laissa-t-il tomber, mi-figue, mi-raisin...

Le soulagement des trois hommes faisait plaisir à voir. Comme s'il craignait qu'il change d'avis, John Mac Cain fit aussitôt:

– Le mieux c'est que vous franchissiez le pont demain matin vers dix heures, avec les rares touristes, et nos détraqués sexuels qui vont sévir de l'autre côté de la frontière.

» Nous vous avons trouvé une couverture pour aborder officiellement Elvira Ochoa. Vous êtes enquêteur de l'UNEDOC ³ et vous cherchez à savoir si les meurtres de femmes ont un rapport avec le crime organisé. Le premier rendez-vous sera pris par notre Consulat, *officiellement*. Comme la police écoute tout, les Narcos seront rassurés.

– Quelqu'un vous attendra de l'autre côté du pont, continua John Mac Cain. Un certain Vicente Ortiz, un chauffeur de taxi. C'est *aussi* un dealer de cocaïne. Nous le tenons, parce que son frère est au trou, ici, en attente de jugement. On lui a dit que s'il était sage, on pourrait parler au D.A. ⁴ pour qu'il plaide « guilty ». Ça le motive.

– Vous avez confiance en lui?

– À 95%, assura John Mac Cain.

Cela laissait quand même 5% de trahison potentielle...

Sans attendre la réponse de Malko, l'Américain sortit son portable et composa un numéro. Il y eut une brève conversation et il raccrocha.

– Vicente Ortiz vous attendra sur le côté mexicain du pont Santa Fe, à la station de taxis de l'avenida Benito Juarez. Juste après l'arche de pierre signalant l'entrée au Mexique, dit-il. Dans un taxi blanc et vert. Il vous aidera.

Malko préféra demeurer silencieux.

C'était un peu comme si on le recommandait au portier de l'Enfer.

¹ Les « dos-humides »: immigrés clandestins.

² L'appât.

³ Bureau des Nations Unies contre la drogue et le crime organisé.

⁴ District Attorney: Procureur.

CHAPITRE VIII

Malko, après avoir payé ses 50 cents pour le prix du passage sur le Pont Santa Fe, s'engagea sur la « voie piétonne » de gauche, menant au Mexique, dépassant le mât en haut duquel flottait le drapeau américain et un fanion rouge dont la couleur indiquait l'intensité de la menace terroriste.

Il éprouvait une drôle d'impression: c'était la première fois de sa vie qu'il gagnait son objectif à *pied*. Le pont enjambant le Rio Grande réduit à un filet d'eau en cette saison, comportait trois voies. La partie centrale pour les véhicules allant du Mexique aux États-Unis, occupée par un magma de voitures avançant à une allure d'escargot, et de chaque côté, ces passages piétons utilisés dans les deux sens.

À dix heures du matin, la température ne dépassait pas 25° et ce n'était pas désagréable de marcher. Même s'il était le seul *gringo* empruntant ce passage.

Depuis longtemps, les touristes fuyaient Ciudad Juarez où la plupart des boîtes, des bars et des restaurants avaient fermé, soit détruits, soit faute de clients. Les Mexicains ne sortaient presque plus, même les *playgrounds* pour les enfants étaient déserts.

Malko était sur ses gardes. Dans son sac de voyage, il avait enfoui un pistolet automatique Glock 22, sur le conseil pressant de Tom Crawford Junior.

– À Ciudad Juarez, avait précisé l'Américain, cela peut vous sauver la vie. En cas de *vrai* problème, vous vous réfugiez au consulat américain et on fera le reste...

– Et si je suis fouillé en arrivant au Mexique?

– Il n'y a aucun contrôle, avait coupé John Mac Cain, le patron de la DEA.

Malko allait le vérifier très vite.

Le passage était presque vide et il avait déjà parcouru un tiers des 400 mètres.

Il éprouvait une sensation étrange de claustrophobie, due aux grillages encadrant le passage et à la longue bâche protégeant des intempéries. Une sorte de tunnel en plein air. Sur l'autre voie, de l'autre côté des voitures, les gens se pressaient pour entrer aux États-Unis: une masse compacte de travailleurs journaliers. Il était presque au milieu du pont. Deux drapeaux y flottaient: un américain et, une dizaine de mètres plus loin, un mexicain. Un policier militaire américain, stationné devant son drapeau, le regarda à peine.

Dix mètres plus loin, le policier mexicain ne s'intéressa pas plus à lui.

Désormais, il était au Mexique.

On y entrait comme dans une poubelle: sans le moindre contrôle. Il aurait pu transporter un arsenal, cela n'aurait posé aucun problème.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent légèrement. Un policier militaire mexicain veillait sous l'arche de pierre. Il ignora Malko tout autant que ses deux collègues. Pas trace d'un détecteur de métaux...

Il passa sous l'arche de pierre où était gravée l'inscription: PUENTE INTERNACIONAL PASO DEL NORTE².

En quelques mètres, l'ambiance changeait du tout au tout. C'était le Mexique. Planté au milieu de l'avenida Benito Juarez, un marchand ambulant de « *tacos al vapor* » ³ regardait d'un air indifférent des soldats casqués, engoncés dans des gilets pare-balles, s'entasser dans un pick-up style « Mad Max » avant de démarrer dans un nuage de poussière. *Los Federales*⁴.

Malko regarda autour de lui, à la recherche de Vicente Ortiz, le « contact » de la DEA. Une énorme affiche accrochée à un mur annonçait: *Ejercito mexicano di no a la corrupcion! Denuncia*⁵!

Vœux pieux.

La chaleur commençait à taper vraiment.

En avançant un peu plus, Malko aperçut sur sa gauche une rue étroite avec une file de taxis.

Problème: ils étaient *tous* vert et blanc...

Il sortit le numéro de celui de Vicente Ortiz: 82-07-ZIN et remonta la file.

C'était l'avant-dernier.

En le voyant s'approcher, le chauffeur sauta dehors avec un sourire de bienvenue. Pas rassurant: les cheveux s'écartant de sa tête, joufflu, un triple menton, une esquisse de moustache et un regard faussement amical. On n'aurait pas aimé le rencontrer dans un coin sombre. Son torse grassouillet était moulé par un T-shirt bleu rayé de blanc.

Quand il sourit, Malko remarqua qu'il lui manquait plusieurs dents, parmi les plus utiles.

– Senor Ortiz? demanda-t-il.

Le sourire du Mexicain s'accentua.

– *Llama me Vicente*⁶, lança-t-il en prenant des mains de Malko son sac de voyage. *À donde va*⁷?

– Au consulat des États-Unis, fit Malko en s'installant au fond du taxi, sur une banquette qui avait perdu ses ressorts depuis longtemps.

Deux minutes plus tard, ils roulaient sur l'avenida Benito Juarez, passant devant une église aux pierres roses à deux clochers et un jardin public rempli de gens. À part le pourtour de l'église, on ne voyait presque pas de piétons. Un peu partout, des boutiques fermées et des immeubles abandonnés.

La radio à fond déversait une musique mexicaine à la fois sautillante et monotone. Vicente Ortiz conduisait vite, avec de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. Visiblement, il n'était pas tranquille.

À Ciudad Juarez, travailler pour la DEA n'était pas une situation d'avenir...

Ils filèrent d'abord vers l'est, rejoignant la « Panamerican », l'autoroute urbaine traversant Ciudad Juarez du nord au sud, filant ensuite sur Chihuahua, capitale de l'État éponyme, tournant ensuite dans *l'avenida Ejercito Nacional*.

Les rues étaient désertes, pratiquement pas de piétons, et pas beaucoup de voitures.

On aurait dit une ville morte.

Le taxi ralentit: ils atteignaient le *Paseo de la Reforma*. Bordé par un patchwork de maisons et de terrains vagues. Malko aperçut sur sa droite, au bord de l'avenue, dans un terrain vague, un tumulus où étaient plantées trois croix roses de trois mètres de haut. Trois autres gisaient sur le sol, arrachées par le vent.

Vicente Ortiz se retourna.

– *Mujeres assassinadas*⁸ laissa-t-il tomber.

En pleine ville, ce sinistre rappel faisait froid dans le dos.

Malko demanda:

– Il y en a beaucoup?

Le chauffeur de taxi eut un geste évasif.

– *Mucho. Everywhere. Hundreds of women*⁹.

Deux cents mètres plus loin, il stoppa devant un long mur blanc,

derrière lequel se dressait un bâtiment de trois étages. Entre les deux, un drapeau américain au sommet d'un haut mât. Juste devant, des barrières métalliques servaient à canaliser les demandeurs de visas.

Malko sonna à la porte, sous l'œil d'une caméra, et une voix américaine annonça:

– Le consulat est fermé.

– J'ai rendez-vous avec Malcom Hire, annonça Malko. Il a été prévenu par John Mac Cain. Je m'appelle Malko Linge.

– Attendez.

Cinq minutes plus tard, un claquement le fit sursauter: l'ouverture automatique de la porte. De l'autre côté, se trouvait une guérite avec deux « marines » en uniforme.

Un homme en costume clair, des lunettes noires, les cheveux bruns rejetés en arrière, s'avança vers lui.

– Je suis Malcom Hire, annonça-t-il. John m'avait prévenu. Allons dans mon bureau.

Un bureau fonctionnel et sans âme au dernier étage du consulat, glacial bien entendu, en raison d'une clim féroce.

– J'ai besoin que vous m'obteniez un rendez-vous avec la *comandante* Elvira Ochoa. *Officiellement*, annonça Malko.

– Je suis au courant, dit le Consul. On va l'appeler tout de suite.

Il décrocha son téléphone, tombant d'abord sur une standardiste, puis le ton de sa voix changea: il parlait à la *comandante* Ochoa, l'amie de la DEA dans la police de l'État de Chihuahua. La conversation fut brève. Mettant la main sur le récepteur, Malcom Hire demanda.

– Quand voulez-vous la rencontrer?

– Le plus vite possible.

Nouvel échange, puis le Consul raccrocha et dit:

– Elle vous attend à son bureau. Je vous donne l'adresse, mais votre chauffeur connaît sûrement. Quand vous serez avec elle, mentionnez clairement votre appartenance à l'UNEDOC.

– Elle n'est pas au courant?

– Si, mais il n'est pas impossible que son bureau soit piégé par les narcos. Ici, il faut être prudent.

– J'y vais, dit Malko.

Le Consul le raccompagna jusqu'à l'extérieur et lui jeta un regard inquiet.

– Soyez prudent. Ici, à Ciudad Juarez, il n'y a aucun endroit sûr. On tue comme on respire. Heureusement, les narcos ont un mépris sidéral pour l'ONU. Qui ne leur fait pas peur. Ça veut mieux qu'un gilet pare-balles.

À son volant, Vicente Ortiz se trémoussait au son d'un *narco-corrido*.

– Je n'ai pas encore le temps d'aller à l'hôtel, dit Malko, nous allons au siège de la police d'État.

L'inscription: *FISCALIA GENERAL DEL ESTADO DE CHIHUAHUA ZONE NORTE* ¹⁰ parcourait toute la façade d'un long bâtiment blanc de verre et d'acier. À peine le taxi eut-il stoppé que plusieurs policiers lourdement armés, hommes et femmes, entourèrent le véhicule. Une policière, engoncée dans un gilet pare-balles braqua un M.16 sur Vicente Ortiz et lui enjoignit de lui donner ses papiers. Une fille assez forte, avec une grosse poitrine, une casquette blanche et un énorme pistolet automatique à la ceinture.

Ensuite, elle ordonna à Vicente Ortiz d'ouvrir son coffre.

Elle se radoucit lorsque Malko eut précisé qui il allait voir. Deux d'entre elles l'encadrèrent jusqu'au hall où il dut abandonner son passeport à un poste de garde. Des dizaines de gens assis sur des chaises attendaient d'être appelés dans un des bureaux du fond, destinés aux dépositions et aux interrogatoires.

Précédé d'une femme policier, il s'engagea dans une rampe en pente douce menant au premier étage.

Malko remarqua qu'il était le seul *gringo*.

Au premier étage, ils s'arrêtèrent devant une porte de verre portant l'inscription:

*Cordinadora de la fiscalia de crimines contra mujeres*¹¹

Lorsque Malko pénétra dans le bureau, il se trouva en face d'une Mexicaine d'une quarantaine d'années, vêtue d'un T-shirt bleu et d'un jean, les cheveux mi-longs, assez jolie et plus fine que la plupart des Mexicaines.

– Bienvenue à Ciudad Juarez! dit-elle en anglais. J'espère que vous avez fait bon voyage depuis New York. Asseyez-vous.

Il obéit et la conversation s'engagea. La policière semblait nerveuse. Elle alluma une cigarette et coupa Malko qui posait une question sur les meurtres de femmes.

– Les choses ont beaucoup changé, affirma-t-elle. Il n'y a presque plus de meurtres inexplicables, seulement des drames passionnels. Nous avons arrêté beaucoup de gens. Tout en parlant, elle fixait Malko intensément, comme pour lui transmettre un message muet. Jouant nerveusement avec un stylo.

Il saisit la balle au bond.

– Auriez-vous le temps de déjeuner avec moi? demanda-t-il.

» Vous pourrez me briefer plus facilement.

Elvira Ochoa hésita un court instant avant de proposer.

– Si vous voulez. À une heure, mais je n’aurai pas beaucoup de temps.

– Où? Je ne connais pas les restaurants à Ciudad Juarez.

– Il y a un bon restaurant de viande, proposa la Mexicaine, le Corralito.

– Parfait, affirma Malko, mon chauffeur connaît sûrement.

– Il est américain?

– Non, mexicain.

Cela ne parut pas l’enthousiasmer, mais elle ne fit aucune réflexion. Cinq minutes plus tard, Malko se retrouvait sous le soleil devenu brûlant. Il avait juste le temps de passer enfin à son hôtel avant de rejoindre la *comandante* de la Police d’État.

Vingt minutes plus tard, Vicente Ortiz dut ralentir. Un barrage de la *Policia Federal*, avec un pick-up bleu garé à l’ombre et des plots orange en plastique formant une chicane. Les deux policiers qui le gardaient scrutaient tous les véhicules, arrêtant ceux qu’ils jugeaient suspects.

Lourdement armés, personne ne leur opposait de résistance.

– C’est comme ça tous les jours, fit Vicente Ortiz, toutes les rues menant à la « Zona Pronaf » sont surveillées jour et nuit.

La *Zona Pronaf* s’étendait sur 4 kms. À l’est du centre, elle abritait les meilleurs hôtels, des boîtes et le siège de Telmex. Un des rares endroits *safe* de Ciudad Juarez.

Le taxi débarqua Malko au Ramada, plutôt coquet, avec l'architecture d'un ranch mexicain. Toutes les chambres donnaient sur un patio intérieur enrichi d'une petite piscine.

Lorsque Malko gagna sa chambre, une ravissante Mexicaine, très maquillée, d'abondants cheveux réunis en queue-de-cheval, de grandes boucles d'oreilles, était debout dans la piscine, de l'eau jusqu'à la taille, un haut de mousseline mauve totalement transparent permettant d'admirer sa très belle poitrine.

Lorsque Malko passa près d'elle, son regard se posa sur lui avec intérêt et leurs regards se croisèrent brièvement. Cela ne semblait pas la gêner du tout de s'exhiber ainsi. Pourtant, le Mexique était en principe un pays puritain et catholique. Malko déposa son sac de voyage dans sa chambre donnant sur le patio intérieur. Le Ramada était propre, moderne, style mexicain et presque totalement désert.

Le meilleur hôtel de Ciudad Juarez, anciennement le Plaza, avait changé de nom après une fusillade qui y avait décimé une partie de ses clients. Beaucoup de charme, un peu gâché par des cocotiers visiblement très fatigués dont les palmes pendaient tristement tout autour de la petite piscine.

Malko ressortit.

Dans le taxi de Vicente Ortiz, il faisait presque aussi chaud que dehors... Lorsqu'il arriva au Corralito, il était en nage.

La salle du restaurant était vide. Un endroit sans charme. Il était une heure moins dix. Quelques minutes plus tard, une voiture de police bleu et blanc stoppa devant le restaurant. Il en sortit d'abord deux fliquettes, polo et jean, équipées chacune d'un M. 16 et d'un pistolet, qui se postèrent entre la voiture et le restaurant. Elvira Ochoa émergea ensuite du véhicule. Les deux femmes-flics restèrent à l'extérieur, le doigt sur la détente, stoïques sous le soleil.

Elvira Ochoa se glissa sur la banquette, face à Malko. Elle semblait beaucoup plus détendue qu'à son bureau.

– Il n'y a personne! remarqua Malko.

La Mexicaine hocha la tête.

– Il n'y a presque personne dans les restaurants ou dans les bars. Les gens ont peur, ils ne sortent plus. La nuit, les rues sont désertes, même dans le centre. Les seuls qui sortent ce sont les narcos et leurs *sicarios*.

Elle souleva son polo et arracha de sa ceinture un holster contenant un gros automatique qu'elle posa sur la banquette.

– Ici, il faut toujours être armé, expliqua-t-elle. Les Narcos n'hésitent pas à faire abattre ceux qui les gênent, même des policiers.

On déposa d'autorité des amuse-gueules à base de guacamole¹² et ils commandèrent.

– La viande vient d'Argentine, précisa Elvira Ochoa. Elle est très bonne.

Effectivement, la viande était excellente. Malko n'en avait même jamais mangé d'aussi bonne. L'ambiance étrange de ce restaurant vide était oppressante. Chaque bruit résonnait au centuple. Dehors, les deux femmes-flics cuisaient, impavides sous le soleil.

– Vous sembliez tendue au bureau, remarqua Malko.

La *comandante* approuva.

– Oui, il faut être très prudent. Les Narcos piègent les bureaux avec l'aide de policiers ripoux. Il est important de jouer le jeu. Si on commet, à leurs yeux, une erreur, il n'y a pas d'avertissement: vous êtes mort.

» Je ne vous ai pas dit la vérité, ajouta-t-elle. Les femmes continuent à être assassinées par les Narcos. Chaque semaine ou presque.

– Pourquoi?

Elle hocha la tête.

– Plusieurs raisons. D'abord, ici, il y a une culture extrêmement machiste. Tuer une femme, c'est comme écraser un insecte. Alors, quand les voyous ont envie d'une femme, ils en enlèvent une, s'en servent et la tuent ensuite.

» Souvent même, ils en retirent du plaisir.

» Il y a aussi des motifs plus terre à terre. La plupart de ces filles travaillent dans les *maquinadoras*. Les narcos les utilisent pour introduire de la drogue dans les containers à destination des États-Unis. Ensuite, par prudence, ils les suppriment. La semaine dernière, on a retrouvé le corps d'une femme, entièrement nu, dans le sud de la ville. Les vertèbres cervicales brisées. D'après le légiste, elle a été tuée pendant qu'elle faisait l'amour ou était violée. Un type qui prenait son plaisir de cette façon.

– On l'a arrêté?

Elvira Ochoa secoua la tête avec un sourire résigné.

– Non, on n'arrête jamais personne, ou alors des innocents que l'on torture jusqu'à ce qu'ils avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis... Il faut améliorer les statistiques de la police...

– Vous êtes courageuse, remarqua Malko.

Elvira Ochoa but une gorgée de bière et laissa tomber:

– Non, déterminée. J'aimais beaucoup mon père. Il a été assassiné parce qu'il luttait *vraiment* contre les criminels. Je lui dois de reprendre le flambeau, même si je n'ai pas d'illusion. J'espère que, si

cela tourne mal, j'aurai le temps de me réfugier de l'autre côté. Sinon...

– Vous êtes mariée?

La *comandante* releva la tête, son regard dans celui de Malko.

– Non, personne n'a envie d'être veuf très vite....

Un ange passa, drapé de noir. On était vraiment aux portes de l'Enfer.

Malko vit Elvira Ochoa jeter un coup d'œil à sa montre et se hâta d'entrer dans le vif du sujet.

– Je cherche cinq hommes, expliqua-t-il. Des Libanais du Hezbollah, qui se font passer pour des Sud-Américains grâce à de faux papiers. Ils cherchent à passer clandestinement aux États-Unis et il faut les en empêcher.

Il lui raconta la mésaventure de Guillermo Ramirez et sa certitude que les cinq clandestins étaient aidés par le gang des *Aztec*os.

Elvira Ochoa écoutait attentivement. Elle attendit de terminer son ice-cream avant de répondre.

– Je n'ai pas entendu parler de Libanais, pourtant j'ai de bons informateurs.

Malko sentit le découragement l'envahir. Si une amie de la DEA se révélait incapable de l'aider, qui pourrait le faire?

Soudain, Elvira Ochoa ajouta:

– Je pense tout à coup à quelque chose, dit-elle. Un événement qui pourrait peut-être vous mettre sur la piste de ces hommes.

¹ Non latino, généralement Américain.

- 2 Pont International Route du Nord.
- 3 Tacos à la vapeur.
- 4 Les policiers fédéraux.
- 5 L'armée mexicaine dit non à la corruption. Dénoncez-la!
- 6 Appelez-moi Vicente.
- 7 Où va-t-on?
- 8 Des femmes assassinées.
- 9 Beaucoup. Partout. Des centaines.
- 10 Police générale de l'État de Chihuahua.
- 11 Coordinatrice de la lutte contre les crimes contre les femmes.
- 12 Purée d'avocat.

CHAPITRE IX

Le pouls de Malko grimpa au ciel.

– Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

Prudemment, Elvira Ochoa battit en retraite.

– C'est seulement une hypothèse, précisa-t-elle. Vous m'avez dit que ces Libanais étaient des terroristes.

– Exact.

– Savent-ils préparer des voitures piégées?

Un peu surpris, Malko ne put que répondre.

– C'est une spécialité libanaise. Pourquoi?

– Il y a une semaine, avenida de Los Insurgentes, une des grandes voies de l'Est, la voiture d'un photographe connu de Ciudad Juarez, Ernesto Rodriguez, dit « Neto », a explosé en face d'une station-service. Lui, a été pulvérisé, et deux passants tués. Plus huit blessés. Une voiture de la *Policia Federal*, arrivée sur les lieux, a explosé à son tour, son réservoir ayant pris feu.

– Quelle est votre conclusion, demanda Malko?

– Il n'y avait jamais eu de voitures piégées à Ciudad Juarez. Ce n'est pas dans la culture du pays. Tout le monde a été étonné.

– L'enquête n'a rien donné?

– Rien, bien entendu. Il n'y a qu'un élément intéressant. Récemment, Ernesto Rodriguez avait illustré un reportage sur le massacre de plusieurs membres de *Los Artistas Assassinos*, l'attribuant

au gang rival, *Los Aztecos*.

Bien entendu, ce journaliste du quotidien populaire PM qui avait écrit l'histoire avait été assassiné quelque temps plus tard. Mais, *normalement*: abattu dans sa voiture. Les tueurs avaient utilisé des balles « *matapolicia* »¹ d'un très gros calibre.

– Quelle est votre conclusion? demanda Malko.

Elvira Ochoa précisa.

– Il y a en ce moment une bataille rangée à Ciudad Juarez entre les deux principaux gangs de la ville: *Los Aztecos*, qui sont le bras armé du Cartel de Juarez, et *Los Artistas Assassinos*², qui tuent pour le Cartel de Sinaloa. Les *Aztecos* ont perdu du terrain. Eux qui tenaient tout l'ouest de la ville et le centre, ont dû battre en retraite. Leur chef, Chouy « El Diablo », a dû fuir la grande villa qu'il habitait dans une colonia sécurisée de l'Est. On ignore où il se cache en ce moment, probablement dans le quartier d'Anapra, encore aux mains de *Los Aztecos*. Ceux-ci distribuent toujours la drogue dans le centre, mais tous les bars et les restaurants qu'ils fréquentaient ont été détruits par *Los Artistas Assassinos*.

– Quelle est la raison de cette lutte?

– Le contrôle de Ciudad Juarez pour la distribution de la drogue. Pour l'instant, le Cartel de Sinaloa semble avoir le dessus. Il y a entre six et vingt morts par jour, sauf depuis quelques semaines où il y a une accalmie; j'ai su par mes sources que *Los Aztecos* font venir une grande quantité d'armes des États-Unis pour une contre-offensive.

– Donc, conclut Malko, les morts sont des membres des cartels.

– Cela dépend, corrigea Elvira Ochoa. Il y a deux semaines, on a retrouvé quatre cadavres criblés de balles. L'enquête a prouvé qu'ils s'étaient disputés avec des membres des *Aztecos*. Ceux-ci les ont ensuite assassinés, pour se venger. Il y a un mois, des membres des *Artistas Assassinos* ont attaqué trois maisons chics. Pour les voler. Comme leurs occupants, des membres de la jeunesse dorée de Ciudad Juarez, essayaient de résister, ils les ont tués tous les quinze...

» Gratuitement.

– C'est effrayant! conclut Malko.

Elvira Ochoa haussa les épaules.

– C'est dû à l'impunité complète dont jouissent les meurtriers. Comme ils appartiennent tous à un des cartels, personne n'ose les toucher.

– Donc, enchaîna Malko, votre conclusion est que cet attentat à la voiture piégée a pu être commis par des Libanais pour le compte des *Aztec*os?

– C'est une possibilité, répliqua la *comandante* Ochoa. Cela colle: vous m'avez dit qu'ils étaient sous la protection des *Aztec*os. Ceux-ci ont peut-être voulu amortir leurs frais.

– Les FARCS aussi utilisent les voitures piégées...

– Il n'y a pas de Colombiens ici, assura Elvira Ochoa. Les Mexicains ne les aiment pas. Ils vont les voir, là-bas en Colombie, pour acheter la drogue qui arrive ensuite par avion ou par bateau jusqu'au sud du Mexique.

– OK. conclut Malko, comment retrouver ces Libanais?

– C'est très difficile. La zone des *Aztec*os est impénétrable. Ils tirent à vue sur tout ce qui n'est pas de leur camp. Or, le quartier d'Anapra, leur fief, est très grand. Il faudrait retrouver ceux qui ont participé à l'attentat. Je vais demander à la police fédérale ; ils ont eu deux policiers tués dans l'incendie de leur voiture et veulent les venger.

» Mais, c'est sans garantie.

– Il n'y a personne d'autre qui pourrait me renseigner?

La Mexicaine secoua la tête.

– Non.

Devant la déception visible de Malko, la Mexicaine se hâta de préciser.

– Je vais faire tout mon possible. Où êtes-vous descendu?

– Au Ramada.

– C'est un bon hôtel, mais faites très attention: si les *Aztecos* apprennent que vous cherchez ces types, ils vont essayer de vous tuer.

Malko allait lui répondre lorsqu'une des deux femmes policiers entra dans le restaurant, un téléphone à la main qu'elle tendit à Elvira Ochoa sans un mot. La *comandante* écouta, dit quelques mots et se tourna vers Malko.

– Un commandant de police vient d'être abattu avec sa femme, en pleine rue. Je dois y aller.

– Je comprends, fit Malko.

Elle était déjà debout lorsqu'elle se ravisa.

– Venez avec moi!

Devant la surprise de Malko, elle précisa:

– C'est peut-être un piège des narcos. Ils doivent savoir que vous êtes ici, avec moi. S'ils se débarrassent de ma présence, vous êtes sans protection et ils peuvent vous frapper. C'est déjà arrivé.

– Je suis armé, objecta Malko.

Elvira Ochoa eut un sourire ironique.

– Pas contre une demi-douzaine d'hommes avec des Kalachs et des Riot-guns. Venez.

Ils prirent place dans un pick-up double cabine dont le plateau était occupé par plusieurs policiers regroupés autour d'une mitrailleuse lourde...

La voiture qui avait amené Elvira Ochoa en tête, le petit convoi se lança dans l'avenue Adolfo Lopez Mareo, dans un concert de sirènes bien inutile: il n'y avait pas un chat dans la rue.

Plusieurs véhicules de la *Policia Federal* et de la police municipale bloquaient la *calle* Pinotepa, isolant une Oldsmobile Aurora verte dont la portière avant droite était ouverte. Elvira Ochoa sauta de son véhicule et Malko la suivit, tous deux entourés de policiers surarmés, équipés de gilets pare-balles G.K.

La *comandante* s'arrêta devant le corps d'une femme dont on ne voyait que le visage et les cheveux teints en blond. Le corps du conducteur était étalé de l'autre côté de la voiture. Un policier fédéral s'approcha d'Elvira Ochoa et lui détailla le double meurtre. La *comandante* se tourna alors vers Malko.

– Il s'agit d'un commandant de police comme moi, José Portillo Hernandez, le coordinateur du commissariat Delicias. Lundi dernier, des tueurs avaient déjà tenté de l'abattre, mais il avait pu fuir. Cette fois, ils ne l'ont pas raté.

» Sa femme a ouvert sa portière pour tenter de fuir, mais ils l'ont abattue aussi. On a compté plus de vingt impacts...

Des sirènes se rapprochaient. Bientôt, la *colonia* Galeana fourmillerait de policiers.

– Pourquoi a-t-on abattu ce policier? demanda Malko.

La *comandante* Ochoa hocha la tête.

– On ne sait pas encore ; dans sa jeunesse, il était dealer de coke avant de rejoindre la police. Il a peut-être continué et s’est mal conduit...

Elle se signa rapidement devant le cadavre de la femme et se dirigea vers sa voiture, Malko sur ses talons. À peine y furent-ils installés que la Mexicaine se tourna vers Malko.

– Je voudrais vous rendre un service.

– Lequel?

– Nous passons à votre hôtel prendre vos affaires et je vous ramène au pont San Felipe avec mon escorte.

» Vous êtes le seul *gringo* en ville. Ils vont vous repérer et, à partir de là, cela deviendra *très* dangereux.

Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. Elvira Ochoa était quelqu’un de sérieux et parfaitement calme. Ce qu’elle disait avait du sens.

– Non, dit-il, je dois rester à Ciudad Juarez, essayez de découvrir où se planquent ces Libanais.

Elvira Ochoa demeura silencieuse quelques instants puis dit de sa voix maîtrisée.

– *Tu eres un hombre muy caballo! Bienvenida al infierno*³.

La radio grésillait: Elvira lança à la cantonade:

– *Llegamos*⁴.

Tandis qu’ils roulaient vers le Corralito pour y récupérer son chauffeur et sa voiture. Malko prit conscience que son séjour à Ciudad Juarez n’allait pas être de tout repos. Le pistolet pesant dans sa sacoche d’officier lui parut soudain bien léger.

Ici, il aurait fallu se déplacer en char...

Lorsque Malko pénétra dans sa chambre du Ramada, il s'arrêta net, l'estomac brusquement noué: une carte était posée en évidence sur son lit, qui ne s'y trouvait pas lorsqu'il était parti déjeuner.

Il regarda la porte ouverte de la salle de bains et, à tout hasard, sortit son Glock.

Après avoir verrouillé la chambre, il examina la carte du *Princesito*, un bar du centre. Malko la retourna. Découvrant sur le verso l'empreinte d'une bouche au rouge à lèvres, au-dessus d'une inscription manuscrite: Flor. *Meet me there. From 8 P.M.*⁵.

Cela ne pouvait être que la fille superbe aperçue dans la piscine le matin...

Il prit une douche et s'allongea. La chaleur sèche vous coupait les jambes. Et, à partir de cinq heures, un vent violent sec et chaud, balayait la ville.

Un peu avant huit heures, rhabillé, le Glock dans sa sacoche, Malko gagna la réception. En le voyant, l'employé lui sourit aimablement et demanda.

– *Quiere comer, señor* ⁶?

Il n'y avait pas un chat dans la salle à manger... Malko s'approcha du comptoir et y posa un billet de 50 pesos⁷.

– Vous connaissez une certaine Flor? demanda-t-il.

Le sourire du Mexicain s'élargit.

– *Como no!* Elle était ici ce matin. *Es muy guapa*⁸. Si vous voulez la revoir, il faut aller au Princesito, c'est dans le centre, à côté du

Kentucky Bar, sur Benito Juarez.

Malko ne montra pas sa déception: la fille sexy qui exhibait sa poitrine n'était qu'une pute.

– Cette Flor habite ici?

– Non, señor, mais quelquefois quand elle a peur de rentrer chez elle, je lui laisse occuper une chambre vide pour 50 pesos.

– *Muchas gracias*, remercia Malko.

Il n'avait pas faim, après la quantité de viande qu'il avait ingurgitée au *Corralito*. L'idée de dîner seul avec lui-même, dans ce restaurant sinistre et vide lui donnait la chair de poule.

Il valait encore mieux aller au Princesito.

Un des *sicarios* chargés de la protection de Chouy « El Diablo », le chef de *Los Aztecos*, se pencha respectueusement à son oreille.

– *Los Tres Lettres son aqui*! murmura-t-il.

Le narco posa son tabloïd, le P.M, ouvert à la page des filles dénudées.

– Dis-lui que j'arrive.

Cela allait lui enlever ses idées noires. Si sa « source » à la DEA, dont il était le seul à connaître le nom, se déplaçait jusque chez lui, c'est qu'elle avait des informations importantes.

Depuis quelques semaines, tout allait mal: *los Artistas Assassinos* avaient liquidé une trentaine de ses *sicarios*, fait sauter deux bars qui étaient des *picaderos* et même tenté d'attaquer sa propriété. Une

massive demeure rosâtre de deux étages, protégée par de hauts murs de béton, au milieu d'un des quartiers misérables d'Anapra, avec des vitres blindées, défendue par une quarantaine de *sicarios* dévoués.

Dès la nuit tombée, les deux extrémités de la rue étaient barrées par des grilles, afin d'empêcher des véhicules de donner l'assaut.

Pourvu que son informatrice n'apporte pas une autre mauvaise nouvelle... Heureusement, ses cinq « invités » étaient affairés à préparer des voitures piégées qui allaient semer la panique chez *Los Artistas Assassinos*.

Il s'arracha à son fauteuil, posa son verre de champagne et gagna l'escalier menant au rez-de-chaussée. Il faisait acheter aux États-Unis des caisses de champagne Taittinger pour régaler ses invités et montrer sa puissance.

En face du Princesito, un poteau électrique disparaissait sous les photos bordées de rose de femmes disparues. Le bar se trouvait à quelques dizaines de mètres de l'Edouardos, un des derniers bordels ouverts de Ciudad Juarez, où des putes grassouillettes effectuaient paresseusement des numéros de « *capdance* ¹⁰ » Malko poussa la porte du Princesito. Il y avait de la musique. C'était sombre et, à part deux Mexicains au bar, totalement vide...

Il gagna le bar et commanda une tequila « *Traditional* », qui fut apportée par un barman borgne. Un vieux Mexicain semblait somnoler devant la caisse. Il jeta un coup d'œil curieux à Malko et s'approcha, le sourire aux lèvres.

– *Buenos dias, amigo!* Comment va l'Amérique?

– Je ne suis pas américain, dit Malko, autrichien.

Le vieux Mexicain le regarda interloqué, ignorant visiblement ce qu'était l'Autriche et où elle se trouvait. Avec un soupir, il avoua.

– Je me disais aussi... Depuis deux ans, j'ai perdu 80% de mes clients. Avant, tous les week-ends, il y avait ici des dizaines de gringos d'El Paso. Ils buvaient sec, s'amusaient avec les filles puis reprenaient le pont Santa Fe, à l'aube.

» Maintenant, c'est fini!

Devant cette détresse évidente, Malko commanda une nouvelle tequila, aussitôt apportée par le barman borgne.

– J'ai faim! dit-il, je pourrais manger quelque chose?

– *Como no!*

En moins de temps qu'il le faut pour le dire, plusieurs assiettes de guacamole, de tacos et de haricots rouges s'alignèrent sur le comptoir.

Hélas, le Princesito était sinistre. Le Mexicain accoudé au bar le quitta et sortit d'une démarche titubante. Aussitôt, le patron se pencha vers Malko.

– Vous attendez quelqu'un?

Il faillit dire non, puis laissa tomber.

– Une certaine Flor.

Le sourire du patron s'élargit.

– *Muy bien*, fit-il. J'ai son portable, je vais l'appeler. Il ne faut pas faire attendre un *caballero* comme vous.

Chouy « El Diablo » se laissa tomber dans son fauteuil et fit signe à son *sicario* préféré de lui verser du Taittinger Brut. Encore plus contrarié. Décidément, Dieu n'était pas avec lui. Il appela d'un geste

un des autres *sicarios* qui veillait devant la porte, une Kalachnikov sur les genoux.

– Où est « El Chupon »?

« El Chupon » était Manuel Urbina, son chef exécuteur.

– Au garage.

– Dis-lui de venir.

Trois minutes plus tard, Manuel Urbina, l'ancien policier, saluait son boss avec obséquiosité.

– *Que quieres, Jefe*¹?

– Il y a en ville un *gringo* qui peut me causer des problèmes. *Entiendes?*

– *Entiendo*², Jefe, assura Manuel Urbina, je m'en occupe. Vous voulez que je vous rapporte sa tête?

– Non, pas la peine. Sois discret.

¹ Tueurs de flics.

² Les Artistes Assassins.

³ Tu es un type gonflé. Bienvenue en enfer.

⁴ Nous arrivons.

⁵ Flor: Retrouvez-moi là à partir de 8 heures.

⁶ Voulez-vous manger?

⁷ 5 dollars.

8 Elle est très belle.

9 Les trois lettres sont ici.

10 Les filles viennent s'asseoir sur les genoux des clients et modulent.

11 Qu'est-ce que tu veux, chef?

12 Je comprends.

CHAPITRE X

En dépit de la musique mexicaine crachée par un haut-parleur accroché au-dessus du bar, l'ambiance du Princesito demeurerait particulièrement sinistre.

Malko poireautait depuis une demi-heure. Quelques putes de service étaient arrivées. Alignées comme des santons à l'autre bout du bar, elles lorgnaient Malko comme des mortes de faim. Il est vrai que les clients ne se bouscuaient pas... et qu'elles n'avaient rien pour réveiller la libido: replètes, avec des grosses fesses, un maquillage approximatif et l'air hébété.

La porte du bar s'ouvrit et Malko tourna la tête.

À côté des autres, Flor avait l'air d'une princesse. Mince, bien habillée, bien maquillée, portant le haut mauve transparent que Malko avait déjà aperçu, un jean moulant et des escarpins.

Elle fonça vers lui avec un sourire carnassier, sous le regard envieux des autres filles et l'embrassa comme s'ils se connaissaient depuis des années.

Installée ensuite sur le tabouret voisin, elle lui expédia une œillade à défroquer un évêque.

– *Que tal, gringo/ Como se llama?*

– Malko.

– *Es Americano?*

– No, Autrichien.

C'est tout juste si elle ne se frotta pas les yeux. Déjà, à Ciudad Juarez, on comptait les Américains sur les doigts d'une main. Alors un étranger européen...

D'autorité, le barman apporta à Flor une tequila « *Tres generaciones* » qu'elle vida pratiquement d'un coup, reportant son regard brûlant sur Malko.

Celui-ci avait beau se dire que c'était une pute, il ne pouvait s'empêcher de la trouver à son goût. Visiblement, c'était réciproque, même si les motivations n'étaient pas les mêmes.

Au bout de dix minutes, Flor se pencha vers Malko.

– *Vamos* ?

Elle ne voulait pas lâcher sa proie et Malko n'avait pas envie de rester dans ce bar sinistre.

– Il est tôt, remarqua-t-il.

Flor lui jeta un regard brusquement inquiet.

– Il ne faut pas sortir tard, c'est dangereux, très dangereux.

Malko abandonna sur le bar un paquet de pesos et la suivit vers la sortie. Flor balançait une petite croupe ronde et cambrée très appétissante.

La rue était absolument déserte.

Vicente Ortiz donna un coup de phares et ils prirent place dans son taxi. À peine assise, Flor plaqua une main possessive sur l'entrejambe de Malko.

– On va bien s'amuser, assura-t-elle avec conviction.

Nue, Flor était vraiment appétissante. Elle avait gardé sa queue-de-

cheval, ce qui lui donnait un faux air de jeune fille, bien qu'elle fût plongée dans une fellation particulièrement consciencieuse.

Malko avait privilégié ce genre de rapport, ne souhaitant pas utiliser de préservatif et ne tenant pas à se suicider. Il osait à peine penser à la clientèle ordinaire de Flor.

Celle-ci était dans la dernière ligne droite. Machinalement, il appuya sur sa nuque et cela ne parut pas lui déplaire. Quand il explosa dans sa bouche, c'était aussi bon que dans celle d'une honnête femme...

Lorsque Flor revint de la salle de bains, elle demanda:

– Tu veux recommencer? *Ahorita, querido*³.

– Non, ça va, assura Malko.

Ils n'avaient même pas encore parlé argent.

Plantée devant le lit, la jeune Mexicaine demanda timidement:

– Est-ce que je peux dormir avec toi? C'est trop tard pour retourner chez moi, à Anapra. Je risque de me faire violer et tuer. Si je reste ici, Mario va me demander 50 pesos pour une chambre. C'est un *perro immundo*⁴. Chaque fois qu'il me rend service, non seulement il me demande de l'argent, mais il veut que je le suce.

Il n'y avait plus de morale.

– Si tu veux, accepta Malko.

– *Muchas gracias*. Normalement, je prends 1000 pesos, mais tu es un vrai *caballero*. Tu me donnes seulement 500. Et, si tu veux, on peut s'arranger pour plusieurs jours...

– On verra! fit Malko évasivement.

Le silence était absolu. Pas un seul bruit de circulation dans l'avenida Lincoln. La nuit, même dans la « *zona Pronaf* », Ciudad Juarez se murait dans un silence terrifié. Seuls, les *narcos* et leurs *sicarios* hantaient l'obscurité.

Malko se demandait s'il arriverait à retrouver les cinq « Hezbollah » dans ce nid de cobras.

Flor s'était déjà allongée sur le ventre, sans même défaire sa queue-de-cheval.

Un couinement avertit Malko d'un SMS. Il faisait à peine jour et Flor dormait toujours. Il regarda son écran:

« Je travaille pour vous. Elvira ».

Cela lui remonta un peu le moral. Flor s'était réveillée. En un clin d'œil, elle fut rhabillée et Malko lui abandonna cinq billets de cent pesos.

– Je dois aller chez ma mère, précisa-t-elle, elle habite aussi Anapra. C'est très dangereux, même le jour.

À peine était-elle partie que le portable de Malko sonna: Elvira Ochoa.

– Je n'étais pas seule, expliqua-t-elle, mais j'ai une chose importante à vous dire.

– Vous voulez que je vienne à votre bureau?

– Non, moins on se verra officiellement, mieux cela vaudra.

» Retrouvons-nous à la cathédrale. J'y vais souvent pour prier, mes officiers de sécurité m'attendent dehors. À midi.

C'était un comble: un commandant de police obligé de se cacher pour rencontrer un enquêteur des Nations-Unies.

Il se dit qu'il était temps de se procurer une voiture: c'était plus sûr que Vicente Ortiz.

Ce dernier l'attendait au volant, devant l'hôtel.

– On va à l'aéroport louer une voiture, annonça Malko.

Le Mexicain fit la gueule mais ne discuta pas.

L'aéroport se trouvant au sud de la ville, à l'est de la Panamerican, ils ne perdirent pas de temps. Deux véhicules de la *Policia Federal* étaient garés devant l'aérogare toute neuve. Une grosse conduite intérieure et un blindé sur roues...

En un quart d'heure, Malko se retrouva au volant d'une Chevrolet, avec un plan de cette immense ville de plus d'un million d'habitants, coupée de petites collines sablonneuses, de terrains vagues et de maisons abandonnées.

Jorge Rhon, dit « El Gato », à cause de sa rapidité de déplacement en dépit d'une carcasse de cent kilos bien enveloppée, avait l'air d'un gros clochard avec sa barbe grise hirsute et ses cheveux en bataille. C'était pourtant un des *sicarios* les plus entraînés de *Los Aztecos*. Spécialiste de l'Uzi, il en avait deux qu'il utilisait en même temps pour les exécutions: ne sachant pas très bien viser, il arrosait. Et tant pis pour les dégâts collatéraux.

Pour ne pas se faire contrôler par la *Policia Federal*, à l'entrée de la « *Zona Pronaf* », il conduisait un fourgon de plombier, une entreprise contrôlée par *Los Aztecos*.

Pour le moment, il suivait le bus dans lequel était montée Flor, la jeune pute, un vieil engin blanc et vert, qui montait péniblement vers

Anapra.

Restant à bonne distance du bus, « El Gato » stoppait à chacun de ses arrêts, surveillant les passagers qui descendaient.

Le véhicule blanc et vert s'arrêta une fois de plus, dans un paysage de fausses dunes, de taudis rafistolés avec de la tôle ondulée, des parpaings, en bordure de terrains vagues. Ici, les gens étaient pauvres, très pauvres. Beaucoup de filles travaillant dans les *maquinadoras* y habitaient.

Cette fois, la silhouette qu'il guettait descendit du bus et quittant la route goudronnée, s'engagea dans la colonia « Oasis », qui ressemblait plutôt à une décharge publique. Un chemin sablonneux zigzaguait entre des taudis.

« El Gato » attendit que le bus se soit éloigné pour repartir et s'engager dans le sentier. Ses roues patinaient dans le sable et il était obligé de donner de grands coups d'accélérateur. Le bruit fit se retourner celle qu'il suivait et elle hâta le pas. À Anapra, quand on était une fille entre dix et vingt ans, ce n'était jamais bon d'être suivie par une voiture.

Même le jour.

« El Gato » accéléra. La fille allait bien finir par rejoindre une maison et ce serait plus difficile.

Il arriva à sa hauteur, en face d'une cabane construite en contrebas du sentier, devant laquelle se trouvait une grosse femme en train d'étendre du linge. Il freina et se mit en travers de la route, coupant la voie à sa proie.

Lorsqu'elle vit descendre du fourgon ce gros type barbu, à la carrure imposante, Flor se sentit pétrifiée d'effroi. Elle pensa se réfugier dans la maison en contrebas, mais il l'y aurait suivie. Elle fit alors semblant de ne pas le voir et voulut contourner le fourgon arrêté.

Une voix joviale la figea sur place.

– He, *guapa*, tu ne veux pas que je te dépose?

Cela commençait toujours ainsi, on forçait la fille à monter dans une voiture, on la violait et on l'étranglait. Pour l'abandonner ensuite sur une décharge. Flor ne craignait pas d'être violée, mais elle n'avait pas envie de mourir. Elle fit face courageusement.

– Je vais tout près, prétendit-elle et les voitures ont du mal à passer...

« El Gato » s'était rapproché, la dominant d'une bonne tête. Il souriait toujours mais ses yeux étaient froids comme de la glace.

– Un de mes amis a des choses à te dire, insista-t-il. Viens, cela ne durera pas longtemps.

Comme elle ne bougeait pas, il la prit par le bras, serrant de toutes ses forces et l'entraînant vers le fourgon.

Flor se mit à hurler.

En contrebas du chemin, la grosse Mexicaine arrêta sa lessive et regarda la scène, intéressée.

Flor eut beau se débattre, l'homme la tirait inexorablement vers son fourgon. Exaspéré par la résistance de la jeune femme, il la prit soudain par le cou et serra.

– *Hija de putas*! gronda-t-il. Si tu ne viens pas, je te tue. *Ahorita*.

Terrifiée, Flor cessa de se débattre, sachant qu'il ne plaisantait pas. « El Gato » ouvrit la portière avant droite du fourgon et la jeta sur la banquette, faisant ensuite le tour pour remonter derrière son volant.

Lorsqu'il redémarra, la grosse femme recommença à étendre son

linge. Elle savait qu'elle venait d'assister à un kidnapping qui se concluerait vraisemblablement par un meurtre, mais, à Anapra, on ne se mêlait pas des affaires des autres et, de plus, elle n'avait pas le téléphone. Si elle l'avait eu, la police lui aurait probablement répondu, comme d'habitude, que ce devait être une dispute d'amoureux....

Dans le fourgon, le regard de Flor tomba sur les deux Uzi posées sur le plancher et elle sut qu'elle avait fait une mauvaise rencontre.

Détendu, « El Gato » lui posa la main sur la cuisse et dit en souriant.

– Tu sais que tu es très mignonne.

Les alentours de la cathédrale étaient bien un des rares endroits de Ciudad Juarez où il y avait un peu d'animation. Des marchands ambulants de tacos, d'iguanes, de fruits, des vieux qui se reposaient sur des bancs et des filles très jeunes qui se regroupaient avant de prendre les bus les emmenant à leurs *maquinadoras*.

Malko se gara le long du jardin public prolongeant la cathédrale et grimpa les marches menant au parvis.

Midi moins le quart.

Il préférait arriver le premier.

L'intérieur de la petite cathédrale était frais et la nef déserte.

Malko s'installa sur le côté gauche et attendit, un œil sur la porte.

Elvira Ochoa arriva pile à l'heure, toujours dans la même tenue: polo bleu et jean, avec une grosse bosse à la ceinture révélant la présence de son arme. Elle semblait tendue et se retournait fréquemment. Sans même serrer la main de Malko, elle lui jeta:

– J'ai eu plusieurs coups de fil bizarre aujourd'hui. Comme si on me

testait. Un copain de la *Policia Municipal* m'a appelée pour me demander qui était le *gringo* que j'avais reçu.

– Cela n'a rien de méchant, remarqua Malko.

– Si, ce flic est lié aux Narcos. Il venait aux nouvelles.

– Laissez tomber, conseilla Malko, je ne veux pas vous attirer d'ennuis.

– Non, répliqua la jeune femme, je dois cela à mon père. Et j'ai appris une chose intéressante. Il y a en ce moment à la prison de la ville, le *CERESO*, un homme qui pourrait vous aider.

– En quoi?

– C'est un *sicario* du Cartel de Juarez. Il est accusé de trente-quatre meurtres. En prison, il a appris que *Los Aztecos* abritaient cinq étrangers venus de Colombie. Ceux-ci auraient préparé l'attentat du mois dernier. Évidemment, il ne dira rien à la police. Mais à vous, peut-être?

– Pourquoi?

Elvira Ochoa esquisse un sourire en frottant son pouce contre son index.

– *Dinero*⁶. La vie en prison est dure si on n'a pas d'argent, et je crois qu'il n'en a pas beaucoup.

– Comment s'appelle cet homme? demanda Malko.

– José Camacho.

– Comment vais-je pouvoir entrer dans cette prison?

Elvira Ochoa se retourna de nouveau vers la porte avant de dire:

– Celui qui signe les autorisations de visite est le commandante Ernesto Miranda. Il est très corrompu. Si vous allez le voir avec votre chauffeur, cela pourra s'arranger.

» Voilà, il faut que je vous laisse.

– Merci, dit Malko, j'aimerais bien vous rencontrer plus tranquillement.

– C'est difficile, j'ai beaucoup de travail. Là, en vous quittant, je vais inspecter une « narcofosse » où on a retrouvé six femmes empilées les unes sur les autres.

– Le soir aussi, vous travaillez? insista Malko.

– Quelquefois, je dors à mon bureau, sur un lit de camp. Je n'ai pas vraiment de vie personnelle. Mais j'essaierai de me dégager pour dîner, sans mes gardes du corps. Adios.

Le vent venait à peine de se lever et il faisait encore une chaleur à mourir. Les vêtements de Flor étaient collés à son corps par la transpiration. Elle regarda autour d'elle. C'était un décor qu'elle connaissait. Une petite colline pelée surplombant l'église Jesus de Nazareth, la seule d'Anapra. Entre le sommet et l'église, il y avait un petit vallon où trois voitures venaient de s'arrêter. Cela faisait cinq heures que l'homme qui l'avait enlevée l'avait emmenée dans un hangar au toit de tôle où il faisait plus de 40°.

Bien entendu, à peine arrivée, elle avait été violée par tous les *sicarios* qui en avaient envie.

Ce n'était pas tous les jours qu'ils avaient une aussi jolie fille à se mettre sous la dent.

Flor avait tenu le coup, stoïquement, avalant des sexes par toutes les ouvertures de son corps. Après deux heures, ils l'avaient laissée se

rhabiller et ne s'étaient plus occupés d'elle ; cependant, deux hommes armés veillaient devant la porte et il était impossible de s'enfuir.

Clignant des yeux sous le soleil brûlant, Flor essayait de ne pas céder à la terreur. Une demi-douzaine de *sicarios* l'entouraient, goguenards.

« El Gato » s'approcha d'elle, mielleux.

– Tu sais ce qu'il y a dans ces voitures?

Elle secoua la tête, muette de peur. Le *sicario* héla deux de ses copains.

– Miguel, Luis, ouvrez les coffres.

À peine les coffres ouverts, Flor aperçut des corps tassés dans les deux coffres.

Des femmes, entièrement nues.

Les *sicarios* les sortirent du coffre et les jetèrent sur le sol comme si c'était du bétail. Flor détourna la tête. La voix de « El Gato » la fit sursauter.

– Tu vois, c'étaient des petites putes, comme toi. Seulement, elles se sont mal conduites: elles ont acheté de la coke aux *Artistos Assassinos* pour la distribuer. Sur *notre* territoire. Comme toi. Nous savons que tu vends de la coke achetée aux *Artistos Assassinos* au Princesito et chez Eduardo.

– C'est faux! protesta Flor.

« El Gato » tira un gros pistolet de sa ceinture.

– Mets-toi à genoux.

Comme Flor ne bougeait pas, il pesa sur son épaule et elle dut

s'agenouiller dans la poussière.

Un peu plus bas, la cloche de l'église Jésus de Nazareth se mit à sonner.

Flor entendit le cliquetis de la culasse et recommanda son âme à Dieu. De toute façon, si elle criait, ils la tueraient aussi.

Le canon du pistolet s'appuya sur sa nuque.

– Adios!

Elle était trop paniquée pour répondre. Quelques secondes plus tard, l'arme s'éloigna de sa peau et la voix de « El Gato » proposa:

– Si tu nous dis à qui tu achètes ta marchandise, on te laisse tranquille.

Le gang était beaucoup plus intéressé par les grossistes que par les petits revendeurs comme Flor.

Celle-ci demeura muette: elle savait que, si elle donnait son nom, elle le condamnait à mort.

– *Bueno!* lança « El Gato », tu as la tête dure. On va t'aider. Viens.

Elle se releva et il la poussa jusqu'aux quatre cadavres alignés sur le sol. « El Gato » se retourna.

– Miguel, ta machete.

Dès qu'il l'eut en main, il se pencha sur le premier cadavre, une fille sûrement très jeune, maigre, presque sans poitrine. D'un geste précis, il lui ouvrit le ventre de gauche à droite, s'y reprenant à deux fois pour écarter la peau et couper le péritoine.

Une odeur effroyable, celle des viscères en décomposition, s'éleva dans l'air et les *sicarios* reculèrent en riant. Flor n'eut pas le temps

d'avoir peur, la forçant à s'agenouiller, « el Gato » lui avait plongé le visage dans la plaie béante et nauséabonde....

D'abord, la jeune prostituée hurla, le visage enfoui dans les entrailles de la morte.

Cela dura presque une minute, puis « El Gato » aida Flor à se redresser, le visage barbouillé de sang séché et d'humeurs infectes.

– *Bueno*, conclut-il. Maintenant, tu vas nous dire qui te vend la marchandise. Sinon, je te remets la tête là-dedans jusqu'à ce que tu crèves.

Flor balbutia.

– Il s'appelle Rigoberto, il tient un « *picadero* » le long du Parque San Miguel, dans une petite maison rose...

« El Gato » fit claquer sa langue.

– Tiens, on ne le connaissait pas celui-là... *Bueno*, maintenant, tu vas nous payer une amende.

– Mais je n'ai pas d'argent! protesta Flor.

– Alors, tu vas mourir.

Il braqua son pistolet sur Flor. Celle-ci tomba à genoux et serra ses bras autour des jambes du gros *sicario*. Celui-ci fit semblant de réfléchir.

– *Bueno*, si tu n'a pas d'argent pour l'amende, tu vas nous rendre un service.

Flor leva vers lui un visage baigné de larmes.

– *Si, si!*

« El Gato » se pencha vers elle.

– *Guapa*, tu baisses avec un gringo qui se trouve au Ramada. Je veux que tu me rapportes sa tête. *Es muy facil*, non?

1 Comment ça va, gringo? Comment tu t'appelles?

2 On y va?

3 Maintenant, mon chéri.

4 Chien immonde.

5 Fille de pute.

6 L'argent.

CHAPITRE XI

Rigoberto Chavez se leva vivement. Plusieurs coups venaient d'être frappés à sa porte. Deux, puis un et puis trois. Le code de ses acheteurs de cocaïne. C'était l'heure: la nuit était tombée et ils venaient faire le plein.

Il ouvrit le battant sans méfiance et n'eut pas le temps de réagir: un énorme barbu venait de le repousser à l'intérieur et le cognait contre le mur, en le serrant à la gorge. Derrière lui, s'étaient faufilez deux autres hommes, maigres et méchants comme des chats errants. Le cerveau en ébullition, le dealer comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

Mais qui avait donné le code à ces salauds?

Sans le code, il n'ouvrait qu'un riot-gun à la main.

Celui qui le tenait desserra légèrement sa prise et lui souffla dans une forte haleine de bière.

– *Donde es?*

Il ne disait pas quoi mais les deux hommes se comprenaient.

Comme Rigoberto Chavez ne répondait pas, il sentit soudain une violente douleur dans le ventre et hurla. Le barbu était en train de lui enfoncer un poignard juste au-dessous du nombril. Il essaya de se courber devant la douleur atroce, mais le barbu le maintenait collé au mur.

– Dans une minute, tu as les tripes à l'air, souffla-t-il.

La douleur se fit un peu plus forte et Rigoberto Chavez comprit qu'il n'avait pas le choix.

– La télévision! bredouilla-t-il.

Son bourreau, sans le lâcher, se retourna et lança aux deux autres:

– La télévision.

Un des deux *sicarios* s'en empara, l'arracha de sa table et la jeta sur le sol de toutes ses forces... Bien entendu, elle explosa, brisant le tube cathodique. Le *sicario* acheva de l'éventrer à coups de pieds et se pencha, ramenant des petits sachets de plastique blanc qu'il aligna sur le sol.

– *Un kilo*, lâcha-t-il.

Dans des cas comme celui-là, la drogue était offerte à ceux qui la découvraient...

« El Gato » se recula, ôtant son poignard du ventre de Rigoberto Chavez.

– Va dans la voiture prendre les sacs, lança-t-il à son copain. Toi, assieds-toi par terre.

Rigoberto Chavez obéit, comprimant son ventre des deux mains, sentant le sang qui se faufilait entre ses phalanges. Le *sicario* réapparut, tenant à la main deux sacs en plastique transparents et une cordelette.

D'un geste désespéré, le prisonnier tenta de se relever, jeté à terre par « El Gato ».

Déjà, un des *sicarios* lui passait un des sacs sur la tête. Rigoberto Chavez essaya désespérément de l'arracher et son agresseur grommela.

– Pourquoi on ne le sèche pas?

« El Gato » lui jeta un regard sévère.

– Tu sais que les *Federales* sont à cent mètres... Ils ont l'oreille fine.

La caserne de la police fédérale se trouvait avenida de *Los Hermanos Escobar*, à un jet de pierre...

À eux deux, les *sicarios* étaient parvenus à enfiler le deuxième sac en plastique sur la tête du prisonnier qui continuait à se débattre. « El Gato » aperçut alors une pelle debout, contre un mur. Il s'en saisit et se mit à frapper Rigoberto Chavez sur la tête de toutes ses forces.

Très vite, les sacs en plastique se remplirent de sang et Rigoberto Chavez ne bougea plus.

« El Gato » jeta sa pelle et se tourna vers les deux *sicarios*.

– Coupez-lui la tête, on la déposera en face de chez sa femme. Creusez un trou dans le jardin pour le corps.

Les deux *sicarios* traînèrent le cadavre dans la cuisine. Heureusement, il y avait des couteaux bien tranchants... Le cadavre s'y trouvait encore lorsqu'on frappa à la porte: le code convenu des acheteurs, communiqué par Flor.

Un type maigre, très jeune, aux yeux enfoncés, l'air d'une belette affolée. Il recula et demanda:

– *Donde es Rigoberto?*

– Il est malade, on le remplace, répondit « El Gato » d'un ton bonhomme. Tu en veux combien?

– Cinq grammes.

– *Muy bien.*

Il ouvrit un petit placard où se trouvait une balance et versa sur un des plateaux un peu de poudre blanche. À peine le drogué eut-il eu sa dose qu'il s'enfuit comme s'il avait le diable à ses trousses. Il avait parfaitement compris ce qui se passait mais ne voulait pas d'emmerdes. Du moment qu'il avait sa came, c'était le principal.

« El Gato » gagna la cuisine. La décapitation était achevée. Comme un des *sicarios* mettait la tête dans le réfrigérateur, « El Gato » en profita pour attraper une bière. Avant de regagner la pièce principale où il se laissa tomber dans un vieux fauteuil de rotin.

Heureux.

Jusqu'ici, tout se passait bien. Flor était assez terrorisée pour faire ce qu'on lui avait demandé. D'autant que, grand seigneur, « El Gato » lui avait précisé qu'il se contenterait de la queue et des couilles du gringo qui voulait causer des problèmes à « El Diablo ».

Malko était étendu, nu, sur son lit. Le Glock 22 posé à côté de lui, une balle dans le canon. Pourtant, grâce à la protection de la *Policia Federal*, bouclant la *Zona Pronaf*, il se sentait relativement en sécurité. Désormais, c'était une course contre la montre, entre lui et les Narcos.

Le lendemain matin, il irait au CERESO pour tenter d'exploiter le tuyau d'Elvira Ochoa. Le commencement du début d'une piste... Il attendait d'avoir rencontré José Camacho, le prisonnier, pour se mettre en contact avec la DEA d'El Paso. Ici, il se sentait comme sur une autre planète, même s'il ne se trouvait qu'à moins d'un kilomètre des États-Unis.

Il avait faim et se demanda quelle mauvaise solution choisir: dîner seul dans le restaurant de l'hôtel ou partir à l'aventure dans les rues sombres, désertes et dangereuses de Ciudad Juarez.

Le coup frappé à sa porte lui envoya une violente décharge d'adrénaline dans les artères.

La main sur la crosse du Glock 22, il lança:

– *Quien es?*

– *Soy su amiga, Flor.*

Malko hésita, méfiant: Flor pouvait ne pas être seule... Ce qu'il avait constaté de la vie à Ciudad Juarez depuis son arrivée l'incitait à la méfiance... Il se leva et gagna la porte, le Glock à la main.

La chaîne était mise et il ne put qu'entr'ouvrir le battant. C'était bien Flor.

Apparemment, elle était seule.

Quelque chose le frappa dans son visage: l'éclat de ses yeux et ses pupilles dilatées.

Il lui ouvrit et elle se glissa dans la pièce, s'appuyant aussitôt contre Malko dans une étreinte calculée. Puis, elle jeta son sac sur le lit et lui fit face. Elle semblait étrangement remontée, nerveuse. Ses narines palpaient et son regard était trop brillant, ses mouvements un peu désordonnés.

Malko réalisa soudain la vérité: Flor était bourrée de cocaïne.

Ce qui n'avait pas été le cas à leur précédente rencontre.

– *Te quiero mucho!* dit-elle.

En même temps, elle commençait à défaire sa chemise. Comme la réticence de Malko était visible, Flor lui lança avec un sourire grivois.

– *No dinero!*²

Etrange: il se laissa faire. Dès qu'il fut nu, elle s'installa à genoux, à côté de lui et commença à lui administrer une fellation saccadée.

Qui vint quand même à bout de lui.

Son devoir accompli, elle sauta du lit, rafla son sac et fila vers la salle de bains.

Malko sentait bien qu'elle avait une attitude bizarre, mais n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui le choquait. Après tout, la plupart des prostituées de Ciudad Juarez dealaient de la coke et en prenaient pour elles....

Il ferma les yeux: il était bien, quoique la perspective de la subir toute la nuit ne l'enchantât guère. Il se reprocha de l'avoir soupçonnée: elle cherchait simplement à survivre et voulait exploiter ce *gringo* tout neuf jusqu'à la corde.

Les bruits s'arrêtèrent dans la salle de bains. Quelques secondes plus tard, Flor réapparut.

Entièrement nue, mais avec son sac à la main, bizarrement.

Elle marcha sur le lit, un sourire lointain aux lèvres et se planta à côté de lui.

De nouveau, il ressentit une impression de malaise: son regard était trop fixe, ses traits trop tendus, ses gestes mécaniques. Gentiment, elle se baissa et lui effleura la poitrine.

– *Quieres una mas?*

Malko allait dire « non », lorsqu'elle laissa tomber son sac par terre, comme par mégarde, et se pencha pour le ramasser. Un geste naturel.

Seulement, lorsqu'elle se releva, elle tenait fermement dans sa main droite un poignard effilé. Elle le brandit et, de toutes ses forces, l'abattit en direction du ventre nu de Malko.

Sur ses gardes, il arriva à dévier le coup et à lui tordre le poignet. La pointe de la lame déchira le drap, mais Flor lui échappa. La cocaïne lui donnait une force extraordinaire. De nouveau, elle tenta de le frapper, cette fois dans la poitrine. Il essaya de se pencher de côté

pour attraper son pistolet, mais réalisa qu'il n'y arriverait pas.

Avec de petits cris rauques, Flor sautillait autour de lui comme un démon, cherchant à le frapper.

Déchaînée: une furie.

– Flor, halto! lança Malko.

Elle sembla ne pas entendre. Revenant de plus belle à l'assaut, faisant des moulinets avec son couteau.

Malko comprit qu'il risquait d'être sérieusement blessé. Grâce à la cocaïne, Flor était devenue une machine à tuer.

De nouveau, elle se rua sur lui et il évita de justesse l'éventration.

Comme il se trouvait entre la porte et elle, il saisit l'occasion: d'un bond, il ouvrit la porte et fila à l'extérieur, courant jusqu'à la réception.

Le réceptionniste sursauta en voyant cet homme nu, avec plusieurs estafilades.

– *Que pasa*⁴?

– *Flores locas*⁵! dit Malko.

– *Bueno*! On va aller voir.

Il ramassa une batte de baseball sous son comptoir et précéda Malko.

La porte de la chambre était ouverte. Les deux hommes entrèrent avec précaution: la chambre était vide comme la salle de bains. Aucune trace de Flor ou de ses vêtements. Elle avait dû filer par l'entrée de derrière.

Malko vérifia que son pistolet était toujours là, comme son argent: elle n'avait même pas cherché à le voler.

Le réceptionniste secoua la tête.

– *Es loca... La policia?*

– Non, fit Malko.

À quoi bon attirer l'attention sur lui. Il referma sa porte, mit la chaîne et alla prendre une douche. Quelle étrange affaire! Flor n'avait sûrement pas décidé seule de le tuer. Et pour quelle raison? Quelqu'un lui avait fourni l'arme.

C'était inquiétant. Les Narcos savaient désormais qui il était ou, tout au moins, s'en doutaient.

Qui l'avait balancé?

Il pensa qu'il n'y avait que Vicente Ortiz et Elvira Ochoa.

Il était temps de communiquer avec El Paso. Il composa le numéro de John Mac Cain. L'Américain mit longtemps à répondre, visiblement étonné d'entendre Malko.

– Excusez-moi, dit-il, j'allais me coucher. Vous avez du nouveau?

– Oui, mais pas celui que vous espérez, fit Malko. On a tenté de m'assassiner.

Il lui fit le récit de sa mésaventure et demanda.

– Etes-vous sûr d'Elvira Ochoa et de Vicente Ortiz?

– En principe, oui, répondit l'Américain.

Devant le silence inquiet de Malko, John Mac Cain enchaîna:

– Je ne veux pas vous faire prendre des risques exagérés. Il n’y a qu’une solution: le pont Santa Fe, le plus vite possible. Tant pis pour votre mission, je ne veux pas être responsable de votre mort.

– Attendez, plaïda Malko, j’ai une piste à explorer. Si elle ne donne rien, je rentre.

– Vous jouez avec le feu, insista John Mac Cain, je vous aurai prévenu.

Flor, à peu près rhabillée, avait couru jusqu’au bout de l’avenida Lincoln retrouver celui qui l’avait amenée au Ramada.

Un appel de phares la stoppa. La voiture avait changé de place. Elle ouvrit la portière et se glissa à l’intérieur. À peine la portière refermée, « El Gato » démarra. Un autre homme, inconnu de Flor, occupait la banquette arrière.

« El Gato » resta silencieux pendant plusieurs minutes, ralentissant devant un check-point de la *Policia Federal*, qui le laissa sortir de la *Zona Pronaf* sans problème. Ce n’est que revenu dans le centre qu’il se tourna vers Flor.

– *Es hecho* 6?

– *Si! No!*

La jeune pute éclata en sanglots, secouée de tics nerveux. Elle avait pris trop de cocaïne pour se donner du courage...

« El Gato » demeura placide.

– *No problemo*, assura-t-il, tu vas recommencer. Maintenant, on va te raccompagner chez toi. La nuit, c’est dangereux de se promener seule.

Tout en conduisant, « El Gato » se fit expliquer ce qui s’était passé.

– Tu as pris trop de coke! sourit-il. Ça t’a brouillé les idées. Tu aurais pu crever ce *gringo* de merde.

Il était d’autant plus furieux que c’est lui qui allait subir les reproches de Chouy « El Diablo ».

Flor bredouilla qu’elle avait eu trop peur, mais que la prochaine fois, elle se chargerait moins.

– On va te déposer, répéta le *sicario*.

Ils venaient d’arriver à Anapra et autour d’eux, les collines sans la moindre lumière, cernaient la route.

Flor ne vit pas le passager de l’arrière, Manuel Urbina, se pencher vers elle. Elle ne réalisa ce qui se passait que lorsque le lacet dont il tenait les deux bouts, se resserra autour de sa gorge.

Elle poussa un cri étranglé, essayant de l’écarter de sa gorge, mais Manuel Urbina, penché sur le dossier du siège, serrait de toutes ses forces. Flor donna encore quelques coups de pieds, s’arc-bouta, puis, brusquement, retomba sur le siège, inerte.

Les yeux lui sortaient de la tête et son visage était horriblement congestionné.

Par précaution, Manuel Urbina serra encore un peu puis retomba sur la banquette arrière, tandis que le corps de Flor s’effondrait sur le côté, contre la portière.

« El Gato » secoua la tête, exaspéré.

– Quelle conne!

Il aurait dû y aller lui-même avec un riot-gun, ce qu’il allait finir par faire. Sinon, « El Diablo » allait lui en vouloir à mort.

Ils grimpaient vers la colline où se trouvait l'église Jesus de Nazareth. Continuant dans un sentier étroit et sablonneux pour arriver à l'endroit où ils avaient déjà déposé les cadavres des quatre femmes nues, des ouvrières de *maquinadoras* qui avaient eu le tort de plonger dans le trafic et représentaient un risque à leurs yeux...

« El Gato » arrêta la voiture sans bouger de son volant ; aussitôt, Manuel Urbina sortit et ouvrit la portière avant droite.

Le corps de Flor s'effondra à moitié à l'extérieur et il n'eut qu'à tirer un peu pour que le cadavre bascule complètement sur le sol.

Ensuite, il remonta dans la voiture et « El Gato » redémarra.

Malko allait sortir pour le CERESO, la prison de Ciudad Juarez, lorsque la sonnerie aigre du téléphone de l'hôtel lui fit faire demi-tour.

Il décrocha et une voix de femme parlant anglais, avec un fort accent mexicain, annonça :

– *Buenos dias, caballero*, la comandante Ochoa voudrait que vous passiez à son bureau ce matin.

– J'arrive, dit Malko.

Intrigué. Que lui voulait-elle?

1 Où c'est?

2 C'est gratuit.

3 Tu en veux une autre?

4 Qu'est-ce qui se passe?

5 Flor est devenue folle.

CHAPITRE XII

La comandante Ochoa portait la même tenue que la veille. Une fois Malko dans son bureau, elle referma soigneusement la porte donnant sur le palier. Elle semblait fatiguée, de gros cernes sous les yeux.

– Asseyez-vous! dit-elle.

Froide comme si elle voyait Malko pour la première fois. Dès qu'il fut installé en face d'elle, la Mexicaine prit des photos posées devant elle et les tendit à Malko.

– Vous connaissez cette femme?

Il eut un choc: bien que le visage fût gonflé, presque méconnaissable, il était sûr que c'était Flor. Le chemisier mauve était facilement identifiable.

Il reposa les photos, la gorge sèche.

– Oui, dit-il, sans s'engager plus, se méfiant des micros éventuels. Je l'ai vue à l'hôtel Ramada. Je pense que c'était une cliente de l'hôtel. Pourquoi?

– C'est mon premier cadavre de la journée, fit tristement Elvira Ochoa. On l'a découverte à Anapra, là où on avait déjà trouvé quatre femmes entièrement nues et étranqlées.

Elle se tut et griffonna quelques mots sur un bout de papier qu'elle lui tendit silencieusement: « Retrouvez-moi au restaurant Garufa, avenida Toma Fernandez. Deux heures ».

À haute voix, elle enchaîna:

– Merci de votre coopération, je voulais absolument identifier cette femme qui n'avait aucun papier sur elle. On m'avait dit qu'elle fréquentait l'hôtel Ramada. C'était une prostituée habitant Anapra.

– On sait qui l’a tuée? demanda Malko.

Elle se leva avec un sourire plein de tristesse.

– Ici, on sait rarement qui a tué. *Adios*.

En regagnant sa voiture, Malko se dit qu’il allait attendre pour aller au CERESO. Elvira Ochoa semblait en savoir plus sur le meurtre de Flor, tout en ignorant ce qui s’était passé entre elle et Malko.

Chouy « El Diablo » tirait sur ses chaînes d’or avec fureur, couvrant « El Gato » d’injures:

– *Hijo de puta, cabron! Chongo tu madre. Eres una mierda*¹!

En face de lui, “ El Gato ” semblait s’être recroquevillé. Chouy « El Diablo » avait un gros pistolet à portée de la main et il était parfaitement capable de lui vider un chargeur dans le ventre. Les *sicarios* étaient interchangeables, et quelquefois, on les abattait juste parce que la police les avait repérés.

Les autres *sicarios* s’étaient retirés prudemment au fond de la pièce.

Il y eut une plage de silence tendu puis « El Diablo » pointa un index boudiné sur « El Gato ».

– Si tu veux vivre encore un peu, je te donne deux jours pour me débarrasser de *ce gringo de mierda*. *Fuera de aqui*²!

« El Gato » ne se le fit pas dire deux fois. Il avait dû perdre trois kilos en trois minutes. Les colères du *Jefe* étaient terribles et il tuait comme il respirait. Sinon, il serait déjà mort lui-même. On n’arrivait pas au poste qu’il occupait en respectant la vie humaine.

À peine dans sa voiture, « El Gato » mit le cap sur une colline voisine tout aussi pelée, où se dressait un hangar qui semblait abandonné.

Pourtant, à peine se fut-il garé devant, que deux hommes avec des walkie-talkie et des Kalachnikovs surgirent devant lui, menaçants.

Ils baissèrent leurs armes en le reconnaissant et il pénétra avec eux dans le hangar. Un des lieux de stockage de cocaïne arrivant de Colombie et du Pérou de *Los Aztecos*. Gardé jour et nuit comme Fort-Knox. À l'intérieur, une demi-douzaine de sicarios étaient vautreés un peu partout.

– Nos amis sont là? demanda « El Gato ».

– Si, au fond.

S'il voulait satisfaire « El Diablo », il avait besoin d'aide.

Le Garufa semblait vide. Pourtant, une voiture de police était stationnée devant, avec deux policiers armés jusqu'aux dents. Malko entra dans la salle climatisée, accueilli aussitôt par un garçon.

– *Senor Malko?*

– Oui, confirma Malko, un peu surpris d'être connu dans un endroit où il n'avait jamais mis les pieds.

– *Siga me*³.

Il suivit le garçon jusqu'à un petit salon en retrait, devant lequel se trouvait une policière, le M. 16 en bandoulière, une grosse poitrine, casquette et queue-de-cheval. Le garçon murmura quelques mots à son oreille et elle s'écarta.

Elvira Ochoa se trouvait seule à une table, en face d'une énorme

glace. La comandante adressa un sourire chaleureux à Malko.

– Ce sont les meilleures glaces à la vanille de la ville! lança-t-elle. Vous en voulez une? Chaque fois que je peux, je viens ici pour en déguster.

Malko commanda une glace.

– Cette rencontre n'est pas dangereuse pour vous? demanda-t-il.

La comandante sourit.

– Non, ces filles travaillent avec moi depuis longtemps. Et elles ont toutes perdu des membres de leur famille, tués par les *narcos*. J'ai une totale confiance en elles.

– Tant mieux, dit Malko, je tenais à vous parler car je ne vous ai pas tout dit ce matin.

Elvira Ochoa leva les yeux de sa glace.

– Moi non plus, laissa-t-elle tomber.

Malko lui raconta toute son histoire avec Flor, sans rien omettre. La Mexicaine écoutait, impassible. Quand elle eut terminé sa glace, elle alluma une cigarette.

– Cette fille, quand elle vous a rencontré, pensait que vous n'étiez qu'un gringo avec qui elle pouvait faire un peu d'argent. La prostitution tourne au ralenti depuis qu'il n'y a plus d'Américains.

» Ensuite, il s'est passé autre chose. J'ai fait questionner le réceptionniste du Ramada. Il a finit par avouer que des gens s'intéressaient à vous.

– Qu'est-ce que cela veut dire?

– Que les narcos savent qui vous êtes. Ils se sont servi de cette fille

pour tenter de vous liquider et l'ont tuée ensuite. Nous avons trouvé son cadavre dans la zone contrôlée par *Los Aztecos*. Non loin de la villa où habite Chouy « El Diablo », leur chef.

– Personne ne l'arrête?

Elle sourit.

– Il est toujours prévenu avant. On a monté plusieurs opérations contre lui.

– Comment ont-ils pu savoir ce que je faisais à Ciudad Juarez? demanda Malko.

– Je l'ignore, avoua Elvira Ochoa. Mais c'est grave, parce qu'ils vont recommencer. Il faut que vous quittiez Ciudad Juarez. Personne ne peut vous protéger.

Elle parlait d'une voix grave et posée. Malko se cabra.

– Je n'ai même pas eu le temps d'exploiter votre information sur José Camacho, l'homme emprisonné au CERESO, qui pourrait m'aider à trouver la planque des Libanais.

Elvira Ochoa secoua la tête.

– Peu importe! Vous n'êtes pas suicidaire. Ici, c'est une ville sans loi, retournée à l'état sauvage. Avec une police corrompue et des tueurs sûrs de l'impunité. Les *Federales* ont beau tourner dans les rues avec leurs blindés et boucler la *Zona Pronaf*, ils ne sont pas efficaces ; tout est pourri. Laissez vos Libanais là où ils sont. Sinon, vous allez mourir. *Los Aztecos* ne vont pas vous lâcher.

Malko ne répondit pas, sachant qu'elle avait raison.. En même temps, c'était plus fort que lui: il ne voulait pas abandonner. Une partie de roulette russe qui diffusait des flots d'adrénaline dans ses artères.

– Je vais faire très attention, promit-il, mais je ne partirai pas avant

d'avoir exploré la piste de la prison. Si elle ne mène nulle part, j'abandonne.

Elvira Ochoa parut partiellement soulagée. Les yeux sur sa montre, elle lâcha.

– *Bueno*. Souvenez-vous que contre eux, vous n'avez aucune chance. Il faut que j'y aille.

– Je vous revois?

– Peut-être, si je peux me libérer.

Vicente Ortiz écoutait Malko avec attention. Lorsque celui-ci prononça le nom du Major Ernesto Miranda, il confirma.

– Je le connais. Il aime beaucoup l'argent. Mais qu'allez-vous donner comme raison pour rencontrer José Camacho?

– Mon enquête pour les Nations-Unies.

– *Muy bien*. Je vais d'abord aller voir Miranda pour savoir combien il demande.

Malko avait appelé le chauffeur de taxi à l'aube, pensant qu'il pourrait lui être utile et Vicente Ortiz n'avait pas fait de difficulté pour participer à l'expédition au CERESO. Malko ne voulait pas perdre une minute.

– Quand pouvons-nous y aller? demanda-t-il.

– *Ahorita*.

– Très bien, je vous attends ici.

Il s'installa dans le patio, car le soleil tapait féroce. D'où il était, il surveillait l'entrée de l'hôtel. Bien sûr, avec son pistolet, il ne ferait pas le poids contre des types armés de Kalachs... En principe, le filtrage de la *Zona Pronaf* par la police fédérale, empêchait l'entrée des malfaiteurs dans la *zona*, mais on était à Ciudad Juarez...

Il faisait une chaleur de bête dans le hangar au toit de tôle. Assis sur un pliant de toile, « El Gato » regardait les spécialistes libanais, en train de terminer sa machine infernale. Le véhicule était le fourgon d'une entreprise de plomberie « emprunté » à des amis. Un véhicule que les *Federales* laisseraient passer.

Les deux hommes qui s'y affairaient se redressèrent, couverts de sueur. L'un d'eux fit signe à « El Gato » de venir voir son œuvre. Tandis qu'il s'essuyait le torse avec un vieux maillot de corps.

Le *sicario* s'approcha et le Libanais lui désigna le mécanisme infernal.

Un appareillage sophistiqué.

Le plancher avait été dégagé pour offrir une grande surface. À droite, se trouvait une sorte de cantine peinte en vert contenant 130 kilos de M.8., un explosif agricole très instable ; à sa gauche, trois bouteilles de propane de 20 gallons⁴ chacune.

Juste devant, deux bidons d'essence de 20 gallons chacun. Entre eux, un détonateur classique relié à une minuterie, avec une double sécurité. Elle pouvait être court-circuitée par un signal électrique envoyé directement de l'extérieur, pour une explosion déclenchée à distance grâce à un téléphone portable.

Sinon, il suffisait de régler la minuterie de zéro à six heures. Dans ce cas, l'explosion aurait lieu sans intervention humaine.

« El Gato » qui n'avait que peu de connaissances dans ce domaine, demanda, méfiant.

– Ça marche?

Son interlocuteur eut un large sourire et précisa, en mauvais espagnol.

– Avec ça, on descend un immeuble de huit étages! Tout est détruit dans un rayon de trente mètres.

Le *sicario* hocha la tête, satisfait. Pour un seul *gringo*, cela suffisait.

Les deux hommes posèrent une bâche sur l'ensemble de la machine infernale et refermèrent la portière. « El Gato » s'essuya le front, en nage, mais heureux. Cette fois, le *Jefe* ne pourrait que le féliciter.

Il alla se mettre au volant du fourgon et mit le contact.

Le réservoir était à demi-plein, cela suffisait.

– Très bien, approuva-t-il en redescendant. On va aller la mettre en place dans une heure. Je pense qu'on utilisera un portable, c'est plus sûr.

– *No problemo*, assura le Libanais. J'en ai un.

– OK. On y va, conclut « El Gato ».

Il rejoignit le groupe de *sicarios* qui gardait le hangar et en réquisitionna un pour conduire une seconde voiture afin de pouvoir revenir.

Lorsqu'ils sortirent du hangar et s'engagèrent sur la piste de sable au sol inégal, « El Gato » se tourna vers le Libanais, inquiet.

– Tu es sûr que ça ne peut pas péter avec un choc?

– Certain! assura l'autre.

Quand même, « El Gato » conduisit prudemment. Il n'aimait pas ce genre de système. Un riot-gun ou une Kalach, c'était plus facile.

Il leur fallut plus d'une demi-heure pour atteindre l'avenida Lincoln, dans la *Zona pronaf*, après avoir passé sans encombre un check-point de la *Policia Federal*. « El Gato » ralentit. Une seule voiture était stationnée dans la rue, une Ford portant sur la glace arrière le macaron AVIS. Cela ne pouvait être que celle du *gringo*. Il gara le fourgon blanc juste derrière. En face d'un terrain vague. Ensuite, le Libanais et lui regagnèrent la voiture qui les avait suivis.

« El Gato » regarda sa montre: cinq heures. Le *gringo* n'allait pas sortir tout de suite.

– Bueno, dit-il au Libanais, on va te ramener là-haut, et on va revenir planquer. Donne-moi le portable.

Le Libanais le lui remit et précisa:

– Si c'est toi qui déclenches l'explosion, mets-toi au moins à cinquante mètres. Sinon, tu y passes aussi.

Ils reprirent le chemin de la sortie de la *Zona Pronaf*, repassant un barrage de *Federales* sans encombre.

« El Gato » n'avait qu'une hâte: retourner vite avenida Lincoln. Pour envoyer lui-même le *gringo* en enfer.

1 Fils de pute, connard, j'encule ta mère! Tu es une vraie merde!

2 Gringo de merde. Fous le camp d'ici.

3 Suivez-moi.

4 Environ 85 litres.

CHAPITRE XIII

Malko sursauta: à cause de la nuit tombante, il avait à peine vu la silhouette qui venait de déboucher dans le patio. Reconnaisant Vicente Ortiz, il se détendit. Le chauffeur de taxi le rejoignit.

– J’ai vu le major Miranda, annonça-t-il. Vous pourrez rencontrer José Camacho demain, au CERESO. À neuf heures.

– Très bien, approuva Malko.

– Il voulait 20 000 pesos, j’ai transigé à 15 000, continua le Mexicain. Je dois les lui remettre en arrivant, dans une enveloppe.

– Pas de problème, assura Malko.

Là-dessus, le chauffeur devait prendre une bonne com...

Après un court silence, Vicente Ortiz demanda d’une voix hésitante:

– Vous allez sortir ce soir?

– Je ne sais pas encore, dit Malko. Pourquoi?

– Il y a une voiture garée un peu plus loin, dans la rue.

Malko sentit son poulx grimper au plafond. Elvira Ochoa avait raison.

– Merci, dit-il. Vous pouvez repartir, je vais m’en occuper

Vicente Ortiz n’insista pas. Il semblait n’avoir qu’une idée en tête: laisser Malko à son sort.

– *Bueno*, conclut-il, je viens vous chercher demain matin à huit heures et demie.

Malko le regarda disparaître dans le hall du Ramada. Il n'y avait pas trente-six choses à faire. Il prit son portable et composa le numéro de la Comandante Ochoa.

– Vous allez peut-être pouvoir me rendre service! dit-il lorsqu'il l'eut en ligne. Voici ce qui se passe.

Elvira Ochoa réagit instantanément.

– Votre hôtel est dans la *Zona Pronaf*, fit-elle, je ne peux pas intervenir mais je vais alerter la *Policia Municipal*, pour qu'ils demandent aux *Federales* d'intervenir. Ne bougez pas de l'hôtel.

« El Gato » répondit à son portable, écouta quelques secondes et poussa une exclamation furieuse.

– *Mierda!*

À peine la communication coupée, il mit le contact et se retourna vers ses deux compagnons.

– On vient de me prévenir. *Los Federales* vont venir nous contrôler.

Lui et Manuel Urbina étaient défavorablement connus de la police. En plus, il y avait un arsenal dans le coffre.

– On file! conclut « El Gato ».

– Et le fourgon?

– On le laisse là. Les flics cherchent une voiture avec des gens, pas un fourgon vide. On reviendra plus tard. Le *gringo* ne perd rien pour attendre.

« El Gato » venait d'enclencher le « drive » lorsqu'il aperçut dans le rétroviseur un pick-up bleu qui venait de tourner le coin de l'avenida Lincoln.

On distinguait nettement le casque des policiers regroupés sur le plateau arrière, derrière une mitrailleuse lourde.

Le *sicario* jura bruyamment.

– *Hijos de puta!*

Le pick-up de la *Policia Federal* avançait lentement, inspectant la rue. Comme des véhicules étaient postés à toutes les issues de la *Zona Pronaf*, il n'avait pas eu à parcourir beaucoup de chemin.

« El Gato » se retint d'accélérer pour ne pas attirer l'attention, mais le seul fait d'avoir déboîté de sa place de stationnement, avait attiré l'attention des policiers.

Brusquement, une rampe de gyrophares rouges s'alluma à l'avant du pick-up. Qui accéléra.

« El Gato » n'hésita pas, il écrasa l'accélérateur et la vieille Chevrolet fit un modeste bond en avant. Il n'avait qu'une chance de s'en sortir: semer ses poursuivants et parvenir à sortir sans encombre de la *Zona Pronaf*, quitte à forcer un check-point.

Hélas, les *Federales* n'étaient pas nés de la dernière pluie. Voyant cette voiture s'enfuir, ils n'hésitèrent pas. Il y eut une série de détonations sourdes et plusieurs traits lumineux passèrent au-dessus de la Chevrolet: les balles traçantes de la mitrailleuse de 12.7.

Ils ne visaient pas la voiture mais cela suffit à affoler « El Gato ». Un projectile de mitrailleuse lourde, cela faisait très mal...

La Chevrolet allait passer devant le fourgon blanc chargé d'explosifs. À tâtons, il saisit le portable remis par le Libanais et

l'activa. Puis, un œil glué au rétroviseur, il surveilla la progression du pick-up de la *Policia Federale*.

Au moment où celui-ci passait devant le fourgon garé le long du trottoir, il appuya sur la touche verte du téléphone. Évidemment, ce n'était pas le plan initial, mais il devait d'abord sauver sa peau.

Bien qu'il s'y attende, la déflagration le prit par surprise.

Une énorme boule de feu enveloppait les deux véhicules, le fourgon piégé et le véhicule de police. L'onde de choc fit trembler la Chevrolet, pourtant à plus de cinquante mètres et « El Gato » faillit en perdre le contrôle. Heureusement, dix mètres plus loin, il vira dans une rue adjacente et ralentit.

Il était temps. Alors qu'il se dirigeait vers une des sorties de la *Zona Pronaf*, il croisa trois pick-up des *Federales*, bourrés d'hommes en armes, fonçant vers le lieu de l'explosion.

Cinq cents mètres plus loin, il franchit en trombe le check-point abandonné, zigzaguant entre les plots de plastique orange.

Il n'avait plus qu'à affronter une nouvelle colère de « El Diablo ».

La déflagration prit Malko par surprise. Même amortie par les murs du Ramada, elle fit trembler l'air du patio et il eut même l'impression que les murs se gondolaient.

Une puissante explosion, suivie d'un silence absolu, minéral. Il fonça vers le lobby, le traversa, bouscula l'employé de la réception sorti pour regarder ce qui s'était passé et émergea dans l'avenida Lincoln.

À droite, à une vingtaine de mètres de l'entrée de l'hôtel, la chaussée n'était plus qu'un lac de feu. Deux carcasses de voitures brûlaient, l'une encore sur l'avenue, l'autre projetée dans le terrain

vague.

Tout avait été soufflé dans un rayon de trente mètres, y compris deux vieilles maisons abandonnées.

Malko voulut s'avancer mais dut s'arrêter tant la chaleur était forte.

Plusieurs corps, encore équipés de leur tenue de combat et de leur casque, gisaient sur la chaussée. Plus des débris humains répartis un peu partout. Le pick-up de la *Policia Federal*, renversé sur le côté, continuait à brûler. Le fourgon piégé n'était plus qu'un tas de ferraille, le capot et les portières arrachés. Une forte odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air.

Malko contemplait fixement les deux véhicules en flammes. Il ignorait ce qui s'était passé exactement, mais il était certain d'une chose: c'est à lui que la voiture piégée était destinée.

Il était toujours là lorsque trois pick-up bleus de la *Policia Federal* débouchèrent dans l'avenida Lincoln et stoppèrent en face du brasier, déversant leurs hommes qui établirent un cordon de sécurité autour du lieu de l'attentat.

D'autres voitures blanches suivirent: la *Policia Municipal*. Puis un camion émetteur de la télé « *Canal Cinque* ».

Malko était en train de regagner l'hôtel lorsqu'il aperçut une silhouette connue se faufiler au milieu de la foule des policiers: Elvira Ochoa.

Le visage grave, elle lança à Malko, dès qu'elle l'eut rejoint.

– Je vous avais prévenu. Vous auriez déjà dû repasser le pont Santa Fe...

– Venez à l'intérieur, proposa Malko, sans relever, ce sera plus tranquille.

Les policiers grouillaient partout. Elvira Ochoa sur ses talons, il

gagna le patio. Même là, flottait une forte odeur de brûlé.

Elvira Ochoa et Malko venaient de vider deux tequilas coup sur coup. La *comandante* de la police d'État se leva.

– Je vais essayer de savoir ce qui s'est passé, dit-elle. Je reviens.

Dès qu'elle fut partie, Malko gagna la réception.

– Vous avez du champagne? demanda-t-il à l'employé.

– Si, señor, je crois.

– Apportez-m'en une bouteille dans le patio. Bien glacé.

– *Con permesso!*

On ne devait pas lui en demander beaucoup. Il n'était pas encore arrivé lorsque Elvira Ochoa réapparut.

– C'est à cause du coup de fil que j'ai donné à la *Policia Municipal*, expliqua-t-elle. Ils ont prévenu *Los Federales*, mais ils ont aussi averti les *narcos*. Quand les policiers sont arrivés, une voiture a pris la fuite. Poursuivis par le pick-up de *Los Federales*, ils ont fait sauter au passage un fourgon piégé garé dans l'avenue, qui vous était destiné.

L'employé de la réception surgit avec un seau à glace où était piquée une bouteille de Taittinger Brut. Elvira Ochoa ouvrit de grands yeux.

– Pourquoi avez-vous commandé du champagne?

– Pour fêter ma survie. Vous n'aimez pas?

– Si, j'adore, mais ici, on n'en boit jamais.

Le bouchon sauta avec un « plouf » joyeux, et ils remplirent leurs coupes.

La nuit était complètement tombée et, seules, les lumières du patio les éclairaient.

Ils vidèrent la bouteille de Taittinger presque sans parler. C'était une parenthèse.

– Vous êtes encore en service? demanda Malko.

– Non, je suis venue seule, pour savoir ce qui se passait.

– Sans escorte?

– Oui, j'ai ma voiture personnelle.

– Vous voulez qu'on aille dîner?

Elvira Ochoa marqua une hésitation.

– C'est un peu dangereux sans escorte. Il y a des mouchards des *narcos* partout. On ne peut pas manger quelque chose ici?

Évidemment, ce n'était pas l'idéal, mais Malko n'osa pas refuser. La *comandante* venait très probablement de lui sauver la vie. Le restaurant était toujours aussi désert. Elvira Ochoa s'installa sur une banquette face à la porte et décrocha de son jean le holster de son pistolet, pour le poser sur la banquette.

Afin de combattre l'ambiance du restaurant désert, Malko commanda une seconde bouteille de Taittinger Brut, à la stupéfaction du garçon. De nouveau, ils trinquèrent.

Elvira Ochoa leva sa coupe.

– *A la vida!*

Bizarrement, le choc de leurs deux coupes sembla sinistre à Malko. Même si l'attentat préparé contre lui avait échoué, le danger demeurerait. Qui pouvait surgir n'importe quand.

Chouy « El Diablo » ne quittait pas des yeux l'écran de télé: « *Canal Cinque* » passait en boucle les images du massacre de l'avenida Lincoln, s'attardant sur les cadavres essaimés un peu partout. Il n'y avait eu aucun survivant parmi les *Federales*. Neuf morts.

« *Canal Cinque* » abandonna les cadavres pour cadrer le nouveau chef de la *Policia Municipal*, Julian Leyzaola, un ancien militaire expédié à Ciudad Juarez par le président du Mexique pour éradiquer la crise.

D'une voix martiale, il affirmait que les coupables de ce crime atroce seraient retrouvés et punis...

« El Diablo » ferma la télé et se retourna vers « El Gato ». Cette fois, il n'était pas entré dans une colère folle en apprenant ce qui s'était passé.

– Tu vas faire porter 10 000 pesos à notre ami de la *Municipal*, dit-il. Sans lui, tu serais mort ou à CERESO, en ce moment. Il m'a aussi permis de découvrir une chose importante: c'est une *comandante* de la police d'État qui a demandé à la *Municipal* de prévenir les *Federales*. Une certaine Elvira Ochoa. Elle semble très liée au *gringo*.

« Tout cela est ennuyeux. Nos « amigos » risquent de poser des problèmes. Quand doivent-ils passer de l'autre côté?

– Tout est organisé, assura « El Gato », mais il faut encore attendre quelques jours. C'est une grosse opération. Nous envoyons en même temps deux cents kilos de marchandise. Tout sera dissimulé dans un des camions de la *maquinadora* Philips. Seulement, il faut attendre le *bon* chauffeur et terminer le chargement.

– *Bueno!* conclut « El Diablo ». Il faut liquider *avant* ce *gringo* et sa copine. À eux deux, ils peuvent devenir très dangereux. Tu as une idée?

« El Gato » dut reconnaître qu’il n’en avait pas. Son chef le fixa avec commisération.

– *Bueno*, moi, j'en ai une. C'est toi qui vas la réaliser et, cette fois, je ne veux pas d'échec.

– Je réussirai, je le jure sur Dieu, affirma « El Gato ».

C'était aussi sa peau qui était en jeu.

1 À la vie.

CHAPITRE XIV

Le steak était recouvert d'une épaisse couche de guacamole, avec des frites grasses sur le côté. Elvira Ochoa se jeta dessus. Aidée par le Taittinger Brut.

Le silence était tel qu'on entendait le bruit des couverts contre l'assiette.

L'employé de la réception ne semblait pas rassuré. Il savait visiblement qui était Elvira Ochoa. Or, quand les *sicarios* venaient liquider quelqu'un, ils liquidaient aussi *tous* les témoins.

Au Ramada aussi, il y avait de la glace, mais elle était moins bonne... Pourtant la *Comandante* la lécha jusqu'à la dernière goutte.

Le champagne l'avait visiblement détendue. Elle eut un rire nerveux.

– Ce n'est pas gai ici, allons prendre un café dans le patio.

Le garçon les y suivit et déposa les cafés sur la table basse, à côté de la fontaine.

Un haut-parleur invisible diffusait des chansons mexicaines empreintes de tristesse. Elvira Ochoa soupira.

– Nous menons une drôle de vie! Il faut en profiter, car on peut mourir très vite.

– On n'a jamais essayé de vous tuer? demanda Malko.

– Si. Un très jeune *sicario*. Seize ans. Quand j'ai pris mes fonctions. Il tirait mal. Au lieu de viser la tête, il a tiré dans la poitrine. J'avais mon gilet kevlar G. K. mes deux assistantes l'ont abattu. C'était un pauvre type: il n'avait jamais été à l'école et on lui avait offert 10 000 pesos ¹ pour me tuer.

Elle parlait de cela avec détachement, comme s'il s'agissait d'une autre personne. La chanson parlait de morts et de *narcos* triomphants.

Le silence s'était brutalement établi entre eux. Malko ne savait comment le rompre. Elvira Ochoa tourna la tête vers lui, sans parler. Il ne pouvait pas bien distinguer l'expression de son regard mais son sixième sens lui fit sentir quelque chose d'inhabituel, d'inattendu.

Lorsqu'il se pencha vers la Mexicaine, elle ne bougea pas. Leurs lèvres d'abord s'effleurèrent. Celles de la jeune femme étaient brûlantes. C'est elle qui les entr'ouvrit. Ils basculèrent dans un baiser furieux, violent, animal. La langue d'Elvira Ochoa s'agitait, comme prise de folie. Elle gémit lorsque Malko emprisonna un de ses seins à travers le polo. Puis se leva brusquement. Malko pensa d'abord qu'elle voulait s'arrêter là, mais elle se tourna vers lui et demanda :

– Où est votre chambre?

Ils avaient continué à flirter à peine la porte refermée. Elvira Ochoa se débarrassa de son polo, révélant un soutien-gorge crème bien rempli qu'elle défit immédiatement. Les pointes de ses seins, durcies, pointaient à l'horizontale.

Comme Malko commençait à les caresser, elle recula légèrement.

– *Espera*2.

Encore vêtue de son jean, elle plongeait la main dans son sac et en sortit une sorte de boîte à pilules, faisant basculer le couvercle d'un coup d'ongle. La boîte contenait une poudre blanche.

Approchant son nez, Elvira Ochoa inspira profondément, vidant d'un coup la moitié de la boîte. Puis elle la referma et croisa le regard de Malko. Remarquant avec un drôle de sourire :

– Sans ça, on ne tiendrait pas... Et puis, je ne fais pas souvent l'amour. J'ai envie d'en profiter.

C'était la première fois que Malko voyait un officier de police se goinfrer de cocaïne avant de faire l'amour, sans la moindre honte.

Seulement, on était à Ciudad Juarez, sur une autre planète. Tranquillement assise sur le lit, la Mexicaine se débarrassa de ses bottes, puis de son jean, jetant le holster sur le lit, ne gardant qu'un élégant slip noir. Elle s'allongea sur le lit et lança à Malko un regard provoquant.

Lorsqu'il vint s'allonger, elle commença à déboutonner sa chemise posément, puis posa ses lèvres chaudes sur sa poitrine.

– J'espère que tu vas bien me faire jouir, dit-elle. J'en ai besoin. Cela relâche la pression.

Quelques instants plus tard, allongée sur Malko en train de l'embrasser passionnément, elle frottait son entrejambe contre sa cuisse. Se caressant sauvagement. Elle jouit avec un petit cri et l'embrassa de plus belle.

Puis, elle se retourna sur le dos, les jambes ouvertes.

Lorsque Malko s'enfonça en elle, il eut l'impression de plonger son sexe dans de la lave. Elvira Ochoa donna un violent coup de rein, comme pour bien l'enfoncer en elle, puis, nouant ses bras autour du cou de Malko, elle se mit à s'agiter furieusement sous lui. Il la sentait se frotter à lui et elle jouit pour la seconde fois.

Ils continuèrent aussi longtemps qu'il le put, c'est-à-dire pas longtemps.

Emergeant à peine de son orgasme, Elvira Ochoa se leva d'un bond. Reprenant la boîte à pilules dans son sac, elle l'ouvrit et la tendit à Malko.

– Prends-en aussi, conseilla-t-elle, tu résisteras mieux. Ce soir, j'ai besoin de beaucoup d'amour.

C'est le jour qui réveilla Malko. Ou plutôt qui l'arracha à sa torpeur. Il n'avait pas dormi. La cocaïne et Elvira. Celle-ci était insatiable. Lorsque Malko faiblissait, elle se jetait sur son sexe et le suçait comme une folle, maladroitement mais efficacement. Jusqu'à ce qu'il soit assez dur pour la reprendre.

Entre deux étreintes, elle lui avait confié, presque timidement.

– Un jour, je voudrais rencontrer un *seul* homme qui m'épuise. Hélas, je n'y arrive jamais...

Elvira dormait sur le côté, en chien de fusil. Il caressa légèrement sa hanche et elle frémit ; sans se réveiller, elle bougea un peu, puis, d'elle-même, elle s'agenouilla, la tête dans l'oreiller. Grâce à la coke, Malko avait de nouveau une érection. Il savait qu'il paierait cette excitation passagère, mais autant en profiter... À son tour, il se plaça derrière la jeune femme et chercha son sexe.

Il était toujours aussi brûlant et, dans cette position, il pouvait s'enfoncer encore plus loin. Elvira se mit à gémir, puis à crier comme il la pilonnait avec une brutalité animale. En dépit de son épuisement, il continuait à bander.

Ce qui lui donna de mauvaises idées.

Se retirant, il se rapprocha de l'ouverture des reins de la jeune femme.

La Mexicaine eut un violent sursaut et l'écarta.

– Non, dit-elle fermement. Seulement quand je me marierai. Ce sera mon cadeau de noces.

Elle n'était pas du genre à se faire violer. Malko abandonnant ses mauvaises intentions, revint en elle. Ce fut une cavalcade effrénée.

La dernière.

Aplatie sous lui, encore secouée par son enième orgasme, Elvira jeta un coup d'œil à sa montre et lâcha:

– Je dois aller au bureau.

Pendant qu'elle était dans la salle de bains, Malko se demanda si la journée allait lui apporter ce qu'il cherchait: la piste des cinq membres du Hezbollah.

Elvira Ochoa réapparut, vaguement recoiffée, des cernes sous les yeux. En un clin d'œil, elle fut rhabillée. Son dernier geste fut d'accrocher son holster à sa ceinture.

Curieux, Malko demanda en souriant.

– Où trouves-tu la cocaïne?

– Les saisies, laissa-t-elle tomber. On en prend quand même un peu.

Elle se pencha sur le lit et effleura ses lèvres.

– *Adios*. Merci pour le champagne. Fais attention avec José Camacho. C'est un tueur et un menteur. Il a liquidé 34 personnes pour *Los Aztecos*, plus ce qu'il a fait pour lui. Il est en prison pour très longtemps.

– Je ferai attention, promet Malko.

Vicente Ortiz jeta un regard intrigué à Malko.

– Qu'est-ce qui s'est passé dans la rue? Il y a deux carcasses de voitures dont une de la police fédérale. On ne parle que de ça sur

Malko ne voulut pas l'affoler.

– J'ai entendu l'explosion, affirma-t-il, mais j'étais ici. Des *narcos* poursuivis par la police ont sauté sur une voiture piégée.

Vicente Ortiz n'insista pas.

– *Vamos a la carcel* ³! Normalement, tout doit bien se passer.

Ils prirent la voiture de Vicente Ortiz. Malgré la circulation fluide, ils mirent plus d'une demi-heure pour arriver au CERESO, au sud-ouest de la ville, à l'ouest de la Panamerican, en face de l'aéroport, à une quinzaine de kilomètres du centre, entre une zone industrielle et une zone militaire. Un paysage de terrains vagues, d'entrepôts et quelques bâtiments modernes.

Vicente Ortiz s'engagea dans une grande avenue nord-sud et stoppa devant un bâtiment en briques rouges de deux étages, derrière un long bus blanc vide. Un haut mur fermait la prison, renforcé de miradors dépassant de plusieurs mètres le haut du mur couvert de barbelés.

Ils gagnèrent l'entrée des visiteurs, à droite du bâtiment rouge. Un grand écriteau avertissait que les familles étaient acceptées uniquement le dimanche. Ils franchirent un autre grillage surmonté de barbelés. Observés par les occupants du mirador voisin. Partout des projecteurs, une douzaine par mirador. La clotûre était surmontée d'énormes rouleaux de barbelés avec un mirador tous les vingt mètres.

Après avoir parcouru un corridor à ciel ouvert, entre deux haies de grillages également garnis de barbelés, ils arrivèrent à une grille entr'ouverte gardée par plusieurs hommes en civil et en uniforme, armés de riot-guns et équipés de walkie-talkie.

Massifs, des têtes inquiétantes, l'écusson du Mexique sur le bras droit.

Vicente Ortiz s'approcha et discuta quelques instants avant de revenir vers Malko.

– Le *comandante* Miranda va venir.

Il arriva quelques instants plus tard, massif et bedonnant, une abondante moustache retombante, qui lui donnait un faux air de Sancho Pança, des bajoues, visiblement très bien nourri. On voyait à peine ses yeux tant il y avait de graisse autour.

Ils le suivirent dans une petite pièce où on leur demanda leurs papiers d'identité. Pendant que Malko se prêtait à l'examen, il vit du coin de l'œil Vicente Ortiz tendre au *comandante* un exemplaire du *Diario de Ciudad Juarez* plié, que l'officier reçut avec un sourire radieux.

Du coup, c'est lui qui tint à imprimer sur le dos de leurs mains un tampon imprégné d'encre uniquement visible aux ultra-violets. Enfin, il les guida à travers un dédale de couloirs et de grilles qui furent ouvertes une à une. Partout, des gardes en gris camouflé, armés de riot-guns.

Vicente Ortiz glissa à Malko.

– Nous allons à la « casa N° 2 », celle où on regroupe les membres des Aztecos. Chaque gang a sa *casa*, sinon, ils s'entretueraient... Une *casa* comporte 42 cellules, où s'entassent plus de trois cents détenus. Des jardins, une cantine et une chapelle.

– Il y en a beaucoup?

– Dix-sept.

– Où sont les *Artistas Assassinos*?

– Casa N° 3. Elle est séparée par un mur de la casa N° 2, celle des Aztecos.

Ils y étaient. Plusieurs détenus jouaient à la pelote basque contre le mur les séparant de leurs ennemis. Ne regardant même pas les visiteurs.

Le mur portait une grande inscription en bleu: *Libres en Cristo*⁴.

Le *comandante* Miranda jeta quelques mots à un détenu tatoué jusqu'aux yeux, puis se tourna vers Malko.

– José Camacho va venir. Il est dans la chapelle. Il prie « la vierge de la mort »....

Partout des inscriptions religieuses, la chapelle semblait flambant neuve. Le *comandante* Miranda remarqua:

– Ils sont très pieux. C'est eux qui entretiennent les chapelles.

Malko avait envie de se frotter les yeux. On était quand même chez des gens qui avaient les mains dégoulinantes de sang et prêts à recommencer.

Ils se plantèrent devant une église vert pâle, portant sur son fronton la même inscription « *Libres en Cristo* », au-dessus de *Centro Cristiano Evangelico*⁵.

Ce ne devait pas être triste d'être aumonier dans le coin!

Soudain, un jeune homme au crâne rasé, vêtu d'un débardeur blanc et d'un jean, émergea de l'église.

– C'est José Camacho, souffla Vicente Ortiz.

Les bras du sicario étaient tatoués des épaules aux poignets. À droite, le portrait d'un certain Hector, parmi d'autres dessins, à gauche, un magnifique serpent, une tête d'Indien parmi d'autres dessins moins nets.

José Camacho s'avança vers ses visiteurs. Son visage était

totallement inexpressif, son regard vide. Il leur tendit mollement la main et gagna un banc voisin où se trouvait déjà un cahier.

– Il apprend à lire, souffla Vicente Ortiz.

– Quel âge a-t-il?

– Vingt et un. Il est condamné à perpétuité.

La valeur n'attend pas le nombre des années.

– Il sait ce que je cherche? demanda Malko.

– Non.

– Il est dangereux?

Aucun gardien n'était en vue.

– Pas ici, assura Vicente Ortiz, mais il est féroce. Il avait enlevé une femme pour exiger une rançon de 500 000 pesos⁶. Comme la famille tardait à payer, il a coupé deux doigts de la femme avec un sécateur et les lui a envoyés. Ils ont payé. Il a été arrêté après une course poursuite avec la police et on a découvert ses autres crimes.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté.

– Il ne sortira jamais? demanda Malko.

– Peu probable.

– Pourquoi aurait-il besoin d'argent?

– Pour vivre mieux. Ici, sans argent, on est mort: pas de nourriture, pas de drogue, les tracasseries des gardiens. Avec des pesos, on peut même avoir des femmes, un téléphone portable. Les gardiens ferment les yeux.

– Allez-y.

Malko alla s'asseoir à côté de José Camacho qui lui jeta un regard torve. Il avait une grammaire ouverte sur ses genoux, avec comme marque-page, une photo du pape Jean XXIII...

– *Que quieres?*

– Te faire gagner de l'argent, dit Malko.

– Comment?

– *Bueno*, dit Malko. Les Aztecos abritent cinq hommes qui ne sont pas mexicains, des Libanais. Je veux savoir où ils sont.

José Camacho le fixait, totalement inexpressif. À se demander s'il comprenait. Malko ajouta aussitôt.

– Je suis prêt à donner 100 000 pesos pour cette information.

Le regard de José Camacho s'anima légèrement.

– Vous pouvez arriver à le savoir? insista Malko.

Le prisonnier leva deux doigts.

– *Dos dias*.

Ensuite, il se replongea dans sa grammaire, sans plus s'occuper de Malko. Ce dernier comprit qu'il en avait fait assez pour aujourd'hui.

– On y va! dit-il à Vicente Ortiz.

Ils refirent le trajet inverse au milieu des grilles et des barbelés, récupérèrent leurs papiers et se retrouvèrent hors de la prison. Le bus blanc n'avait pas bougé.

Revenu au volant, Vicente Ortiz semblait soucieux.

– Toute la ville va savoir que vous avez rendu visite à José, dit-il. Très peu de *gringos* entrent dans la prison.

– Et alors?

– Je ne sais pas ce que vous lui avez demandé, mais c'est dangereux. Très dangereux. Pour vous comme pour lui.

– Il est en prison.

– Chaque semaine, on trouve des détenus égorgés dans leur cellule. Il suffit de payer un gardien qui vous ouvre les portes. Il peut même vous prêter un couteau.

Ça, c'était une prison bien tenue.

– Merci, dit Malko. Moi, je ferai attention. On y retourne dans deux jours...

Cela allait être deux très longs jours.

1 800 euros.

2 Attends.

3 Allons à la prison.

4 Libres dans le Christ.

5 Centre Chrétien Évangélique.

6 40 000 dollars.

7 Deux jours.

CHAPITRE XV

Chouy « El Diablo » venait d'apprendre la nouvelle par un de ses espions à la prison du CERESO. Le *gringo* de la D.E.A. avait rendu visite à un ancien membre des *Aztecos*, tombé pour kidnapping sauvage, non lié à son activité au sein du gang. Aussi ne l'avait-on pas vraiment aidé. Les membres du gang emprisonnés gardaient toutefois le contact avec leurs chefs qui les récupéraient parfois à leur sortie et les finançaient pour organiser des expéditions punitives contre les rivaux des *Artistos Assassinos*.

Or, Chouy « El Diablo » savait que José Camacho était au courant de beaucoup de choses. Ce qui présentait un risque.

Retranché dans sa forteresse d'Anapra, « El Diablo » luttait pied à pied contre la progression des *Artistos Assassinos*, mais cette visite au CERESO représentait un nouveau danger.

Il se tourna vers les deux *sicarios* de garde dans le living room.

– Allez chercher « El Gato » et « El Chupon ».

Le surnom de Manuel Urbina.

Trois minutes plus tard, les deux hommes étaient là, obséquieux et inquiets. *El Jefe* était d'une humeur massacrant. Il leur exposa la situation.

– Si le *gringo* obtient des informations sur nos « amigos », cela peut être très grave pour nous. Les gens des FARCS tiennent à ce que nous les fassions passer de l'autre côté. S'il y avait un problème, ils risqueraient de confier leur marchandise aux A.A. Vous imaginez le résultat...

Plus d'argent et la liquidation à terme de *Los Aztecos*.

Les Cartels ne faisaient pas de sentimentalisme.

Manuel Urbina n'hésita pas.

– Il faut liquider José Camacho.

« El Diablo » secoua la tête.

– Il est sur ses gardes, et cela peut prendre du temps.

– Donc, conclut « El Gato », c'est le *gringo* qu'il faut liquider? On a déjà essayé.

– Ou les deux, renforça Manuel Urbino.

« El Diablo » approuva.

– On va lancer les deux. Seulement, il faut frapper à coup sûr, pour le *gringo*.

– Cela ne va pas être facile, remarqua Manuel Urbino. Il est protégé par cette *hija de puta*, la *comandante* Ochoa.

– Alors, il faut d'abord liquider *esta perra*, suggéra « El Gato » qui aimait les solutions simples. On peut faire faire ça par la *Municipal*.

« El Diablo » se garda de désapprouver. Mais, lui se servait plus de son cerveau.

– Bien sûr qu'on peut y arriver! concéda-t-il, mais il faut une préparation. Elle n'est *jamais* seule. Donc, cela va prendre du temps ; nous n'en avons pas. Le *gringo* retourne à la prison après-demain.

Le lourd silence qui suivit lui montra que ses deux subordonnés n'avaient pas de solution. Lui en possédait une, mais elle supposait une réussite à 100%. Il se tourna vers « El Gato ».

– Jorge, si je te dis que le *gringo* se trouve dans un certain bar, à une certaine heure, tu pourras t'en charger?

– *Como no!* fit le *sicario*, les yeux brillants de joie anticipée. Il suffit de mettre assez de gens...

– *Bueno*. Je vais m'en occuper.

Ils sortirent de la pièce, regagnant le rez de chaussée qui servait de « caserne » à la garde rapprochée du *Jefe*. Resté seul, celui-ci composa un court SMS et l'expédia. Il prenait des risques, mais n'avait pas le choix.

Le *gringo* devait être liquidé.

Vite.

Malko émergea du Ramada et inspecta l'avenida Lincoln. Vide, à part une voiture stationnée un peu plus loin, qu'il avait déjà vue. Il gagna la sienne et démarra, mettant le cap sur le centre. Elvira Ochoa lui avait donné rendez-vous, par SMS, en face du *Collegio Americano*, dans la zone contrôlée par les *Artistas Assasinos*. Là où les *Aztecos* ne se risquaient pas.

Il ignorait pourquoi.

Lorsqu'il arriva, il ne vit personne. Il fit quelques allers-retours dans l'avenida Chamorro sans voir de voiture de police. Finalement, il s'immobilisa devant le collège. À part quelques bus verts et de rares voitures particulières, la circulation était nulle. Il faisait tellement chaud que le goudron fondait.

Le couinement du SMS le fit sursauter.

« *RV Restaurante Aroma, Avenida Tomas Fernandez.E.O.* »

Il dut s'arrêter à une station-service pour situer le restaurant. Son plan ne comportait pas de liste de rues. Il lui fallut quand même une demi-heure pour le trouver. L'avenue Tomas Fernandez était bordée

d'immeubles décrépis, de boîtes de nuit fermées et de bars incendiés.

Le parking du restaurant Aroma était à côté d'un jardin d'enfants, désert: les mères avaient peur d'exposer leur progéniture aux balles perdues des *sicarios*.

Une autre voiture se trouvait dans le parking, sans plaque, apparemment en piteux état, presque une épave.

Il pénétra dans le restaurant et aperçut Elvira Ochoa dans un coin, en face d'une assiette de *tacos*. Elle le salua sans aucun signe d'intimité et lui fit signe de s'asseoir.

– *Que tal?* Malko, demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle utilisait son prénom.

– Ma visite à la prison a été fructueuse.

Avant de lui raconter son entrevue avec José Camacho.

La jeune femme approuva.

– José Camacho était un homme important chez les *Aztec*os. C'est lui qui avait été chargé de convoier les gens qui venaient de Colombie. Il sait où ils se trouvent. Maintenant, va-t-il le dire? S'il trahit, il sait que le gang le tuera. Dans un jour, dans un mois, dans un an. Ils n'acceptent pas les traîtres, c'est une question de survie.

» Heureusement, ce genre de type pense avec ses pieds: il ne voit que l'argent que vous lui avez promis. Il faut dire que les *sicarios* ont une espérance de vie assez courte...

Elle avait repris le vouvoiement, comme si rien ne s'était passé.

– C'est pour cela que vous vouliez me voir? demanda Malko.

Il n'osait pas la tutoyer.

Elvira Ochoa leva la tête, après un court regard vers la porte.

– Pas seulement, dit-elle. J'ai eu un « tip ». Les *Aztec* vont essayer de vous tuer.

– Ce n'est pas un scoop, remarqua Malko, ils ont déjà essayé.

– C'est vrai, reconnut Elvira Ochoa, mais, cette fois, la femme qui m'a renseignée m'a dit que « El Diablo » lui-même avait mis au point un plan qui ne pouvait pas rater.

Malgré tout, Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale.

– Qu'est-ce que je dois faire?

– Être très prudent, conseilla Elvira Ochoa. Et prendre certaines précautions.

– Lesquelles?

– Je vous ai amené une voiture blindée. Elle ne paie pas de mine, mais son blindage est efficace. Elle appartenait à un gang de Chihuahua et a été saisie par la police. Je l'ai récupérée dans un hangar. Personne ne s'en souvient. Je pense qu'ils essaieront dans la rue, comme toujours, pour pouvoir s'enfuir facilement.

» Évidemment, cela ne protège pas de tout, mais son blindage arrête les projectiles de toutes les armes utilisées par les narcos: Kalach, Uzi, pistolets, riot-guns. Voilà la clef...

Elle la posa sur la table.

Malko était sincèrement ému.

– Comment puis-je vous remercier?

Elvira Ochoa eut un sourire presque doux.

– En restant vivant. Je vous admire, vous êtes un vrai *caballero*. Vos Libanais sont votre problème, mais je voudrais que vous réussissiez...

Malko empocha la clef, touché.

– Quand nous voyons-nous? demanda-t-il.

– Pas tout de suite, c'est trop dangereux. Après, quand vous serez retourné de l'autre côté. Vous m'inviterez à dîner...

Quelle pudeur.

– Vous ne déjeunez pas? demanda Malko.

– Non, je n'ai pas le temps. On a découvert une nouvelle *narcofosse*. Je dois y aller.

– Pourquoi être venue ici, alors?

Elvira Ochoa sourit.

– Pour une autre raison. J'ai reçu un coup de fil ce matin au bureau. De la part de Chapo Guzmán.

– Qui est-ce?

– Le chef de *Los Artistas Assassinos*.

– Vous lui parlez?

– Pas à lui, bien sûr, mais c'était un homme que j'ai identifié, qui fait bien partie de son gang.

– Quel rapport avec ce restaurant?

– Il y vient de temps en temps. C'est son favori. Il ne reste jamais longtemps. L'homme qui m'a parlé savait que je vous connaissais. Il m'a demandé de venir ici avec vous. Afin qu'on puisse vous reconnaître.

Malko était plutôt stupéfait.

– Vous avez de bons rapports avec ce criminel? Vous savez où il se trouve?

– Non, bien sûr, il bouge beaucoup. Le gouvernement mexicain a mis sa tête à prix pour dix millions de pesos.

– Et vous lui parlez?

Elvira Ochoa sourit.

– Parfois, les gangs se haïssent. On peut obtenir des informations intéressantes.

– Pourquoi veut-il me connaître?

– Je n'en sais rien, avoua la jeune femme. Mais, *pour l'instant*, il ne vous veut pas de mal. Je pense qu'il sait que vous vous opposez aux *Aztecos*. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, ajouta-t-elle, avec un demi-sourire.

– Mais qui a pu m'identifier ici, demanda Malko, il n'y a personne?

– Si, le personnel. Certains renseignent les A.A. *Bueno*, vous me tiendrez au courant.

C'était sa plus précieuse alliée. Comme elle se levait, il posa la main sur la sienne.

– Je veux vous revoir avant El Paso, exigea-t-il. Moi aussi je suis sous pression.

Elle ne retira pas sa main et ses traits s'adoucirent..

– Je vais voir. C'est difficile. Je vous appelle.

Lorsqu'elle prit le chemin de la porte, il remarqua qu'elle avait une démarche plus féminine, avec un balancement des hanches inhabituel.

Signe muet qu'elle avait vraiment envie de revoir son nouvel amant.

Malko ressortit de l'Aroma, se demandant lequel des garçons souriants et sympathiques renseignait Chapo Guzmán.

Dans le parking, la vieille Chevrolet grise blindée était brûlante. Il dut prendre des précautions pour ouvrir la portière. Une porte de coffre-fort: Elvira Ochoa n'avait pas menti...

Le moteur démarra poussivement. En dépit de la direction assistée, la Chevrolet était difficile à manœuvrer. Quant à sa vitesse, c'était un veau... Trop lourde pour son moteur d'origine. Elle se traînait à quarante à l'heure dans l'avenue déserte.

Les glaces avaient cinq centimètres d'épaisseur... Il mit presque une heure à regagner le Ramada et appela Avis pour leur demander d'aller récupérer sa voiture dans le parking de l'Aroma.

Il lui restait trente-six heures avant son prochain rendez-vous avec José Camacho.

Une période pendant laquelle les *Aztecós* allaient sûrement tenter de l'assassiner.

L'hôtel Rex avec sa façade bleue, ses longs balcons déginglués et le restaurant de « *burritos* » et d'*enchiladas* » du rez-de-chaussée, ses tabourets sur le trottoir, ne payait pas de mine. Le cuisinier, affairé à servir des « *tacos* » à un client, se raidit en voyant le gros 4 × 4 blanc sans plaque s'arrêter devant le Rex. Deux autres voitures s'alignèrent

derrière lui, pleines d'hommes dont aucun ne sortit.

Ils ne venaient pas manger.

On ne voyait rien à travers les glaces fumées du 4 × 4, pourtant, l'unique client du snack avala son *tacos* si vite qu'il s'en étrangla, avant de filer.

Le cuisinier essaya de garder son calme. Lui ne pouvait pas fermer boutique.

La porte arrière droite du 4 × 4 s'ouvrit et il en sortit un homme corpulent, vêtu d'une élégante chemise mexicaine brodée, ouverte sur un torse velu sur lequel pendaient plusieurs chaînes en or. Il s'approcha du comptoir, s'installa sur un tabouret et demanda:

– Fais-moi un *tacos* bien relevé, *amigo*.

Le cuisinier crut se trouver mal. Il connaissait la tête de son client, pour l'avoir vue placardée à la *Policia Federal* sur une affiche annonçant cinq millions de pesos de récompense pour son arrestation...

Il réussit à confectionner son *tacos* et regarda « El Diablo » s'empiffrer en vidant une Star à la bouteille. Lorsqu'il eut terminé, le *Narco* dit d'une voix douce, après avoir posé des billets sur le comptoir.

– Il est tard, tu devrais rentrer chez toi...

Le cuisinier était déjà en train de retirer son tablier... Trois minutes plus tard, il détalait sans se retourner. « El Diablo » pénétra alors dans le Rex qui lui appartenait. Il avait donné des ordres et il était vidé de ses clients. Pas d'ascenseur, mais il n'allait qu'au premier étage.

Il poussa la première porte d'une chambre aux volets fermés, donnant sur la rue, et alluma un cigarillo.

Elle était en retard.

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'il entendit des pas dans l'escalier. À tout hasard, il sortit son Colt 45 et le posa à côté de lui. Bien qu'il eût une dizaine de ses hommes dans la rue.

La femme poussa la porte et s'arrêta, intimidée.

– *Buenas!* lança le *narco*. Je suis désolé de t'avoir dit de venir, mais c'est important. *Muy importante*. Assois-toi.

Elle s'assit du bout des fesses sur le lit, paralysée. « El Diablo » lui faisait physiquement peur, mais en même temps, il lui donnait beaucoup d'argent.

Malko avait regagné son hôtel et s'était enfermé dans sa chambre.

Jusqu'à son rendez-vous avec José Camacho, il n'avait rien à faire. Sinon espérer qu'Elvira Ochoa lui fixe un nouveau rendez-vous.

Pas dans un restaurant désert.

Le couinement de sa messagerie le fit sursauter. En l'ouvrant, il découvrit un SMS très court.

« RV Kentucky Bar, 7 PM to-day. JMC »

Il regarda pensivement l'écran: JMC, cela ne pouvait être que John Mac Cain. Pour que le patron de la DEA se déplace à Ciudad Juarez, même s'il n'y avait que le pont à traverser, c'est qu'il avait quelque chose de très important à dire à Malko. À moins que ce rendez-vous soit avec une autre personne, les Américains de la DEA n'ayant pas le droit de venir à Ciudad Juarez.

De toute façon, il fallait honorer le rendez-vous. Le Kentucky Bar ne se trouvait qu'à quelques mètres du pont de Santa Fe. L'homme de la DEA ne prenait pas trop de risques.

La Chevrolet grise blindée se traînait avec ses deux tonnes et demie. Malko avait l'impression de conduire un vieux camion. Il déboucha avenida Benito Juarez et chercha une place. C'était un des rares endroits de la ville où le stationnement était vaguement réglementé, à cause de la circulation allant vers le pont.

Il dut parcourir près de cent mètres avant de trouver une place et revint sur ses pas, à pied.

Le Kentucky Bar était plongé dans une pénombre rougeâtre, et entièrement vide à part deux Mexicains derrière le long bar du fond.

Malko s'installa sur un tabouret et commanda une tequila « *Tradicional* ».

Au-dessus du bar, des drapeaux américains et mexicains avaient été punaisés au plafond et le mur était plein de vieilles photos jaunies, celles des clients du Kentucky Bar, à la grande époque. Al Capone, John Wayne, Steve Mac Queen. Une musique mexicaine en sourdine rappelait où on se trouvait.

À part la musique de fond, il régnait un silence de plomb dans l'établissement.

Quelque chose frappa Malko. À cette heure, il aurait dû y avoir quelques clients. Arborant un sourire innocent, il interpella le barman.

– Vous n'avez pas beaucoup de clients...

Le Mexicain, avec un air embarrassé, reconnut.

– Ce soir, c'est calme...

Sa voix sonnait faux. Malko surprit alors un regard échangé entre l'homme qui se trouvait derrière la caisse et le barman. Ils semblaient

gênés tous les deux. Sans arrêt, leurs regards se dirigeaient vers la porte. Comme s'ils attendaient quelqu'un.

Brusquement, il se sentit en danger. Posant un billet de cinq pesos sur le comptoir, il ressortit du Kentucky Bar sans un mot.

Après tout, il pouvait attendre dans sa voiture en surveillant la porte du bar.

Comme il ressortait dans l'avenida Benito Juarez, il remarqua un petit *cholo* qui le regarda fixement avant de détalé pour disparaître dans une rue latérale. Malko était intrigué: d'habitude, les enfants mexicains n'étaient pas craintifs, au contraire. Presque en face du Kentucky, un marchand ambulant de *tacos* était en train de plier bagages.

Il se dirigea vers sa voiture. Le bruit d'un violent coup de frein le fit se retourner.

La carriole du marchand de *tacos* gisait au milieu de la chaussée, heurtée de plein fouet par un gros 4 × 4 qui était en train de reculer pour se dégager.

Le marchand ambulant se releva. Malko s'attendait à ce qu'il se précipite vers la voiture qui l'avait renversé.

Pas du tout: il détala comme s'il avait le diable à ses trousses. Malko sentit un flot d'adrénaline envahir ses artères. Le 4 × 4 était en train de se glisser entre le tricycle renversé et le trottoir pour poursuivre sa course dans la direction de Malko.

Celui-ci courait déjà pour rejoindre sa voiture. Au moment où il l'atteignait, quelque chose lui sauta aux yeux: la Chevrolet semblait s'être affaissée. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que les deux pneus arrière avaient été crevés.

Le poulx au zénith, il ouvrit la portière de la Chevrolet et se laissa tomber à l'intérieur, lançant le moteur afin de pouvoir verrouiller les portières.

Le claquement du verrouillage venait juste de bloquer les portières quand un véhicule surgit et s'arrêta à sa hauteur. Le 4 × 4 aux glaces fumées qui avait renversé le marchand de *tacos*.

Les portières de son côté s'ouvrirent, crachant deux hommes, le visage dissimulé derrière des masques de « Halloween » avec de grandes bouches rigolardes aux lèvres rouge fluo.

En revanche, leurs riot-guns n'étaient pas des accessoires de carnaval.

À peine à terre, ils ouvrirent tous deux le feu sur la voiture de Malko, concentrant leur attaque sur lui.

La vitre blindée assourdit le fracas des armes et s'étoila instantanément à plusieurs endroits.

Sans le blindage, Malko aurait été réduit en charpie.

Posément, les deux tireurs continuèrent à viser la glace, espérant en venir à bout. À chaque décharge de plomb, toute la voiture tremblait.

Secoué comme un prunier, Malko sursautait à chaque détonation. Soudain, il vit un second 4 × 4 le dépasser et s'arrêter devant lui, en travers, le bloquant. Quelques secondes plus tard, il ressentit un choc à l'arrière de la Chevrolet. Un troisième 4 × 4 venait de l'emboutir! Il était totalement coincé.

Tandis que les tireurs aux riot-guns continuaient à arroser la voiture, les deux autres 4 × 4 vomirent d'autres hommes armés de Kalachnikovs et d'Uzi. Eux aussi, portaient des masques de « Halloween ».

En quelques secondes, ils ouvrirent le feu, couvrant la voiture de projectiles.

Bien décidés à tuer Malko.

CHAPITRE XVI

Les impacts se traduisaient en coups sourds, sur les glaces, le blindage des portières et le pare-brise. Celui-ci était déjà étoilé à plusieurs endroits, mais n'avait pas cédé. Sept ou huit *sicarios* tiraient en même temps. La voiture était si lourde qu'elle ne bougeait pratiquement pas sous les impacts.

Au bout d'une minute, les tireurs réalisèrent que le blindage de la Chevrolet résistait *même* aux projectiles de Kalachnikov...

Tassé sur son siège, Malko était réduit à l'impuissance. Posant son Glock, il tapa sur son portable le numéro d'urgence de la police. Il entendit vaguement une voix répondre, mais le bruit des détonations la couvrait. Il hurla dans le portable.

– Je suis en face du Kentucky Bar. On tire sur ma voiture.

Impossible d'entendre la réponse.

Il réalisa soudain que les tirs de ses adversaires se concentraient désormais sur les serrures... S'ils parvenaient à en faire sauter une, Malko était mort. Un *sicario*, qui ne devait pas avoir vingt ans, colla le canon de sa Kalach contre la serrure de sa portière.

Si Malko ne réagissait pas, c'était qu'il était mort.

Le moteur ronronna et toujours en drive, Malko appuya à fond sur l'accélérateur. D'abord, la voiture aux pneus arrière crevés, ne bougea pas, puis elle s'ébranla légèrement.

Assez pour dévier les tirs contre les serrures.

Les dents serrées, Malko accéléra encore, priant le ciel pour que l'embrayage ne lâche pas.

Centimètre par centimètre, la lourde Chevrolet se mit à avancer,

cahin-caha. Assez pour nuire à la précision des tirs de ses adversaires. Accroché à son volant, Malko faisait corps avec la voiture, ne s'occupant plus de l'extérieur.

Son avant atteignit le 4 × 4 qui le bloquait. La Chevrolet était tellement lourde qu'elle chassa le véhicule comme un fétu de paille.

Les tirs continuaient, comme au stand. Malko tourna le volant, dégageant la Chevrolet de son piège. Comme un gros insecte blessé, la voiture blindée se mit à avancer lentement, échappant aux trois voitures qui la coinçaient.

Pourtant, ses adversaires ne se décourageaient pas, courant autour de la voiture et la rafalant de plus belle. Mais, comme elle était en mouvement, ils avaient beaucoup plus de mal à viser les serrures.

Les dents serrées, Malko s'engagea dans l'avenida Benito Juarez totalement déserte. Piétons et véhicules avaient fui. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur: un des *sicarios* avait appuyé l'extrémité du canon de son riot-gun sur la serrure du coffre. Il y eut un bruit sourd et, horrifié, Malko vit celui-ci s'ouvrir.

Si l'arrière de l'habitacle n'était pas blindé, il était mort.

Un autre *sicario* se positionna derrière la Chevrolet et lâcha une rafale de Kalach dans le coffre ouvert, ne déclenchant que les bruits sourds d'impacts.

L'arrière était blindé.

Soudain, Malko vit l'un des *sicarios* jeter une grenade dans le coffre.

Au moment où la grenade explosait, secouant tout le véhicule, il aperçut un nuage de gyrophares devant lui! Plusieurs véhicules de police avançaient de front dans l'avenue Juarez, dans sa direction.

Une mitrailleuse lourde dont était équipé un des pick-up se mit à cracher des flammes. Ils tiraient sur les *sicarios*. Brutalement, les détonations cessèrent contre la voiture. Malko aperçut des gens qui couraient, remontant dans les 4 × 4, tandis que la meute des voitures de police arrivait à sa hauteur. L'un d'eux passa le long de la Chevrolet et il aperçut le sigle de la *Policia Federal*.

La moins corrompue.

Les 4 × 4 aux vitres fumées refluaient en désordre, dans un échange de coups de feu.

Malko avait l'impression qu'il y avait des dizaines de voitures de police! La chaussée était jonchée de corps. Les *sicarios* abattus. Un des pick-up passa sur celui d'un blessé qui tentait de l'éviter, le coupant en deux, dans une gerbe de sang et de viscères.

L'avenue se remplit d'hommes casqués, munis de gilets pare-balles G.K., en treillis, armés jusqu'aux dents.

Bientôt, la Chevrolet fut complètement entourée par eux. Malko coupa le moteur et poussa la portière.

Elle n'était même pas faussée... Il émergea, groggy, dans la rue déserte à part les policiers. Respirant l'âcre odeur de la poudre. Les boutiques autour de lui étaient criblées d'éclats. Il compta six corps étendus sur la chaussée. Tous des garçons jeunes, en polo et jean. Foudroyés par les armes lourdes de la police fédérale.

Un policier s'adressa à lui, lui demandant s'il était OK. Il répondit d'un signe de tête, sonné. Sans la voiture blindée, il aurait été transformé en charpie. Les narcos avaient frappé, comme d'habitude, en plein jour, en pleine rue, avec une puissance de feu terrifiante.

C'est comme cela qu'étaient morts quelques jours plus tôt, le *comandante* de police et sa femme.

Malko essayait de reprendre ses esprits. L'attaque avait été brutale, mais préparée.

Qui avait prévenu les *sicarios* de sa présence au Kentucky? Sans l'étrange impression qu'il avait ressentie, rien n'aurait pu le protéger dans le bar. Il revit le gosse courant dans la rue.

Un guetteur allant prévenir les tueurs...

Soudain, il pensa à John Mac Cain. Où était-il?

Comme un automate, il se dirigea vers le Kentucky. Se cassant le nez sur un rideau de fer: le bar avait précipitamment fermé.

Il regarda autour de lui, cherchant l'Américain de la DEA mais ne vit que quelques Mexicains apeurés qui se dispersaient hâtivement, sous les regards soupçonneux des policiers fédéraux qui en arrêtaient certains. Ceux-ci occupaient toute la rue, tendant des rubans jaunes autour de la Chevrolet criblée d'éclats.

Soudain, il aperçut une silhouette connue qui marchait vers lui: Elvira Ochoa, un badge de la police agrafé sur son polo, dans sa tenue habituelle, mais seule...

– Vous n'avez rien? demanda-t-elle aussitôt.

– Non, fit Malko, grâce à l'intervention des Fédéraux.

– Venez, proposa Elvira Ochoa, laissez la Chevrolet là.

Malko la suivit jusqu'à une Toyota blanche, sans aucun signe distinctif.

– Je suis venue seule, expliqua la Mexicaine, je n'avais pas le temps de réunir une escorte.

– Vous ne craignez rien?

– Si, avoua-t-elle, mais ce n'était pas prévu. Ce qui est dangereux, ce sont les trajets répétitifs.

Malko monta dans la Toyota, posant le pied sur un M.16 à crosse pliante, posé sur le plancher, équipé d'un M.79 lance-grenades. Elvira Ochoa se méfiait quand même. Elle partit en marche arrière, puis fit demi-tour ; les rues étaient encore moins fréquentées que d'habitude. Les gens avaient entendu la fusillade. Elvira Ochoa fila d'abord vers l'ouest, puis rejoignit la Panamerican.

– Où allons-nous? demanda Malko.

– Chez moi. Un endroit où vous serez en sécurité. Personne ne sait où j'habite, même pas mes chefs. J'effectue des ruptures de filature chaque fois que je rentre et, parfois même, je prends le bus.

» C'est dans le quartier Las Acequias, à peu près bien fréquenté. Ce qui reste de classe moyenne à Ciudad Juarez. Elle sourit. En vous emmenant chez moi, je mets ma vie entre vos mains... Si les *narcos* connaissaient l'adresse, ils pourraient me liquider facilement.

Elle tourna à gauche, et, plus loin, passa devant le Country Club, l'endroit le plus élégant de Ciudad Juarez.

– Voilà los Acequias! annonça-t-elle.

Cela ne payait pas de mine. Beaucoup de maisons abandonnées, des terrains vagues couverts d'herbes folles, de petites maisons barricadées derrière des portes de métal, entourées de jardinets.

Elvira Ochoa ralentit.

– C'est là? demanda Malko.

Une maisonnette aux volets fermés, avec un satellite pendant sur la façade, un jardin en friches devant.

– Non, corrigea la Mexicaine, c'est la maison de mon voisin. Ou plutôt, c'était. Sa maison était un *picadero*, un endroit où on achète de la drogue. Or, il faisait partie des *Aztec* et c'est un quartier contrôlé par les *Artistas Assassinos*.

» Depuis, personne n'a repris la maison. Un jour, on la rasera...

Elle stoppa un peu plus loin, devant une maison d'un étage presque semblable, aux volets fermés, à la façade jaune. Un portail en bois blanc était ouvert. La Mexicaine s'y engouffra, longea la maison et s'arrêta derrière. De là, sa voiture était invisible de la rue.

Au-delà du jardin, c'était un terrain vague pierreux. La porte était fermée par deux serrures. Il faisait une chaleur étouffante à l'intérieur. La Mexicaine se précipita pour mettre l'air conditionné et posa son holster sur la table de la cuisine.

– Voilà! dit-elle, je pense que nous sommes en sécurité. Je suppose que vous avez faim? J'espère que vous aimez la cuisine mexicaine, je n'ai que cela...

La cuisine donnait sur un living room d'où partait un couloir menant à la porte principale.

– Je n'utilise jamais la porte de devant, expliqua Elvira Ochoa et je dors à l'étage: il y a une porte blindée en haut de l'escalier: en cas de problème, cela me donnerait le temps d'appeler des secours.

– Vous craignez vraiment d'être attaquée?

Elvira Ochoa secoua la tête en ouvrant le réfrigérateur.

– Ici, tout peut arriver! Il y a une grenade sous le paillason de l'entrée... Si on entre, elle explose. Les *sicarios* sont paresseux...

Tout en parlant, elle préparait des *tacos* et avait sorti deux bouteilles de « Star » du frigo. C'était un peu irréel mais Malko se sentait les jambes coupées.

Il se remit à penser à John Mac Cain. Que lui était-il arrivé? Est-ce que ce déploiement de force ne lui était pas destiné? Tuer le patron de la DEA eût été une victoire incroyable pour les *narcos*...

Pendant qu'Elvira Ochoa préparait ses *tacos*, il s'installa dans un

fauteuil de rotin du salon et composa le numéro de l'Américain.

Qui répondit, cette fois, aussitôt, d'une voix claironnante.

– Comment ça va? *Good news or bad news?*

Malko fut instantanément en éveil.

– Vous aviez oublié que vous aviez rendez-vous avec moi? demanda-t-il.

Il y eut un blanc à l'autre bout du fil. John Mac Cain demanda d'une voix incrédule.

– Rendez-vous? Où?

– Au Kentucky Bar, ici, à Ciudad Juarez!

– Vous plaisantez? Vous savez bien que nous n'avons pas le droit de franchir la frontière. C'est une cause de mise à pied. Pour moi, encore plus. Pourquoi me racontez-vous cela?

Malko le lui expliqua. L'Américain en resta muet de surprise.

– C'est une manip! affirma-t-il. Comment avez-vous pu le croire?

– Je ne connais pas toutes vos règles, expliqua Malko.

– D'où venait cet appel?

– Je ne sais pas, c'était un SMS.

– Il faut savoir qui l'a envoyé, trancha John Mac Cain. Si nous avons une brebis galeuse, elle va payer. Cher.

– C'est le second incident, remarqua Malko. Vous ne savez toujours pas qui a balancé votre « source » Guillermo Ramirez aux *Aztecos*?

» Dans ce cas-ci, si je n'avais pas eu une voiture blindée, ce que les *narcos* ignoraient, j'aurais été taillé en pièces et personne n'aurait jamais entendu parler de ce SMS.

– Je vous envoie quelqu'un demain matin à l'hôtel pour récupérer votre portable, décida l'Américain. On va le faire parler.

– Appelez-moi avant, conseilla Malko, parce que je ne suis pas au Ramada pour l'instant et je ne pense pas y coucher. Tant que je ne saurai pas la vérité.

Il raccrocha et regagna la cuisine.

Elvira Ochoa était en train de rouler un *tacos*. Elle avait retiré son blouson et ne portait qu'un débardeur plutôt moulant, dégageant ses larges épaules. Elle se retourna et Malko vit ses seins moulés par le débardeur, avec les pointes en relief.

L'ambiance changea instantanément.

Ils se fixèrent plusieurs secondes, puis il fit un pas en avant et passa son bras autour de la taille de la Mexicaine. Pressant sa poitrine contre lui. John Mac Cain n'existait plus. Le vieux couple Eros et Thanatos venait de se reformer... Le choc de son attaque avait libéré chez lui des torrents d'adrénaline et de testostérone. Brutalement, il avait envie d'Elvira Ochoa.

Celle-ci tenta de se dégager.

– *Espera, querido*, on va manger d'abord!

Malko n'avait plus faim. Il s'écarta un peu et prit les seins lourds à pleines mains. Appuyée à la table, Elvira chercha encore à se débattre, murmurant:

– *Tu es loco...*

Il était déjà en train de défaire la ceinture de son jean. Tout en

écrasant sa bouche sur la sienne. La ceinture défaite, il descendit le zip d'un seul élan, découvrant une culotte blanche bien sage.

Sa main plongeait entre le nylon et la peau, survola une toison plutôt rêche et atteignit son sexe. Quand ses doigts commencèrent à le masser, Elvira Ochoa poussa un cri de souris et son corps s'amollit d'un coup. De l'autre main, Malko lui massait la poitrine à travers le débardeur.

Accrochée à son cou, la Mexicaine essayait de ne pas perdre l'équilibre...

Son jean défait, glissait inexorablement vers ses chevilles. Malko la renversa carrément sur la table de la cuisine, à côté des *tacos*. Rapidement, il lui arracha ses bottes, libérant totalement le jean qui tomba à terre, avec les chaussettes.

Il avait une érection d'enfer.

Qu'il mit à l'air sans hésiter. Il se rapprocha de la jeune femme. Lorsqu'elle sentit la chaleur du membre contre sa culotte, elle donna un violent coup de rein.

Malko n'insista pas. Écartant l'élastique de la culotte, il glissa son sexe dans l'ouverture, tâtonna un peu et s'enfonça d'un seul coup dans le ventre d'Elvira Ochoa.

Ce fut si violent que la tête de la Mexicaine cogna le bois de la table comme elle s'allongeait dessus.

Malko la prit sous les cuisses, les releva, les replia, puis crocha ses deux mains dans les épaules d'Elvira. Ce point d'appui lui permit de la labourer de toutes ses forces, comme un soudard, tout en malaxant ses seins dressés.

La jeune femme tournait la tête de droite à gauche, gémissait, griffait le dos de Malko. Celui-ci sentit venir son orgasme à de brusques mouvements de son bassin et se rua encore plus fort au fond de son ventre.

C'est lui qui hurla quand il explosa.

Il resta ensuite couché sur elle, tandis que ses jambes retombaient et que ses bras quittaient son dos. Pendant un moment, ils demeurèrent silencieux. Puis Elvira Ochoa répéta.

– *Tu es loco!*

Pourtant, elle ne cherchait pas à se dégager du sexe encore fiché en elle.

C'est Malko qui se retira, encore groggy de plaisir. Elvira Ochoa se redressa ; vêtue seulement de son débardeur et de sa culotte, elle était extrêmement appétissante. Spontanément, elle embrassa Malko violemment, cognant ses dents contre les siennes et murmura:

– Je n'avais jamais fait ça.

– Maintenant, dit-il, on peut manger tes *tacos*.

– Je suis tombé dans un piège, annonça Malko. On m'a envoyé un faux SMS pour me faire venir au Kentucky Bar, où les tueurs m'attendaient...

Il lui expliqua avec précision ce qui était arrivé. Elvira Ochoa qui n'avait remis que son jean, semblait abasourdie.

– Tu veux dire qu'il y a une « taupe » à la DEA? Chez les *gringos*.

– Je ne vois pas d'autre explication, dit Malko. Je pense que John Mac Cain va se donner beaucoup de mal pour la trouver.

– Pourvu qu'il réussisse! Dans ce cas, personne ne peut t'aider.

– Sans ta voiture, j'étais mort...

Elvira Ochoa eut un sourire triste.

- Maintenant, elle est inutilisable. Tu dois en louer une autre et, chez Avis, ils n'en ont pas de blindées. Ou tu retournes de l'autre côté.
- Pas avant d'avoir revu José Camacho, fit Malko. C'est demain.

CHAPITRE XVII

Les rideaux n'arrêtaient pas le soleil et la clim asthmatique n'arrivait pas à rafraîchir la petite chambre. Malko mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait. Elvira Ochoa dormait sur le ventre, les cheveux dans l'oreiller. Elle n'avait même pas ôté son débardeur.

Ils avaient refait l'amour, plus calmement, avant de s'endormir.

La Mexicaine se dressa soudain sur son séant, hagarde, les traits tendus. Puis, elle se détendit, avec un sourire d'excuses.

– Je faisais un cauchemar. J'en fais souvent...

Elle se leva d'un coup et fila vers la douche.

Malko en profita pour rappeler John Mac Cain, bien qu'il fût sept heures du matin.

– J'ai convoqué tout mon staff à huit heures, annonça l'Américain. Je vais leur poser la question de confiance. Tout à l'heure, un de mes agents de nationalité mexicaine sera à votre hôtel. J'espère, grâce à votre portable, qu'on pourra identifier le numéro d'où est parti le SMS.

» Jusque-là, ne prenez pas de risques.

– Ici, on en prend en respirant! souligna Malko. *Keep me posted.*

Vingt minutes plus tard, Elvira Ochoa et lui quittaient la petite maison.

– Je te dépose à l'aéroport pour que tu puisses louer une voiture, proposa la *comandante*. Là-bas, tu ne risques rien, c'est toujours plein de *Federales*.

– Après, je vais à l'hôtel...

– Je vais demander aux *Federales* de surveiller particulièrement l'avenue Lincoln. Ils n'aiment pas que l'on s'attaque à des étrangers. Cela donne une mauvaise image de Ciudad Juarez.

Comme si l'image de la ville mexicaine pouvait encore se détériorer...

L'habituel soleil brûlant commençait à taper. À l'aéroport, Malko n'avait pas envie de quitter la Mexicaine. C'est elle qui le poussa presque hors de la voiture.

– À bientôt, dit-elle. Si Dieu le veut.

La nouvelle voiture de Malko, une autre Toyota, était toute neuve et sentait le plastique. Lorsqu'il se gara devant le Ramada, il vit qu'Elvira Ochoa avait tenu parole: deux énormes pick-up double cabine bleus de la Policia Federal étaient garés devant l'hôtel, avec une douzaine de policiers casqués et armés, plus les deux mitrailleuses lourdes du plateau arrière.

Évidemment, cela pouvait décourager les vocations de tueurs...

Il n'était pas dans sa chambre depuis dix minutes que la réception l'appela: un gentleman l'attendait dans le patio.

C'était un basané affable, en chemise à fleurs par-dessus le pantalon. Il se présenta à mi-voix.

– *Special Agent* Luis Mercado.

En même temps, il flasha rapidement son badge. Nerveux.

– Vous m'avez apporté un portable, demanda Malko.

– Oui, et celui-ci est crypté. Pour les appels avec M. John Mac Cain. Voici le numéro.

Malko lui donna le sien en échange et le *Special Agent* de la DEA se leva.

– J’y vais. Ici, je suis en danger. S’ils me prennent, ils me font bouillir vivant. *Adios*.

Agenouillé dans la chapelle personnelle attendant à sa chambre, Chouy « El Diablo » était abîmé en prières. Demandant à Dieu de le débarrasser de cet infernal *gringo* qui avait déjà échappé trois fois à ses *sicarios*. La dernière tentative devait être la bonne... Il regagnait sa chambre quand on frappa à la porte.

Un de ses *sicarios* lui annonça:

– *Jefe*, vous avez une visite. Un homme de Bogota. Il ne s’était pas annoncé, mais je l’ai laissé entrer.

– Tu as bien fait, assura « El Diablo », j’arrive. Donne-lui un café et à manger, s’il a faim.

Il tentait de faire bonne figure mais savait très bien qui était son interlocuteur: un certain Augusto Munoz, qui s’occupait de l’exportation de la cocaïne des FARCS. Il n’était pas basé à Bogota mais à Caracas, au Vénézuéla. Normalement, il n’aurait pas dû venir à cette époque, aucune transaction n’étant en souffrance.

Seulement, il y avait une autre raison.

Il prit une bonne inspiration et déboula dans le salon. Augusto Munoz était debout derrière une des vitres blindées. Il se retourna. Avec ses cheveux plats rejetés en arrière, son visage grêlé de petite vérole et son gros nez, il faisait peur. Ses petits yeux enfoncés se posèrent sur « El Diablo » et il laissa tomber:

– *Que tal, hombre?*

Il ne souriait jamais. Avec sa maigreur et son visage de moine, il évoquait irrésistiblement la mort. On avait envie de se signer en le voyant.

– *Muy bien, muy bien!* affirma « El Diablo », en se laissant tomber sur son trône d’acajou et en lançant à la cantonade:

– Juan, apporte du champagne!

Augusto Munoz lui expédia un regard aigu.

– Vraiment? Tu as pourtant de gros problèmes avec un *gringo*?

Le Colombien avait des relais en ville et savait tout. « El Diablo » balaya le *gringo*.

– Ce n’est rien, il va partir...

Augusto Munoz ne s’assit pas, proférant:

– En attendant, nos amis libanais sont coincés ici et nos amis de la *selva* ont des problèmes avec les gens de Ciudad del Este. Cela ne peut pas durer. Il faut les faire passer de l’autre côté.

– Cela ne va pas tarder! affirma le Mexicain. Une question de jours...

Un des *sicarios* apporta une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs et des verres, puis la déboucha. « El Diablo » devait avoir très soif car il vida sa coupe d’un trait. Augusto Munoz, lui, y trempa à peine les lèvres.

La tête visiblement ailleurs.

« El Diablo » se demanda si le Colombien était au courant pour José

Camacho. Ça aussi, c'était une bombe à retardement...

– Tu sais où habite ce *gringo*? demanda le Colombien.

– *Como no!* À l'hôtel Ramada.

– Tu as une photo?

– Ah non!

Les sicarios ne travaillaient pas sur photo.

– Tu vas te démerder pour en trouver une, insista Augusto Munoz. Et vite.

– *Pero...* protesta le chef des *Aztec*os.

Le Colombien le foudroya du regard.

– Tu as entendu parler de John Henry Millian? « El Chino ».

– Non. C'est un *gringo*?

Augusto Munoz laissa tomber d'une voix méprisante:

– Non, c'est un Colombien. Le meilleur *sicario* de Pablo Escobar. Il a liquidé pour lui 246 personnes, hommes et femmes, et depuis, il ne travaille plus qu'à la demande. Je lui ai demandé de venir régler notre problème. Cela ne te gêne pas?

« El Diablo » sentit son sang bouillir.

– Nous avons des gens très bien, ici! protesta-t-il. Il y en a des milliers qui ne demandent qu'à servir.

– Oui, mais ton *gringo* est toujours là! Je reviendrai te voir avec « El Chino ». Dans deux jours. D'ici là, procure-toi une photo. « El Chino »

ne travaille qu'à coup sûr.

– Tu crois que c'est utile? avança « El Diablo ».

Vexé au plus profond de lui.

– C'est indispensable, martela Augusto Munoz. Nous avons donné notre parole à des gens qui nous achètent beaucoup de marchandise. Ils ne sont pas contents. Tu préfères que j'aille voir tes amis *Los Artistas Assassinos*?

– *Bueno*. Je m'en occupe, promit « El Diablo ».

– *Hasta luego*, lança Augusto Munoz, s'éloignant vers la porte sans même toucher à son champagne. « El Diablo » regarda la bouteille presque pleine et se versa une coupe. Le Taittinger valait très cher et c'était idiot de le gaspiller. Il se sentait déshonoré.

Importer de Colombie un *sicario* pour tuer un simple *gringo*, c'était une gifle. Seulement, il ne pouvait pas entrer en guerre avec les FARCS qui assuraient une grande partie des revenus du Cartel de Juarez.

Malko s'appêtait à appeler Vicente Ortiz pour se rendre à la prison lorsque son portable sonna. C'était John Mac Cain.

– *I have some very bad news*, annonça-t-il d'un ton lugubre.

– Quoi?

– Je n'ai plus de secrétaire! Vous vous souvenez de Margarita, la fille avec les grosses lunettes qui assistait à notre meeting?

– Oui.

– Ce matin, comme je vous l’ai dit, j’ai tenu une réunion en exposant les faits et en prévenant que j’allais découvrir d’où était parti l’appel vous jetant dans un piège. Bien entendu, tout le monde a protesté de son innocence.

» Or, une heure plus tard, je découvre que ma secrétaire personnelle, celle en qui j’avais toute confiance, a laissé un mot en disant qu’elle était obligée d’aller voir sa mère à Ciudad Juarez...

– C’est elle?

– Je n’arrive pas à y croire! soupira l’Américain d’un ton plaintif. Elle était là depuis douze ans, toujours disponible, souriante. Le FBI l’a screenée sans rien trouver...

– Attendez, elle a peut-être vraiment été voir sa mère.

– Non, fit John Mac Cain, stoïque. C’est elle. La seule qui était au courant de tout.

– Où se trouve-t-elle en ce moment?

– On n’en sait rien. J’ai envoyé la police chez elle, mais d’après une voisine, elle venait de partir...

– On ne peut pas l’arrêter à la frontière?

– Si elle part en voiture, oui, il y a un contrôle. Si elle prend le Santa Fe à pied, il n’y a aucun contrôle, côté États-Unis.

– Vous ne pouvez pas poster un « *Special Agent* » à l’entrée du pont? suggéra Malko.

– Ils ne la connaissent pas.

– Et si j’essayais de l’intercepter? proposa Malko. Ce n’est peut-être pas trop tard...

– Je n’y crois pas trop, avoua l’Américain, mais vous pouvez essayer. Quand je pense que j’avais insisté auprès de ma hiérarchie pour avoir une Américaine, d’origine mexicaine.

– Je vais au pont Santa Fe, fit Malko. Cela ne coûte rien d’essayer. Moi aussi, j’ai un compte à régler avec elle.

Cela faisait presque une demi-heure que Malko planquait dans sa voiture avenida Benito Juarez, à l’entrée du pont Santa Fe. Si les véhicules dévalant de l’avenida Benito Juarez se pressaient comme des sardines à l’entrée du pont, direction le Texas, la voie réservée aux piétons ne déversait qu’un mince filet de gens.

Ce n’était pas l’heure de pointe.

Jusque-là, Malko avait surtout vu des hommes, de rares touristes et des Mexicains. Pas un seul Américain.

Il allait repartir lorsqu’il aperçut une silhouette passer devant le soldat mexicain, au milieu du pont.

Une femme.

Il était trop loin pour pouvoir la reconnaître. Elle était vêtue d’une robe imprimée et portait un grand sac à l’épaule. Il ne l’identifia que plusieurs minutes plus tard. D’abord, aux grosses lunettes d’écaille, ensuite, il se remémora parfaitement son visage. Le problème, c’est qu’il était impuissant: la police mexicaine n’interviendrait pas. Au mieux, si l’ex-secrétaire de John Mac Cain était arrêtée, elle ne serait pas extradée: les Mexicains étaient très jaloux de leur souveraineté....

Margarita, la secrétaire, passa sous l’arche de pierre, traversa l’avenue Benito Juarez pour s’engouffrer dans la petite rue où stationnaient les taxis vert et blanc, et monta dans le premier.

Le véhicule démarra et passa devant Malko, descendant dans

l'avenue Benito Juarez. Malko le suivit, à bonne distance. Avec la faible circulation, il ne risquait pas de le perdre. Une centaine de mètres plus loin, il passa devant le lieu de l'attaque de la veille. La Chevrolet blindée était toujours là, entourée d'un ruban jaune et les maisons voisines semblaient avoir subi un bombardement, tant leurs façades étaient criblées d'impacts.

Ils traversèrent une bonne partie de Ciudad Juarez. Malko ignorait complètement où il se trouvait. Enfin, le taxi s'arrêta devant une maison avec un panneau sur sa façade: « Happy Child ».

Une crèche!

Il la dépassa sans s'arrêter et surveilla son rétroviseur. L'exsecrétaire de John Mac Cain descendit du taxi et entra dans la crèche!

Il attendit qu'elle ait disparu et que le taxi ait redémarré pour repasser devant et noter l'adresse, 3633 calle Parsioneros. Sûrement un local des *Aztecos*.

Il ne restait plus qu'à exploiter son coup de chance et cela, c'était plus difficile. Avant, il devait aller rendre visite à José Camacho, au CERESO.

Son unique chance de réussite.

¹ Criblée.

CHAPITRE XVIII

Même au téléphone, Malko devina l'effondrement de John Mac Cain. Le chef de la DEA à El Paso dissimulait sous le calme de sa voix une blessure profonde.

– Jusqu'à ce coup de fil, avoua-t-il, je voulais croire que Margarita ne m'avait pas menti. La police m'avait appris que sa voiture se trouvait toujours devant chez elle. Elle est partie sans rien.

– Je l'ai vue, confirma Malko, elle avait juste un gros sac. Elle a dû comprendre qu'elle risquait plusieurs années de prison et a choisi la fuite. Vous ne pouvez rien faire avec les autorités mexicaines?

– Rien, laissa tomber l'Américain. Dès que j'aurai la preuve formelle de sa culpabilité, grâce à l'examen de votre portable, je la ferai inculper officiellement et nous transmettrons l'acte d'accusation aux Mexicains.

» Et cela s'arrêtera là...

– En tout cas, conclut Malko, je sais où elle se trouve, pour le moment.

– Vous me l'avez dit: une crèche. Cela ne m'étonne pas, les *narcos* utilisent les endroits les plus inattendus pour leurs *casas de seguridad*. Ils ont même acheté des cliniques privées, afin de pouvoir soigner leurs blessés tranquillement. Souvent, les hôpitaux les refusent.

– Pourquoi?

– Il arrive que leurs assassins viennent les achever à l'hôpital et qu'il y ait des dégâts collatéraux...

Beau pays.

– Je vois notre amie commune, enchaîna Malko, voulez-vous que je

lui parle de Margarita?

– Dites-lui où elle se trouve et ce qu'elle a fait. Je crains qu'elle ne puisse rien. Voilà, je n'ai plus qu'à chercher une nouvelle secrétaire. Celle-là, je vais la faire venir de Washington...

Il y avait beaucoup d'amertume dans la voix du responsable de la DEA.

– J'ai rendez-vous à la prison, conclut Malko, j'espère avoir enfin une information exploitable sur nos cinq Libanais.

– Que Dieu vous entende! soupira John Mac Cain. Si cela ne marche pas, vous repassez le pont. Je n'ai pas envie d'être responsable de votre mort.

Cette fois, le *comandante* Miranda les attendait au premier contrôle de la prison, juste après le parking. Souriant et affable. Les formalités durèrent quelques secondes, et Malko, Vicente Ortiz sur ses talons, se retrouva dans la casa N°2.

José Camacho était assis sur un banc, à l'ombre, en train de lire. Une sorte de minerve lui entourait le cou, des bandages sales tachés de sang. En voyant Malko, il posa son livre et lâcha, avant même de dire bonjour:

– *Tiene dinero*?

Malko était passé par le consulat américain où la secrétaire du consul lui avait remis une enveloppe contenant 100 000 pesos, venus d'El Paso, par un courrier.

– Vous avez l'information?

– Oui, dit-il.

– Alors?

– Vous allez prendre la Panamerican et vous arrêter au kilomètre 23. Il y a une casse de voitures. Richie. Quelqu'un vous attendra. Vous lui donnerez l'argent et il vous dira où se trouvent les cinq *gringos*.

Aux yeux des Mexicains, même les Libanais étaient des *gringos*.

– Quand?

– *Ahorita*.

Il chercha le regard vide de José Camacho. Impassible comme un joueur de poker.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas l'argent?

Le tueur bougea à peine.

– *No soy loco!* Si on sait que j'ai une somme pareille, je ne vis pas deux heures ici. Même les gardiens s'y mettront. Celui que vous allez voir est mon frère.

– Que vous est-il arrivé? demanda Malko. Votre cou.

– Ils ont essayé de me tuer, hier soir. Je dormais déjà. Un gardien a ouvert la porte à un des *sicarios* de ma *casa*. Il a voulu m'égorger, mais je me suis réveillé à temps. Il a pu ressortir, mais je le connais. Si vous me donnez les 100 000 pesos, je le ferai tuer.

« *Matar lo* », un terme qui revenait souvent dans les conversations... Malko était glacé par cette violence froide, méthodique, acceptée en quelque sorte. José Camacho ne semblait pas vraiment ému.

– C'est en rapport avec ma visite?

– *Creo que si!* laissa tomber José Camacho. *Bueno*, je dois apprendre une leçon.

Il ne lui avait pas souri, pas serré la main. Ils se trouvaient dans deux mondes différents.

– Adios, fit Malko.

De toute façon, il ne reverrait plus le *sicario*. Il ne restait plus qu'à se rendre à ce rendez-vous à haut risque. Il commençait à connaître les mœurs de Ciudad Juarez. Les 100 000 pesos constituaient une raison suffisante de le tuer. Il se tourna vers Vicente Ortiz.

– Vous avez entendu? Où se trouve le km 23 de la Panamerican?

– Loin dans le sud, fit le chauffeur de taxi. Après l'aéroport et le croisement avec le boulevard de l'Indépendance. C'est déjà le désert, avec de petites *colonias*.

– C'est dangereux?

Vicente Ortiz sourit dans sa moustache.

– Señor, ici, tout est dangereux.

– Vous voulez bien m'y conduire?

– Si, mais ce sera 1000 pesos en plus...

– *Vamos*.

.

Ils avaient laissé l'aéroport sur leur gauche et il n'y avait plus que des terrains vagues, avec des tourbillons de poussière.

Soudain, un grand panneau en haut d'un mât apparut sur la droite: RICHIE'S. *Coches y Camiones*².

À la surprise de Malko, Vicente Ortiz passa devant sans s'arrêter.

– Qu'est-ce que vous faites? lança Malko.

Vicente Ortiz se retourna avec un large sourire.

– *Precaucion, señor!*

Un kilomètre plus loin, il stoppa sur le bas-côté, en face d'une masure à qui il manquait le toit et pas mal de murs.

Vicente Ortiz se retourna.

– *Senor*, donnez-moi le *dinero*. On va le planquer dans cette maison... C'est plus sûr. Pour cette somme-là, je connais une centaine de *sicarios* qui vous attaqueraient avec les dents. En arrivant là-bas, je dirai que vous n'avez pas l'argent... *Bueno?*

– *Bueno*, fit Malko en lui tendant l'enveloppe.

Le Mexicain fila vers la maison et passa derrière. Lorsqu'il revint, il avait les mains vides. Il s'ébroua.

– C'est plein de serpents là-bas...

Au lieu de repartir, il alla à son coffre et l'ouvrit. Quand il regagna son volant, il avait à la main un vieux riot-gun à canon scié rafistolé avec du scotch et un sac de plastique plein de cartouches. Méthodiquement, il en poussa six dans le chargeur, et posa l'arme à ses pieds.

– *Ahorita, vamos!* lança-t-il à Malko.

Le portail de bois, jadis blanc, de la casse Richie's était largement ouvert, donnant sur une sorte de cour où se dressait une cabane en

bois, derrière laquelle il y avait une véritable montagne de vieilles voitures. Partout, des moteurs, des pièces rouillées.

Vicente Ortiz arrêta le taxi en face de la cabane et les deux hommes regardèrent autour d'eux. Repérant une voiture à gauche, un vieux truc sans âge et sans marque, avec un seul homme à bord. Il donna un coup de phares et Vicente Ortiz lança à Malko.

– Ça doit être lui. J'y vais? Prenez le riot-gun. Au cas où...

Malko le vit traverser la cour écrasée de soleil et se pencher à la glace du conducteur. La conversation fut assez longue puis Vicente Ortiz revint vers son taxi.

– On y va. Il nous suit!

Ils repartirent vers le sud, l'un suivant l'autre, pour s'arrêter devant la maison en ruines. Un vent violent commençait à souffler, soulevant des tourbillons de poussière. Il faisait si chaud que le goudron de la Panamerican semblait se gondoler.

Simple effet d'optique.

– Je vais chercher l'enveloppe, dit Vicente Ortiz. Allez le voir.

Avant de descendre, il prit quand même son riot-gun. Malko gagna l'autre voiture. Son conducteur était très jeune, le crâne rasé, les traits durs, le regard mort. À travers l'échancrure de sa chemise, on apercevait le début d'un tatouage. Il portait sur son index gauche une grosse bague avec une tête de mort. Il tourna un regard froid sur Malko.

– *Hola!*

Malko baissa les yeux et vit le riot-gun posé sur les genoux du frère de José Camacho.

La confiance régnait.

– Vous êtes le frère de José?

– *Si.*

– Vous savez pourquoi je viens?

– *Si.* Il tendit la main. *El dinero.*

– Vous devez me donner une information.

– *Si. Despues.*

Vicente Ortiz revenait, l'enveloppe passée dans sa ceinture. Un énorme camion passa, en route pour Chihuahua, faisant tout trembler sur son passage. Désormais, les trois hommes s'observaient, tendus.

– *Bueno*, répéta le frère de José Camacho, *el dinero?*

Malko comprit qu'il ne parlerait pas avant. Il fallait prendre le risque. Il tendit l'enveloppe. Le Mexicain l'ouvrit et se mit à compter soigneusement les billets. Ensuite, il la glissa entre sa chemise et sa peau et leva vers Malko un regard froid.

– Les cinq *gringos* se trouvent dans un hangar qui surplombe l'église Jesus de Nazareth, à Anapra. Vous ne pouvez pas le rater. Une porte est peinte en bleu, l'autre en vert. *Cuidado*, c'est un des lieux de stockage de la marchandise des *Aztec*os. L'endroit est gardé par beaucoup de *sicarios*. *Esta bien?*

– C'est sûr? insista Malko.

Cela paraissait presque trop simple.

Le Mexicain hocha la tête.

– *Cierto. Adios.*

Il démarra aussitôt, filant vers le sud, puis tourna un kilomètre plus

loin dans une transversale à gauche. Malko se tourna vers Vicente Ortiz qui avait tout entendu et demanda.

– Qu'en pensez-vous?

– Il doit dire la vérité. *Los Aztecos* ont essayé de tuer son frère. Les 100 000, c'était un prétexte. C'est seulement une vengeance. *A donde, vamos, ahora?*

– À Anapra.

Vicente Ortiz esquissa un sourire sous sa moustache.

– *Bueno*. Là, je ne vais pas avec vous.

1 Vous avez l'argent?

2 Voitures et Camions.

CHAPITRE XIX

Les deux hommes s'affrontèrent du regard et Vicente Ortiz rompit le silence.

– Senor Malko, je sais qui vous êtes et ce que vous cherchez. Je vous approuve mais je ne suis qu'un chauffeur de taxi avec deux enfants. J'ai déjà pris beaucoup de risques avec vous. *Los Aztecos* disent à tout le monde qu'ils vont se débarrasser d'un gringo qui les défie. Vous. Or, ils tiennent toujours parole.

– On peut déjà aller voir, suggéra Malko. Sans rien faire.

Vicente Ortiz secoua la tête.

– Anapra est le fief des *Aztecos*, il y a des *sicarios* partout. S'ils vous coupent la route pour revenir vers le centre, vous êtes mort.

Malko sentit qu'il ne ferait pas fléchir le chauffeur de taxi

– *Bueno*, conclut-il, ramenez-moi au Ramada.

Désormais, il avait enfin une information capitale: le lieu où se planquaient les cinq membres du Hezbollah avant de s'infiltrer aux États-Unis.

Comment l'exploiter?

Sans la moindre aide des Américains, pourtant les premiers concernés.

La voiture de Malko était un four. Sans même téléphoner, il prit le chemin de la Police d'État. Juste avant d'y arriver, il stoppa à une station d'essence et appela Elvira Ochoa.

– Vous êtes au bureau?

– Oui, dit-elle.

– J'ai des choses importantes à vous dire. Je peux venir?

La Mexicaine eut une longue hésitation.

– Je ne préfère pas. Je vous expliquerai. Retrouvons-nous dans une heure au restaurant pour manger une glace.

Il la sentit tendue et n'insista pas.

Il n'avait plus qu'à gagner l'avenida Toma Fernandez où se trouvait le restaurant Garufa. Cela tombait bien: il mourait de faim et même la nourriture mexicaine le contenterait.

Il lui fallut une demi-heure pour retrouver le Garufa.

Lorsqu'il poussa la porte, trois garçons se précipitèrent sur lui. Le restaurant était vide et, un client, c'était le miracle. Un *gringo*, encore plus.

Malko gagna le petit salon où il avait retrouvé Elvira Ochoa. Cinq minutes plus tard, les *tacos* et les *enchiladas* commençaient à s'entasser devant lui, avec une purée de guacamole. D'autorité, on lui avait apporté une Star glacée.

Il avait presque fini ses *enchiladas* lorsque Elvira Ochoa fit son apparition. Encadrée par quatre femmes policiers, le doigt sur la détente de leur M. 16, le regard sans cesse en mouvement. Au lieu de ressortir, elles prirent place dans la première salle du restaurant, surveillant la porte.

À peine la *comandante* assise, Malko demanda.

– Qu'est-ce qui se passe?

– Mon assistante, Guadalupe Diaz a été kidnappée ce matin, annonça la Mexicaine. Elle était au volant de sa voiture lorsqu'à un feu rouge, elle a été coincée par une voiture de la *Policia Municipal*, avec trois policiers. Ils l'ont forcée à monter dans leur véhicule, et sont repartis.

– Une vraie voiture de police?

– Probablement. Certains policiers en louent à des *sicarios* qui possèdent déjà des uniformes. Ou bien ce sont de *vrais* policiers travaillant pour le Cartel.

– C'est plutôt bon signe qu'ils ne l'aient pas abattue sur place, remarqua Malko.

Elvira Ochoa lui jeta un regard de commisération.

– Non, cela aurait été meilleur. Là, Dieu sait ce qu'ils vont lui faire! Déjà, la violer, puis l'étrangler ou lui mettre une balle dans la tête.

» C'est terrible: cette fille a vingt ans, elle a voulu à tout prix venir travailler avec moi. Elle sortait de l'école de police et elle avait encore beaucoup d'illusions.

– Pourquoi parlez-vous d'elle au passé?

Un garçon déposa devant Elvira Ochoa une énorme glace à la vanille, mais elle la regarda à peine.

– Parce que, pour moi, elle est déjà morte, dit la Mexicaine. Je les connais. En vous quittant, je vais aller à la cathédrale prier pour que sa mort soit douce. C'est tout ce que je peux faire.

Elle en avait les larmes aux yeux.

– Pourquoi elle? demanda Malko.

– Pour me décourager. Ils font souvent cela, ils s'attaquent à la famille ou aux amis. Moi, je n'ai pas de famille ici.

Malko avait un peu honte de parler des Libanais, mais Elvira Ochoa semblait se reprendre. Elle demanda.

– Pourquoi vouliez-vous me voir?

– Je crois que j'ai trouvé l'endroit où les *Aztec* planquent les cinq Libanais.

Il lui fit le récit du rendez-vous avec le frère de José Camacho et conclut:

– Qu'en pensez-vous?

Elvira Ochoa hocha la tête.

– Cela peut être vrai. Cette zone est sous le contrôle des *Aztec*, il y a des *casas de seguridad* partout et on pense que « El Diablo » ne se cache pas loin. Si ce hangar est un dépôt de drogue, cela va être très difficile.

– Pourquoi?

Elle esquaissa un sourire résigné.

– Moi, je ne peux rien faire, je ne m'occupe que des femmes assassinées. Celles qu'on trouve dans les narcofosse. Pour attaquer un endroit pareil, il faut la Police Fédérale. Eux seuls, ont les moyens et la volonté. Seulement, ils sont obligés de prévenir la Police Municipale. Or, il y aura fatalement un officier de police qui préviendra les *narcos*. Quand les policiers arriveront, ils auront démenagé la drogue et les Libanais...

Elle avait fini par entamer sa glace. Malko était sidéré. Il se trouvait théoriquement dans un État de droit, et personne ne pouvait s'attaquer

à un dépôt de drogue...

Une femme policier surgit soudain, un portable à la main et le tendit à Elvira Ochoa. Celle-ci se leva de table et parla longuement. Lorsqu'elle revint s'asseoir, elle avait vieilli de dix ans.

Elle se laissa tomber sur sa chaise, le regard vide.

– C'étaient eux, dit-elle, ils tiennent Guadalupe. Ils me proposaient un échange. Moi contre elle. Une voiture m'attend à une station-service pour m'emmener, seule, sans arme et sans escorte.

– Vous avez refusé?

– Oui, dit-elle d'une voix blanche. Ils nous auraient tuées toutes les deux.

– Vous ne pouvez pas attraper celui qui vous attend?

Elvira Ochoa secoua la tête.

– Ils m'ont prévenue. Si la police s'attaque à lui, ils égorgent Guadalupe immédiatement. Le type a un portable ouvert sur les genoux.

» Ces coyotes m'ont passé Guadalupe. Elle pleurait, mais elle était digne.

– Que lui avez-vous dit?

– De prier Dieu. Je ne pouvais pas lui dire qu'elle allait mourir.

Les fenêtres de la *casa de seguridad*, dans le quartier de Lomas Paleo, étaient obturées par d'épais rideaux blancs opaques. Manuel Urbina, assis dans un fauteuil, buvait une Star, tout en téléphonant.

Deux *sicarios* attendaient, assis par terre, près de la porte. Simples gardes du corps.

Sur le lit, Guadalupe Diaz, la jeune policière, avait été attachée par les chevilles et les poignets. Le visage découvert. Jusque-là, on ne lui avait rien fait.

Manuel Urbina interrompit sa communication et lança à la cantonade:

– *Bueno*, le rendez-vous est passé d'une heure. Elle ne viendra pas. Tourné vers Guadalupe Diaz, il ajouta: ta *Jefe* t'a laissée tomber! Elle veut que tu meures...

Il fit un signe aux deux *sicarios* qui se levèrent et s'approchèrent du lit. L'un tenait des sacs en plastique à la main.

– Ne faites pas de saletés, recommanda, sévère, le *sicario*.

Guadalupe Diaz poussa un hurlement: un des *sicarios* venait de lui enfiler sur la tête un sac en plastique. Les mains liées, elle ne put faire que des bonds de carpe sur le lit, pour tenter de leur échapper.

En vain.

Très vite, le *sicario* serra le lacet autour de la gorge de la jeune femme, empêchant l'air de passer. Puis, aussitôt, il passa le second sac par-dessus le premier. L'expérience avait prouvé que certaines victimes étaient parvenues à mordre le plastique s'il n'y avait qu'un seul sac, donc à crier et surtout à respirer.

Manuel Urbina regardait la policière se débattre sur le lit. Cela ne dura pas longtemps. Les poumons vidés d'air, Guadalupe Diaz retomba, asphyxiée.

– *Bueno*, fit le *sicario*, vous la descendez et vous faites ce que je vous ai dit.

Il n'avait plus qu'à rendre compte à « El Diablo » que la *comandante* Ochoa n'était pas tombée dans son piège: ce qui était prévu.

Elvira Ochoa regarda sa montre et dit d'une voix éteinte.

– Je dois retourner au bureau. Il y aura peut-être des nouvelles.

» Pour l'instant, je ne peux rien faire pour vous.

Malko n'insista pas: visiblement, elle était totalement concentrée sur le kidnapping de son assistante. Il se sentait coupable: si Elvira Ochoa était devenue la cible des *narcos*, c'était à cause de lui.

– Je ne peux rien faire pour vous? demanda-t-il.

– Prier, fit la Mexicaine, en prenant entre ses doigts la petite croix qui pendait sur sa poitrine.

Malko ne s'attarda pas, reprenant le chemin du Ramada. En chemin, il décida de passer au consulat américain. Il y serait mieux pour téléphoner à El Paso.

Le consul, aux cheveux gominés, l'accueillit avec une chaleur mesurée, mais mit un bureau à sa disposition.

John Mac Cain commença à boire les paroles de Malko, ponctuant son récit d'exclamations approbatrices, puis son enthousiasme se refroidit sérieusement lorsque Malko lui exposa, qu'à moins d'envoyer un bataillon de « marines », il ne voyait pas comment exploiter son renseignement.

Il y eut un instant de silence, troublé seulement par le bruit du climatiseur, puis le chef de la DEA suggéra:

– Vous devriez appeler l'Agence, à Washington. Je ne vois qu'une possibilité: les drones.

– Les drones!

– Oui, nous en utilisons parfois pour repérer les plantations de coca en Colombie et au Pérou. Mais jamais des drones armés. Ce serait une violation grave de la souveraineté du pays...

– Au Pakistan, souligna Malko, ils violent la souveraineté des Pakistanais tous les jours.

– Le Pakistan n'est pas le Mexique, souligna l'Américain. Mais si l'Agence veut liquider ces terroristes, il n'y a pas trente-six façons.

Trois minutes plus tard, Malko proposait à Ted Boteler, le patron de la Division des Opérations, l'opération « Drones ».

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Malko s'attendait à ce que l'Américain l'envoie promener, mais Ted Boteler laissa tomber:

– *It's a distinct possibility*... Cependant, ce n'est pas simple. Il faut d'abord que la Maison Blanche donne son feu vert. Ensuite, que l'Air Force puisse en trouver un disponible. Et *surtout*, il faut savoir où frapper avec précision. Pas de dégâts collatéraux.

– Les seuls seront des *sicarios*, assura Malko. En ce qui concerne la localisation, mon I-phone comporte un GPS. On peut donc localiser ce hangar avec précision.

– OK, conclut Ted Boteler, je lance le processus. De votre côté, pouvez-vous m'envoyer les coordonnées géographiques de cet objectif? Au cas où la Maison Blanche dirait « oui ».

– Je vais essayer de les trouver, promit Malko.

– Faites attention.

Encore de l'humour noir.

John Henry Millian débarqua du vol de Mexico avec une petite valise de cabine et une pochette de cuir noir. Coiffé d'un chapeau aux larges bords, il ressemblait à tous les autres passagers mexicains, avec sa chemise aux longues pointes, brodée, comme il se doit chez un *caballero*.

Son visage rond ne reflétait aucune expression. Ses traits étaient à peine marqués en dépit de ses 55 ans. Depuis la mort de Pablo Escobar, son patron, il était officiellement revenu dans la légalité, en battant sa culpé.

La Colombie, pays de violence extrême, avait accepté sa contrition facilement: il faisait même des conférences! Entre-temps, il vivait paisiblement à Medellin, sa ville natale, de ses rentes et du produit de certains contrats qu'il acceptait. Toujours en dehors de la Colombie.

Celui-là l'avait alléché: les FARCS lui avaient proposé 50 000 dollars pour liquider un *gringo*. Une somme énorme, transformée en pesos colombiens.

Cette offre le flattait: il n'avait pas abattu 246 personnes pour rien. Pas d'enfants, quelques femmes, mais surtout des hommes, jeunes, féroces et stupides, qui pensaient que le métier de *sicario* n'était dangereux que pour les autres. Or, souvent, Pablo Escobar l'avait chargé de liquider de fidèles *sicarios* qui prenaient trop d'importance.

Il traversa le hall d'arrivée et déboucha sur le trottoir. Jetant un regard distrait à une voiture de la *Policia Federal* garée devant l'aéroport.

Il n'était pas là depuis trois minutes qu'un homme jaillit d'une voiture et vint vers lui.

– Senor Millian?

– Si.

– *El Jefe* m'a dit de venir vous chercher. *Con permiso*.

John Henry Millian prit place dans le 4 × 4 climatisé aux vitres opaques et se détendit, regardant le paysage tandis que le véhicule remontait vers le nord.

Le même qu'en Colombie, apparemment, il y avait autant de misère ici.

Trente minutes plus tard, le véhicule stoppait devant une demeure majestueuse entourée d'un haut mur et dont les reflets verdâtres des fenêtres indiquaient un blindage conséquent. Il suivit deux *sicarios* éperdus d'obséquiosité jusqu'à un grand salon où un homme corpulent, à la moustache en croc, se leva pour lui donner un vigoureux *abrazo*.

– Quel plaisir! affirma « El Diablo ». Vous voulez manger ou boire?

– Boire. De l'eau ou du soda.

« El Diablo » qui avait préparé une bouteille de Taittinger bien glacé en était pour ses frais. Visiblement, le *sicario* colombien était sobre comme un chameau.

Un des *sicarios* courait déjà vers la cuisine. Lorsque le Colombien se fut désaltéré, il reposa son verre et demanda.

– Quel est le problème?

– Un *gringo*, qui travaille avec la DEA, nous pose beaucoup de problèmes. Nous en serions venus à bout, mais nos amis des FARCS ont décidé de faire appel à vous.

John Henry Millian ne pipa pas. Il connaissait la vérité.

– *Muy bien*, approuva-t-il, sans commentaire. Je suis arrivé ici, les mains nues. Il me faut une arme.

– *Como no!* s'empressa « El Diablo ». Je viens avec vous.

Ils descendirent jusqu'au sous-sol et le *narco* ouvrit la porte de l'armurerie. Il y avait de tout, jusqu'à la mitrailleuse lourde, peu utilisée. Celle-là avait été volée à une patrouille de police.

Une trentaine de pistolets étaient accrochés au mur. John Henry Millian se tourna vers « El Diablo ».

– Vous n'avez pas une arme avec un silencieux?

Confus, « El Diablo » dut avouer qu'il n'avait pas de silencieux. C'était même un accessoire auquel personne n'avait jamais pensé à Ciudad Juarez.

Le *sicario* colombien n'insista pas et choisit un automatique Hi-Standard au long canon, calibre 22 LR. À la grande surprise de « El Diablo ».

– Senor Millian, se permit-il de remarquer, c'est un tout petit calibre...

Le Colombien lui adressa un sourire ironique.

– *Hombre*, je ne chasse pas le crocodile...

Il prit l'arme ainsi qu'une boîte de cartouches et ils remontèrent dans le living-room.

– Vous avez la photo?

– Pas encore! avoua « El Diablo ». Ce sera fait aujourd'hui, je vous le jure.

Le Colombien dissimula son agacement et passa à autre chose.

– Où suis-je logé?

– Dans un hôtel qui m'appartient, le REY. Ce n'est pas très loin de l'hôtel où se trouve le *gringo* et c'est climatisé.

Avec 40° à l'ombre, c'était un minimum.

Le Colombien reprit un peu d'eau et laissa tomber.

– Vous me conduisez là-bas pour que je me repose. Ensuite, vous m'amenez la photo, l'adresse et la voiture.

– Et pour...

– Ce sont nos amis qui s'en chargent...

John Henry Millian n'aimait pas traiter avec des gens qu'il ne connaissait pas. Les FARCS lui verseraient son argent et le déduiraient au Cartel de Juarez dans la prochaine livraison de cocaïne. Il se leva et demanda soudain.

– Vous connaissez une église?

– *Como no!* Elle n'est pas très grande, avertit « El Diablo », mais ce n'est pas loin d'ici.

– La taille importe peu, affirma d'un ton sentencieux le *sicario* colombien. Toutes les églises sont égales aux yeux de Dieu.

C'était un rite absolu: avant chaque « action », il se recueillait longuement, priant la Vierge des Morts de lui garder la main ferme.

Tandis qu'il descendait l'escalier, il se retourna.

– Donnez-moi vite la photo. Je n'ai pas envie de rester longtemps ici. J'ai un mariage samedi à Medellin.

« El Diablo » sentit l'euphorie l'envahir. On était mercredi. Grâce à ses amis des FARCS, il serait débarrassé du *gringo* avant la fin de la semaine.

Du coup, il lança au Colombien.

– Je viens avec vous à l’église! Cela ne fait pas de mal de prier Dieu!

Lui savait déjà ce qu’il allait réclamer à la puissance divine:
l’élimination de ce *gringo de mierda*.

¹ C'est une vraie possibilité.

CHAPITRE XX

La voiture cahotait sur les chemins sablonneux d'Anapra, après avoir quitté la route goudronnée longeant le grillage marquant la frontière avec les États-Unis. C'était un patchwork de maisons misérables, échelonnées aux flancs des petites collines râpées, avec de minuscules commerces – *grocerias*, *bodegas*, cafés – dans des masures rapiécées. Au fond, la ligne des Franklin Mountains, de l'autre côté du Rio Grande, signalait El Paso.

Malko doubla un poussif camion d'eau potable et s'arrêta, cherchant à s'orienter. À Anapra, il n'y avait aucun panneau indicateur.

Un bus blanc et vert « *Oriente-Poniente* » passa devant lui, descendant la colline, pour s'arrêter quelques mètres plus loin.

Une femme descendit du bus et s'apprêta à traverser. Malko lui fit signe et elle s'approcha, méfiante. Un peu rassurée en voyant un gringo.

– *A donde la iglesia Jesus de Nazareth*¹?

Elle tendit la main, désignant le haut de la colline couverte de masures, comme des furoncles.

– *Por aqui, señor.*

– *Muchas gracias.*

Définitivement rassurée en voyant qu'il ne tentait pas de la faire monter dans sa voiture, elle ajouta à voix basse.

– *Cuidado, señor. Es muy peligroso*².

Malko repartit, sinuant entre les baraques, tendu et sur ses gardes. Ici, il était dans le fief des *Aztec*os. Un des quartiers les plus pauvres de Ciudad Juarez d'où venaient une partie des jeunes *sicarios*,

analphabètes, crevant de faim et sans espoir. À tout moment, un 4 × 4 du gang pouvait surgir et le prendre en chasse.

Le soleil tapait féroce.

Arrivé en haut de la colline, Malko découvrit en contrebas, à environ un kilomètre, une petite église rectangulaire, aux murs blancs, au toit plat, avec une croix au-dessus de l'entrée, en guise de clocher, au creux d'un repli de terrain.

D'après le frère de José Camacho, le hangar où se cachaient les Libanais se trouvait au sommet d'une des collines dominant l'église.

Il regarda le paysage sablonneux, couvert d'une maigre végétation, découvrant une piste qui serpentait jusqu'à la colline voisine où s'élevait un grand bâtiment, au milieu de nulle part, sans aucune maison autour.

Il se lança sur la piste, sur ses gardes. Le Glock 22 était coincé entre le siège et la console centrale de la Toyota, une balle dans le canon.

Piètre défense. Ici, l'unité de mesure, c'était la Kalach...

Il fallait qu'il situe ce bâtiment, à tout prix. Sans ça, l'opération « drone » ne pouvait pas se dérouler.

Vingt minutes plus tard, il atteignit un petit plateau dominant tout le paysage. Au milieu se trouvait un énorme hangar, sans aucun signe de vie autour.

Il parcourut encore cent mètres, arrivant à une dizaine de mètres du bâtiment. Son pouls s'accéléra. La grande porte coulissante fermant le hangar avait deux battants, peints de couleurs différentes: l'un bleu, l'autre vert. Exactement ce qu'avait décrit le frère de José Camacho.

Malko prit plusieurs photos numériques du hangar, puis déclencha la fonction GPS. Quelques secondes plus tard, la position du hangar était enregistrée. Par précaution, il composa immédiatement le numéro de Ted Boteler à Washington. Lorsqu'il l'eut en ligne, il annonça:

– Je suis là-bas, je vous passe les éléments d'identification et la localisation.

– Bravo! exulta le chef de la Division des Opérations. J'ai lancé le processus, la Maison Blanche est OK. Avec ça, on va pouvoir les booster. *Take care.*

Vœu pieux.

Au moment où Malko rentrait son I-phone, une des portes du hangar coulissa et un homme se glissa à l'extérieur. Polo, jean et Kalachnikov.

Sans hésiter, il marcha sur Malko.

Celui-ci posa la main sur la crosse du pistolet, le poulx montant au ciel. S'il reculait brutalement, l'autre risquait d'ouvrir le feu. S'il tirait le premier, il risquait de déclencher une riposte violente. Cet homme n'était sûrement pas seul dans le hangar.

Il attendit, dissimulant le pistolet sous une carte. L'inconnu s'approchait. Un jeune, les cheveux ras, le visage enfantin et brutal. Au lieu de venir jusqu'à la voiture, il s'arrêta et lança à pleine gorge:

– *Fuera de aquí*!

La Kalach à bout de bras, il attendit que Malko ait fait demi-tour pour repartir vers le hangar. Sans poser la moindre question.

Pourtant, le poulx de Malko regrimpa en voyant que l'homme s'était arrêté et parlait dans un walkie-talkie. Il ne l'avait sûrement pas identifié, sinon, il l'aurait aussitôt rafalé, mais il était en train de donner l'alerte...

Pied au plancher, Malko fonça vers l'autre colline.

Il était presque arrivé à l'église Jesus de Nazareth lorsqu'il vit le soleil se refléter dans un parebrise, loin derrière lui. Celui d'un 4 × 4 qui descendait de l'autre colline pour lui couper la route. Malko se lança à fond dans la descente mais comprit que le 4 × 4 allait arriver en bas avant lui.

Il n'hésita pas: quittant la piste, il fonça dans la pierraille entre les mesures. Sans savoir où il allait... Très vite, il disparut aux yeux de ses éventuels poursuivants et continua à zigzaguer. Cela lui rappelait le jour où il s'était perdu dans le Hezbollahland à Beyrouth, des années plus tôt. Avec, aussi, des tueurs à ses trousses.

Il arriva au sommet d'une autre colline, contourna quelques maisons et aperçut en contrebas, la route longeant la frontière, goudronnée et déserte.

Il plongea dans sa direction, utilisant des pistes improbables, sous le regard étonné de quelques Mexicains attablés devant une *bodega*.

Et encore, ils n'avaient pas vu que c'était un *gringo*!

Il continua sa course, jetant de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. Le 4 × 4 blanc avait disparu. Dix minutes plus tard, après avoir franchi un dernier fossé en biais, il était sur le goudron. La route sinuait encore au milieu des rares maisons puis suivait le cours du Rio Grande. Soudain, il aperçut devant lui trois pick-up remplis de soldats en arme.

Une patrouille de la *Policia Federal*.

Il se colla derrière, soulagé: plus rien ne pouvait lui arriver. Il avait fait son maximum. Désormais, les Américains avaient tous les éléments pour écrabouiller les membres du Hezbollah planqués dans le hangar.

Hussein El Hadi s'agenouilla le premier, pour la prière de l'après-midi, suivi de ses quatre compagnons, tournés vers La Mecque, pourtant bien loin d'eux. Depuis le début de leur odyssée qui les avait menés de Buenos Aires jusqu'en Colombie et ensuite au Mexique, ils n'avaient jamais oublié leurs prières. Tous extrêmement pieux, ils considéraient que c'était leur premier devoir de soldats d'Allah.

Les *sicarios* mexicains qui protégeaient le hangar avec eux les observaient avec curiosité. Tous fervents catholiques, ils ne connaissaient rien à la religion musulmane. Pour eux, ces étrangers allaient frapper les *gringos*, ce qui ne pouvait être qu'une bonne chose.

En plus, ils ne faisaient pas de bruit, étaient polis, ne connaissant que quelques mots d'espagnol, à l'exception de Hussein, qui le parlait couramment.

Les cinq Libanais se remirent debout, roulèrent leur vieux tapis de prière et s'attablèrent devant leurs *tacos*. Du moment qu'il n'y avait pas de porc, tout allait bien. En plus, très épicée, la nourriture mexicaine leur convenait parfaitement.

Ils mangèrent rapidement, laissant intactes les bières apportées par leurs hôtes, ne buvant que du Coca. Ensuite, Hussein El Hadi se leva et gagna la pièce vitrée où se tenait le chef d'équipe des *sicarios*.

Souriant, la main sur le cœur, à la libanaise, il demanda pour la centième fois.

– *Amigo*, quand allons-nous passer de l'autre côté?

Ils avaient beau savoir que ce n'était pas facile, cela commençait à faire long.

Edouardo Villalobo, « El Stich », chargé des Libanais, ne se démonta pas.

– D'ici peu de temps, affirma-t-il. Nous attendons un camion sûr, avec un chauffeur sûr, qui viendra chercher les produits de la *maquinadora* Fernandez. Le camion ne subit aucun contrôle en entrant aux États-Unis grâce à son « visa-laser ». Vous serez à l'intérieur, avec

votre matériel.

» Le camion vous mènera jusqu'à la gare de Houston. Ensuite, vous continuerez tout seuls... *Hay paciencia*.

Hussein El Hadi repartit, modérément rassuré. Membre éminent du Hezbollah extérieur, jadis dirigé par Imad Mugnieh, il était responsable de cette opération destinée, officiellement, à venger la mort d'Oussama Bin Laden.

En réalité, le Hezbollah détestait Bin Laden, salafiste sunnite, mais tout le monde musulman verrait que les seuls à réagir à son assassinat avaient été ces hérétiques de Chiites.

Leur plan était simple. Avec eux, ils emportaient assez d'explosifs pour confectionner cinq ceintures explosives. Une fois équipés, ils iraient se faire sauter à cinq endroits stratégiques de Washington: devant la Maison Blanche, à la gare, à l'Hôtel Intercontinental, dans l'immeuble abritant le FBI et dans une église.

Certes, ces attentats ne changeraient pas le rapport de force entre le Hezbollah et les Américains, mais marqueraient la population, un peu comme le 11 septembre l'avait fait. Les Américains se sentaient à l'abri dans leur État-Continent et le fait qu'on puisse venir les frapper impunément allait les plonger dans une nouvelle paranoïa désespérée.

Bien entendu, aucun des cinq Hezbollah ne survivrait. Peu importe, c'étaient des *shahids*, des martyrs, qui avaient été bénis par un Iman, avant leur départ.

Maintenant, ils rongeaient leur frein dans cet immense hangar-sauna, en compagnie de gens à qui ils n'avaient rien à dire ; les deux groupes vivaient dans des galaxies différentes: la seule motivation des narcos était l'argent. Celle des Hezbollah était la religion et la vengeance contre les Infidèles.

Hussein El Hadi alla retrouver ses quatre amis et affirma:

– Frères, c'est pour bientôt. Prions Allah.

Malko venait de regagner la *Zona Pronaf* lorsque son portable s'alluma.

– Vous pouvez venir au bureau? demanda la *comandante* Ochoa.

– Bien sûr.

Vingt minutes plus tard, il gara sa voiture dans le parking du bâtiment de la Police d'État. Alors qu'il gagnait l'entrée, il remarqua un photographe, posté sur le trottoir, qui prenait des clichés des gens entrant et sortant, sans plus y prêter attention.

Il y avait toujours la même foule au rez-de-chaussée, entassée sur les chaises, attendant leur audition. Lui, s'engagea dans la rampe en pente douce menant au premier étage. La porte du bureau d'Elvira Ochoa était ouverte, deux femmes policiers la gardant. Connaissant Malko, elles le laissèrent passer.

Elvira Ochoa, assise à son bureau, leva la tête. Elle avait les traits tirés, des poches sous les yeux, le teint gris.

– Vous avez des nouvelles de Guadalupe Diaz? demanda aussitôt Malko.

La Mexicaine secoua la tête.

– Non, rien. Je n'ai pas beaucoup dormi, nous avons patrouillé partout, fouillé tous les endroits possibles, là où on retrouve souvent des cadavres. Rien.

– C'est peut-être bon signe...

– Non, laissa-t-elle tomber.

Il n'osa pas la contrarier... D'ailleurs, volontairement, Elvira Ochoa avait changé de sujet.

– J’ai reçu une information de la *Policia Federal*, dit-elle. Par un ami de Mexico. C’est pour cela que je voulais vous voir. Le *sicario* le plus célèbre de Colombie est arrivé hier à Mexico City, avant de prendre un vol pour Ciudad Juarez. Un certain John Henry Millian.

– Il n’a pas été arrêté?

Elvira Ochoa secoua la tête.

– Non. Au Mexique, il n’a jamais commis aucun délit. Et, en Colombie, il a été blanchi! Après la mort de Pablo Escobar, il a contacté la presse et a déclaré qu’il voulait désormais consacrer sa vie à avertir les jeunes de ne pas tomber dans le crime.

» Les autorités l’ont détenu quelques semaines, puis l’ont remis en liberté...

Malko avait envie de se frotter les yeux.

– Et on l’a cru?

– Cela arrangeait tout le monde, je pense qu’il a donné beaucoup d’informations à la police locale. Pourtant, il a avoué lui-même avoir procédé à 246 « contrats ». Dont des femmes... Évidemment, c’étaient des voyous, aucun policier, sinon il ne s’en serait pas tiré.

Médusé, Malko demanda.

– On sait ce qu’il vient faire à Ciudad Juarez?

Le regard d’Elvira Ochoa se fixa sur lui.

– Je pense qu’il vient vous tuer.

Il la regarda pour voir si elle plaisantait, mais ce n’était visiblement pas le cas... La *comandante* continua:

– C’est la première fois qu’il vient au Mexique. Pourquoi à Ciudad

Juarez? En plus, j'ai appris par un policier de l'aéroport, qu'une voiture était venue le chercher. Un 4 × 4 aux vitres fumées, qui appartient vraisemblablement aux *Aztec*os...

Malko n'arrivait pas à avoir peur. Pourquoi un ex-*sicario* colombien viendrait-il spécialement à Ciudad Juárez pour le tuer?

– Je croyais qu'il avait cessé d'assassiner, remarqua-t-il.

– C'est ce qu'il a dit à la police, mais on ne cesse jamais d'être un *sicario*.

– Savez-vous où il se trouve?

– Non.

– Qu'est-ce que je dois faire?

– Attention. Très attention. Cet homme frappe comme un serpent. Vite et de façon mortelle.

Soudain, Malko repensa au photographe à l'entrée du bâtiment.

– Il y a souvent des gens qui font des photos devant votre QG? demanda-t-il.

Elvira Ochoa parut sincèrement surprise.

– Non, d'ailleurs, c'est interdit. Il ne faut pas photographier les forces de l'ordre...

– Il y en avait pourtant un, confirma Malko, je crois même qu'il m'a pris en photo.

Elvira Ochoa le fixa longuement.

– C'est ennuyeux. Les deux choses sont peut-être liées. Soyez sur vos gardes.

- Qu'est-ce que je peux faire?
- Si vous le croisez, tirez le premier.

1 Où se trouve l'église Jesus de Nazareth?

2 Attention, c'est très dangereux.

3 Fous le camp d'ici!

CHAPITRE XXI

Malko fixa la *comandante* Ochoa.

– Encore faudrait-il que je le croise, corrigea-t-il, et que je le reconnaisse. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire. Grâce à votre tuyau, j'ai eu l'information sur les Libanais.

Il lui raconta sa balade à Anapra. La policière ne semblait pas surprise.

– Je connais cet endroit, confirma-t-elle: c'est un gros dépôt de cocaïne des *Aztec*os. Il est gardé jour et nuit par leurs meilleurs *sicarios*.

– La police n'a jamais été perquisitionner?

– Nous ne sommes jamais arrivés à avoir un mandat de perquisition... Des gens haut placés ont intérêt à ce qu'on ne touche pas à cette cocaïne. De toute façon, il paraît qu'il existe plusieurs tunnels creusés sous la colline, pour évacuer ceux qui la gardent.

» Qu'allez-vous faire maintenant?

Elle parlait comme si le hangar se trouvait aux États-Unis.

Malko préféra ne pas parler des drones.

– Rien! dit-il. Rapporter le fait aux Américains.

Elle allait répondre lorsque son téléphone fixe sonna. Elle décrocha et, après quelques secondes, Malko vit son visage changer d'expression. Elle prononça un seul mot:

– *Llegamos* !¹

Lorsqu'elle croisa le regard de Malko, son regard semblait éteint.

Mort.

– On l’a retrouvée! fit-elle d’une voix absente.

Déjà elle était debout et enfilait machinalement un gilet pare-balles GK en Kevlar. En sortant dans le couloir, elle jeta un ordre aux policières qui la gardaient et dévala l’escalier, les filles sur ses talons.

En bas, il y eut une bref conciliabule avec un autre policier et une voiture de police se plaça derrière son pick-up.

– Je peux venir avec vous? demanda Malko.

Occupée à discuter, Elvira Ochoa ne répondit pas et profitant de son silence, il se glissa sur la seconde banquette du pick-up. Le petit convoi s’ébranla, sirènes hurlantes, gyrophares en marche.

Elvira Ochoa se retourna et dit d’une voix blanche:

– On l’a retrouvée au campo algonero².

Les deux voitures de police s’arrêtèrent au milieu du chemin non asphalté, juste en face de huit grandes croix roses plantées en bordure d’un champ. Deux d’entre elles avaient été renversées, peut-être par le vent.

Malko ne vit d’abord que cela.

Ils avaient traversé la moitié de la ville vers le sud, pour atteindre le quartier de Los Pinos. Déjà, les policiers sautaient des véhicules et se déployaient, bien qu’il n’y eût pas un chat en vue.

Elvira Ochoa, flanquée de ses deux fliquettes, marcha jusqu’aux

croix. C'est alors que Malko aperçut, posées devant elles, deux grosses valises marron. À chaque poignée, était attachée une étiquette portant le nom de « *comandante Elvira Ochoa* ». La policière se retourna vers ses gardes du corps.

– Ouvrez-en une!

Une policière se précipita et s'accroupit en face des valises. Les serrures claquèrent et elle rabattit le couvercle. Demeurant figée d'horreur. Malko aperçut des sacs de plastique. On distinguait nettement un bras. Il réprima une nausée: il avait devant lui les débris d'un corps humain.

Elvira Ochoa se signa lentement et lança d'une voix blanche.

– Refermez-la. Emportez-les.

Avec précaution, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'encore vivant, deux policières chargèrent les valises à l'arrière du pick-up. Elvira Ochoa se tourna vers Malko.

– Ici, en 2001, on avait découvert huit cadavres de femmes. On n'a jamais su qui les avait tuées.

Déjà, elle regagnait sa voiture, laissant Malko tétanisé d'horreur. C'est, indirectement, à cause de lui, que Guadalupe Diaz avait été assassinée. Il en étouffait. Il rejoignit la *comandante*.

– C'est à cause de moi, dit-il. Je vous demande pardon.

Elvira Ochoa secoua la tête.

– Personne ne m'a forcée à vous aider... Ce sont des monstres. C'est moi qui serai la suivante.

– Vous pouvez partir de l'autre côté, suggéra Malko.

– Pas avant de l'avoir vengée.

Vaine promesse.

Le silence régna jusqu'au QG de la police. Elvira Ochoa semblait lasse, découragée. Elle tendit la main à Malko, absente.

– Je vous appellerai.

Il n'insista pas et regagna sa voiture, bouleversé.

Comme toujours, Malko inspecta soigneusement l'avenida Lincoln avant de s'arrêter devant le Ramada. Les policiers de la *Polica Federal* étaient toujours là. L'employé de la réception le salua poliment. En débouchant dans le patio, Malko remarqua un couple étendu sur des chaises longues, en face de la petite piscine. L'homme avait le visage dissimulé sous un chapeau aux larges bords et le corps couvert de tatouages.

La femme, la trentaine, les cheveux lisses, plutôt bien faite, suivit Malko du regard comme il se dirigeait vers sa chambre. Il en éprouva une sensation de malaise.

Après avoir passé quelques instants dans sa chambre, il ressortit et gagna la réception, interpellant l'employé avec un sourire.

– Vous avez de nouveaux clients?

Il n'y avait jamais personne au bord de la piscine.

– Oh, ils ne sont pas à l'hôtel! corrigea le Mexicain. Ils sont venus juste pour la journée. Elle, je l'ai déjà vue, elle traîne souvent avec des voyous, lui n'est pas d'ici, il a l'accent colombien. Ils vont sûrement me demander une chambre...

Malko sentit son poulx s'emballer. Un Colombien et une pute locale: ce ne pouvait être que le *sicario* venu à Ciudad Juarez l'assassiner.

De nouveau, Malko était retourné dans sa chambre, s'interrogeant sur la conduite à tenir. Il pensa appeler Elvira Ochoa, mais elle avait assez de problèmes et puis, que pourrait-elle faire? John Henry Millian, en dépit de ses 246 meurtres, n'était pas recherché par la justice.

Il ne restait qu'une solution: l'affrontement. Évidemment, le plus simple eût été de ressortir, de s'approcher de lui et de lui mettre une balle dans la tête, pour, ensuite, repasser le pont Santa Fe. Mais il avait encore à faire à Ciudad Juarez. Le *sicario* n'allait pas tarder à frapper, ignorant que Malko l'avait identifié. C'est là qu'il faudrait agir. À ses risques et périls.

Il vérifia son pistolet et attendit, allongé sur son lit, se demandant quel allait être le plan du Colombien.

John Henry Millian avait reconnu sa « cible » grâce aux photos données par les *Aztecos*. Le sac de Blanca, la femme que lui avait « prêtée » « El Diablo » contenait le Hi-Standard, une balle dans le canon. Le Colombien n'avait pas l'intention de faire de vieux os à Ciudad Juarez: il avait déjà une réservation sur un vol pour Mexico, à 7 heures du soir.

L'exécution ne devait prendre que quelques instants, comme il avait toujours procédé. Ensuite, la voiture de Blanca l'emmènerait directement à l'aéroport.

Le plus simple était d'aller frapper à la porte du gringo et de lui loger directement une balle dans la tête. Il fallait toujours viser la tête. Un homme touché à la poitrine peut riposter, pas dans la tête.

Soudain, il aperçut une femme de chambre ressortir d'une chambre qu'elle venait de faire. Une grosse Mexicaine lymphatique qui s'occupait des rares clients.

C'était la solution.

– *Chica*³, lança-t-il à mi-voix, regagne la voiture et attends moi, prête à partir.

Sans même répondre, Blanca se leva. Elle aimait autant ne pas assister au meurtre: elle avait déjà purgé trois ans de prison pour kidnapping et n'avait pas envie de prendre des risques. Rhabillée, elle allait saisir son sac quand le Colombien l'arrêta.

– Laisse-le-moi! fit-il sèchement.

Elle n'insista pas et se dirigea vers la sortie. Le *sicario* faisait ses calculs. La femme de ménage avait encore une chambre à faire avant d'arriver à celle du *gringo*. Dès qu'elle aurait ouvert la porte, ce serait bon. Durant le ménage, le personnel laissait toujours la porte entr'ouverte. Le *sicario* n'aurait plus qu'à se glisser derrière elle et à prendre sa victime par surprise... S'il avait eu un silencieux, c'eût été sans bavure. Alors que là, la détonation allait alerter l'employé de la réception. En partant, John Henry Millian était obligé de le liquider aussi: on ne laisse pas de témoin, c'était une règle d'or. Évidemment, c'était un Mexicain, donc un peu ennuyeux, mais il y avait tellement de meurtres à Ciudad Juarez, que cela passerait inaperçu.

Il devait *aussi* liquider la femme de ménage.

John Henry Millian remit sa chemise. La grosse Mexicaine venait de ressortir et parcourait les quelques mètres qui la séparaient de la chambre du *gringo*.

Le Colombien se leva, s'étira, remit son pantalon et prit le sac de sa compagne. Comme si elle l'avait oublié. Puis, d'un pas tranquille, il contourna la piscine pour arriver derrière la Mexicaine.

Celle-ci venait de frapper à la porte de la chambre du *gringo*.

Malko s'efforçait de respirer calmement. Ignorant quand son adversaire allait tenter de frapper. Allongé sur le lit, le Glock posé sur le tapis, il était prêt à tout.

Le coup frappé à sa porte le fit involontairement sursauter. Il se redressa juste au moment où une voix féminine annonçait:

– *Limpiador* ⁴!

Au même moment, le battant s'ouvrit et il aperçut la grosse Mexicaine qui s'arrêta net: on n'était pas censé faire les chambres quand les clients étaient là.

– *Me disculpe* ⁵!

S'apprêtant à refermer la porte. Cela en ferait une de moins à faire... Le Ramada n'était pas regardant sur ce genre de choses.

Au moment où la femme de chambre se retournait, Malko aperçut une silhouette derrière elle et son poulx s'emballa. D'un bond, il sauta du lit, son pistolet au poing.

Ensuite, cela se passa très vite.

Il y eut un coup de feu et la grosse Mexicaine sembla figée pendant quelques fractions de seconde puis s'effondra sur place, découvrant l'homme de la piscine, un pistolet à long canon à la main.

Il avait été obligé de se débarrasser de la femme qui allait refermer et lui barrait la route.

Ses yeux semblaient avoir rapetissé, il avait les épaules en avant, les traits concentrés. Lui et Malko s'aperçurent en même temps, et levèrent le bras en même temps. La contrariété de ne pas surprendre sa victime coûta quelques fractions de secondes au *sicario*.

Lorsque son doigt pressa la détente du Hi-Standard, il venait de recevoir un projectile de 9 mm juste au-dessus de la bouche, qui lui avait fait sauter quelques dents et avait continué dans son cerveau. Il

perdit connaissance instantanément, sans même avoir mal et s'effondra, foudroyé.

Deux minutes plus tard, l'employé de la réception surgit, un riot-gun au poing: l'équipement standard des concierges d'hôtel dans cette riante cité.

Comme il demeurait figé sur le pas de la porte, Malko lui lança:

– Appelez la police.

Heureusement, Elvira Ochoa était arrivée en même temps que la *Policia Municipal*. Les *Federales*, en place devant l'hôtel, avaient déboulé les premiers et fouillaient le Ramada. Bien sûr, il était certain que l'homme abattu par le *gringo* avait tué la femme de chambre mais l'affaire semblait bizarre. Un touriste ordinaire ne se promène pas avec une arme chargée.

Lorsque la *comandante* eut révélé le nom du mort, les choses changèrent. Le *sicario* colombien était connu comme le loup blanc. En plus, l'appartenance de Malko à un Organisme International arrangeait les choses. Finalement, il en fut quitte pour aller faire une déposition, escorté d'Elvira Ochoa. Sa présence facilita beaucoup les choses et, en une heure, tout fut terminé.

Bien sûr, la police garda son pistolet automatique, comme pièce à conviction.

– Vous l'avez échappé belle! soupira la Mexicaine lorsqu'ils ressortirent du bâtiment de la police. Vous auriez pu être la 247^e victime de ce *sicario*. Qu'allez-vous faire désormais?

– J'attends une réponse américaine, expliqua-t-il, je ne peux pas bouger jusque-là. Vous pourriez me procurer une arme?

Elle sourit.

– Ça, ce n'est pas difficile, il suffit de puiser dans le stock de celles que nous avons saisies. Venez avec moi à mon bureau.

« El Diablo » avait su très vite par ses contacts dans la *Policia Municipal* ce qui s'était passé au Ramada. La mort du *sicario* colombien ne lui faisait ni chaud ni froid. Au contraire, il pourrait dire aux Colombiens qu'il n'était pas meilleur que lui.

Il restait le problème du gringo.

Un sort semblait le protéger et le chef des *Aztecos*, par superstition, était plutôt enclin à ne plus tenter de le tuer. De toute façon, dans trois jours, les cinq Libanais seraient de l'autre côté et le problème résolu. Il avait hâte de pouvoir annoncer la nouvelle à ses amis de Bogota pour reprendre des relations normales.

Pour clore définitivement cette affaire, il y avait encore un point à régler: la liquidation de la *comandante* Ochoa. Il ne pouvait pas laisser vivre une femme qui l'avait défié. En plus, elle donnait un mauvais exemple à la police. Il avait pensé que le meurtre sauvage de son assistante l'aurait découragée, mais elle s'était encore montrée avec le *gringo* à la *Policia Municipal*.

Comme disaient les *gringos*, de l'autre côté du Rio Grande: « *she had to go* ⁶ ».

Elvira Ochoa ressortit d'un cagibi attendant à son bureau et lui tendit un gros automatique, un Taurus 9mm. Pratiquement neuf.

– Celui qui l'avait, n'a pas eu le temps de s'en servir, dit-elle. On l'a abattu avant. J'espère que cela ne vous portera pas la *mala suerte*⁷.

Malko glissa l'arme dans sa sacoche. Elle pesait un âne mort... Pas question de la porter sur lui. À cause de la chaleur accablante, il était difficile de supporter une veste.

Elvira Ochoa avait allumé une cigarette. Elle lui jeta, d'une voix découragée.

– *Ahorita*, vous voyez à quoi ressemble Ciudad Juarez! Déjà pour aujourd'hui, il y a quatre meurtres....

– Pourquoi restez-vous? demanda Malko. Vous pouvez aller vous installer de l'autre côté, la DEA ne vous laissera pas tomber.

– Oh, je sais, fit la Mexicaine, mais avant, je voudrais venger Guadalupe. On l'enterre demain matin. Elle avait juste vingt et un ans. Ces coyotes l'ont découpée en huit morceaux. Comme un animal.

Sa voix se brisa et Malko vit ses yeux s'embuer de larmes.

Il respecta son silence.

– Je viendrai aussi à l'enterrement, dit-il. C'est à cause de moi qu'elle est morte.

– Demain matin, neuf heures, ici, fit la Mexicaine.

Lorsque Malko ressortit du building, il était partagé entre la fureur et le désespoir. C'était le rocher de Sisyphe! Impossible de lutter efficacement contre les *narcos*. Plus on en tuait, plus il en arrivait. Il y avait bien une vingtaine de milliers de jeunes à Ciudad Juarez prêts à devenir *sicario* pour très peu d'argent. C'était leur seul espoir: analphabètes, sans formation, ils n'avaient aucune chance dans la vie.

Tandis que l'appartenance au Cartel, procurait de nombreux avantages.

Il venait de s'installer au volant de sa voiture lorsque son portable sonna.

– Pouvez-vous passer au Consulat? demanda le Consul.

Malko y fut vingt minutes plus tard ; des centaines de Mexicains faisaient la queue derrière des barrières métalliques dans l'espoir d'obtenir un « visa-laser » leur permettant d'aller à El Paso sans contrôle.

Le Consul l'emmena dans un bureau attenant au sien.

– Vous devez rappeler ce numéro à Washington, annonça-t-il.

C'était celui de Ted Boteler.

Malko le composa aussitôt sur le téléphone crypté du Consulat. Il n'y avait qu'une heure de décalage avec Washington. Ted Boteler décrocha aussitôt.

– *Bad news!* annonça-t-il. Après réflexion, la Maison Blanche annule l'opération « drone ».

C'était le coup de massue.

– Pourquoi? demanda Malko.

– *They chicken out!* fit avec mépris le chef de la Division des Opérations. Ils ont peur que les Mexicains gueulent.

– Il s'agit d'une affaire de terrorisme.

– Ils le savent. Ils disent qu'on doit se débrouiller avec nos moyens et les autorités mexicaines. *Bad joke*⁹.

Il y eut un long silence. Malko était accablé. Tous ces efforts et ces morts pour rien...

– Bien, dit-il. *Ich gebe auf*¹⁰!

Dans son trouble, il avait parlé allemand.

Demain, j'ai une obligation ici, ensuite, je repasse le Santa Fe bridge.

Lorsqu'il sortit du Consulat, il eut l'impression que le soleil tapait encore plus fort que d'habitude. Il avait passé une semaine en enfer pour rien. Seul, il lui était impossible de s'attaquer au Cartel de Juarez. Penser que cinq terroristes se trouvaient à portée de main le rendait fou.

Les Américains étaient décidément toujours aussi pusillanimes.

Il se demanda ce qu'il allait faire jusqu'au lendemain... En évitant de se faire assassiner.

¹ Nous arrivons.

² Au champ de coton.

³ Petite.

⁴ Nettoyage.

⁵ Excusez-moi!

⁶ Il faut qu'elle y passe.

⁷ Mauvaise chance.

⁸ Ils se dégonflent.

⁹ Mauvaise plaisanterie.

¹⁰ J'abandonne.

CHAPITRE XXII

Un soleil féroce écrasait le cimetière *Recinto de la Oracion*, situé dans la zone verte comprenant le « Club Campestre » et l'hippodrome. Un des endroits les plus sélects de Ciudad Juarez, à moins d'un kilomètre de la frontière. Une des rares zones résidentielles de la ville.

Une longue file de voitures de police s'allongeait dans l'avenida Antonio Bermudez. Des *Federales*, des policiers d'État et la Police Municipale.

Plus d'une centaine de policiers en uniforme étaient groupés autour de la tombe ouverte, entourée de gerbes de fleurs qui faisaient disparaître le cercueil de Guadalupe Diaz.

Malko se trouvait au premier rang, parmi les officiers de police aux visages graves.

Un prêtre arriva et s'arrêta devant le cercueil dont on dégagea les fleurs. Le silence était impressionnant. Il le rompit d'une voix pleine d'émotion.

– *Estamos aqui para dir adios a Guadalupe Diaz, la ultima victima de uno feminicidio*¹.

Des gens pleuraient. Une policière se signa lentement. La *comandante* Elvira Ochoa, pour une fois en uniforme, avait le visage d'une statue de marbre. Malko, bouleversé, n'écoutait plus le prêtre dévider son homélie. Ravagé par l'émotion.

Cette mort était un peu la sienne.

Personne ne bougea jusqu'à ce que le cercueil, après avoir été arrosé d'eau bénite, fût descendu lentement dans la tombe.

Puis, après la première pelletée de terre, jetée par Elvira Ochoa, les policiers commencèrent à se disperser, traversant la pelouse pour regagner leur voiture. Les photographes avaient été interdits, pour

qu'on ne puisse pas les identifier.

Elvira Ochoa demeura muette jusqu'à ce qu'elle fût remontée en voiture, Malko à ses côtés.

– Voilà! fit-elle. La prochaine fois, ce sera mon tour.

Elle disait cela sans acrimonie, sans espoir non plus. Malko en eut la gorge serrée.

– Partez, adjura-t-il. Vous ne vengerez jamais Guadalupe Diaz.

Elle se tourna vers lui.

– Vous ne partez pas... pourtant.

– J'ai eu une idée, répliqua Malko. Cela m'est venu tout à l'heure, devant la tombe de cette malheureuse. Vous m'aviez dit que des gens du Cartel de Sinaloa s'intéressaient à moi?

– Oui. Ils se demandaient ce que vous faisiez ici. Il y a longtemps qu'on n'a pas vu de *gringos* de la DEA.

– Vous pourriez les contacter? Je voudrais rencontrer leur chef.

– Chapo Guzmann?

– Oui.

– Mais c'est l'homme le plus recherché par les Américains depuis la mort de Bin Laden! Il ne va jamais accepter de vous voir. Il va craindre un piège.

– Quel piège? Je suis seul à Ciudad Juarez. Faites-lui savoir que j'ai un « business plan » à lui proposer.

Elvira Ochoa le fixait comme s'il était devenu fou.

- Il va vous tuer! C'est un tueur né. Il hait les Américains.
- Je ne suis pas américain.
- Pourquoi voulez-vous le voir?
- Je vous le dirai *après*, promit Malko, s'il y a un après. Vous voulez bien essayer?
- Je veux bien. Mais vous êtes *loco*.

Malko agissait sur une impulsion de rage. Dans ces cas-là, l'adrénaline supplante le cerveau...

Le réceptionniste du Ramada salua Malko avec une emphase inhabituelle. Saluant sa performance. Canal 5 annonçait que le plus célèbre *sicario* de Colombie avait été abattu à Ciudad Juarez par un gringo qu'il essayait d'assassiner. Sans donner le nom de Malko.

Soudain, en débarquant dans le patio, il aperçut deux femmes policiers, casquées, gilet pare-balles, M.16 en bandoulière. Elles lui sourirent et il demanda.

- C'est pour moi que vous êtes ici?

La plus féminine des deux acquiesça.

- *Orden de la comandante Ochoa.*

Elvira Ochoa avait du sens pratique... Malko se dit que la policière, même avec sa tenue de combat, était plutôt sexy. Ils échangèrent un regard et il lut la même chose dans le sien. Il rentra dans la chambre.

Son séjour à Ciudad Juarez se terminait de toute façon. Ou le Cartel de Sinaloa restait muet ou ils l'attiraient dans un piège, trop heureux

de se payer un *gringo* de la DEA.

Il mit la télé et tomba sur le cadavre de John Henry Millian. On frappa à sa porte: c'était le réceptionniste qui lui apporta avec respect le tabloïd P.M. juste sorti. Le tabloïd trash consacrait sa Une à la mort du *sicario* colombien. Avec une superbe photo du corps étendu en travers de la porte de la chambre de Malko...

On précisait même le calibre de la balle qui lui avait transpercé le cerveau.

Veillé par les « femmes » de Elvira Ochoa, Malko arriva à se détendre. Il était comme les chats, échappant à une mort certaine grâce à l'aide de Dieu.

Il était en train de somnoler lorsqu'un coup léger fut frappé à la porte. Sans même remettre sa chemise, il alla ouvrir et demeura figé sur place.

C'était Elvira Ochoa, toujours en uniforme.

Les deux femmes policiers avaient disparu. Elle entra et lança un long regard à Malko.

– Vous ne m'en voulez pas? J'avais besoin de me changer les idées après ce qui s'est passé. Et puis j'avais quelque chose à vous dire.

Son cœur battit plus vite.

– Quoi?

– Je te le dirai plus tard, fit-elle, reprenant le tutoiement, un doigt sur les lèvres.

Son regard était éloquent. Quand Malko s'approcha d'elle, la Mexicaine posa les deux mains à plat sur sa poitrine.

– C'est beau, un homme! dit-elle rêveusement.

Elle leva la tête et embrassa Malko. D'abord, légèrement, puis avec fureur.

Ce fut à son tour de déboutonner la veste d'uniforme de la Mexicaine. Dessous, elle ne portait qu'un soutien-gorge noir à balconnet. Elle frémit quand les mains de Malko s'emparèrent de ses seins, et son bassin se rapprocha du sien.

Ils étaient toujours debout, comme s'ils n'osaient pas aller plus loin. Pourtant, Elvira Ochoa était bien venue faire l'amour. C'est elle qui plaqua sa main sur le ventre de Malko, en un geste de femelle possessive.

Ensuite, les choses suivirent leur cours. Sans toutefois qu'ils se débarrassent de tous leurs vêtements. C'est avec sa jupe d'uniforme troussée sur ses hanches qu'Elvira Ochoa reçut Malko dans son ventre. Ses mains se nouèrent sur ses reins pour accompagner son mouvement. Elle baisait avec rage et ils jouirent pratiquement en même temps.

Si fort, qu'Elvira dit avec un demi-sourire:

– Je crois que tu m'as fait un enfant...

Ensuite, ils demeurèrent allongés, côte à côte. C'est la Mexicaine qui rompit le silence.

– Je voulais faire l'amour avec toi une dernière fois.

– Pourquoi « une dernière fois »?

– Parce que tu as rendez-vous demain, à huit heures du soir, au restaurant *l'Aroma* avec Chapo Guzmán. Je pense que tu ne reviendras pas, ils ont accepté trop facilement.

Malko sentait un léger picotement sur le dessus de ses mains. Un mélange de peur et d'excitation.

– Ne sois pas pessimiste, corrigea-t-il.

Elle se pencha et embrassa sa poitrine.

– Tu pourrais être mexicain! Souvent, ici, on fait des choses folles pour défier Dieu. Mais Dieu n'est pas facile à défier. Il se venge.

Elle se mit sur son séant, et défit la chaîne en or autour de son cou, terminée par une petite croix, et la passa autour de celui de Malko.

– Que Sainte Elvira te protège! dit-elle. *Buena suerte.*

Quand elle eut raccroché l'étui de son pistolet à sa ceinture, elle lui jeta:

– *Manana, a las ocho de la tarde. No olvida*².

La pancarte annonçait: PARQUE INDUSTRIAL RIO BRAVO, Maquinadora THOMSON. Le minibus aux vitres fumées, noir comme l'enfer, ralentit à l'entrée pour tourner à droite, longeant un grand bâtiment dont la dernière porte était ouverte.

À l'intérieur, se trouvaient plusieurs camions, dont certains en chargement.

Le minibus se gara à côté du dernier et sept hommes en descendirent, les cinq Libanais et deux membres des *Aztecos*. Ceux-ci prirent un gros carton et l'ouvrirent: il contenait une grande télé plate qu'ils posèrent par terre. L'un des Mexicains se tourna vers les Libanais.

– Mettez vos trucs là-dedans.

Les hommes du Hezbollah posèrent leur sac à dos et commencèrent à en transférer le contenu dans l'énorme carton. Ils avaient travaillé une partie de la nuit à confectionner leurs ceintures d'explosifs, actionnées par un dispositif très simple: un détonateur électrique.

Chaque homme avait également une Kalach à crosse pliante, des chargeurs et un Glock, plus de nombreuses boîtes de munitions. Hélas, il y en avait trop. Il fallut vider un autre carton. Enfin, en une demi-heure, ils eurent casé tout leur matériel.

« El Stich », leur accompagnateur, conclut.

– De cette façon, après-demain, vous pourrez partir de là-haut les mains dans les poches, comme des immigrés. Si on se fait arrêter par la police, il n’y aura pas de problème.

– Et les télés?

Le Mexicain sourit.

– Je vais en donner une à ma mère et on fera cadeau de l’autre à un ami.

» *Ahorita, vamos.*

Après avoir chargé les deux cartons dans le camion et refermé la porte arrière, ils remontèrent dans le minibus. Les cinq Libanais n’en pouvaient plus de joie. Dans quarante-huit heures ils seraient sur le territoire américain, en route pour Washington. Comme on pouvait les confondre avec des Hispaniques, ils avaient peu de chance de se faire intercepter à Houston. La région fourmillait de Mexicains. Tous avaient des passeports sud-américains.

Hussein El Hadi lança à ses quatre amis.

– *Allah ou Akbar!* Nous allons devenir des *shahids* ³ et venger le Cheikh Oussama, qu’Allah l’ait en Sa Sainte Garde.

L’Aroma était à moitié plein, ce qui était rare à Ciudad Juarez. Des gens presque élégants, en tout cas visiblement riches. Devant le

restaurant, il n'y avait que des 4 × 4 neufs sans plaques.

Malko essaya de manger son steak recouvert de guacamole, sans vraiment y parvenir: il n'avait pas faim.

Impossible de quitter la porte des yeux. C'est de là qu'allait venir la mort ou le succès.

Il avait laissé son arme à l'hôtel. À quoi bon?

Bien sûr, il était le seul *gringo* dans la salle. Il regarda sa montre: huit heures dix. Tout semblait normal. Ils n'allaient pas venir. Il pouvait aussi surgir un ou plusieurs tueurs qui le rafaleraient avant de disparaître, comme cela se faisait souvent.

Tout à coup, la porte du restaurant s'ouvrit sur deux hommes jeunes, bien vêtus de chemises mexicaines. Déformées à la hauteur de la ceinture par une bosse. Ils s'approchèrent du maître d'hôtel et lui dirent quelques mots.

Aussitôt, ce dernier se planta au milieu de la salle et annonça:

« Senores y senoras, una muy importante persona esta llegando.. Por favor, abandonar telefonos mobiles y cameras⁴. »

L'un des deux hommes prit un panier à pain et commença à faire le tour des tables. Personne ne protestait, jetant les portables dans le panier. Pas de caméras. Quand son tour arriva, Malko déposa son portable dans la corbeille.

Pendant ce temps, le service continuait et un petit orchestre de trois personnes essayait d'animer la salle.

Sans trop de succès.

Plus rien ne se passa pendant dix minutes, puis les deux battants s'ouvrirent en même temps sur quatre hommes lourdement armés de Kalachs et serrés dans des gilets pare-balles. Ils prirent place aux quatre coins de la salle en silence.

Malko sentait son pouls battre de plus en plus vite.

On aurait entendu voler une mouche.

La porte s'ouvrit de nouveau, cette fois, sur un homme de haute taille, mince, les cheveux rejetés en arrière, un peu empâté, en chemise et pantalon noir. Deux gardes l'accompagnaient, armés eux aussi.

L'homme s'arrêta, examina la salle et s'avança vers Malko.

– *Buenas tardes, Caballero!* fit-il d'une belle voix grave. Je m'appelle Chapo Guzmán. Vous vouliez me voir?

Sans attendre la réponse de Malko, il s'assit en face de lui.

Trente secondes plus tard, un garçon plié en deux déposait devant le Mexicain des *camarones* farcis et une bière.

Chapo Guzmán sourit:

– Ici, ils connaissent mes goûts. C'est plus facile.

Malko l'observait, fasciné: n'en croyant pas ses yeux. Cet homme dont la tête avait été mise à prix pour cinq millions de dollars, traqué théoriquement par toutes les polices du Mexique, s'apprêtait à dîner tranquillement dans le meilleur restaurant de Ciudad Juárez.

Il attaqua ses *camarones* puis releva la tête et dit d'une voix égale.

– Señor, je suis venu ici soit pour vous tuer, soit pour être convaincu. Je vous écoute.

À travers l'échancrure de sa chemise, Malko aperçut le Kevlar d'un gilet pare-balles GK moulant sa poitrine. Les gens s'étaient remis à manger.

– Vous êtes vraiment Chapo Guzmann? demanda-t-il.

Le Mexicain releva la tête, un éclair de colère dans ses yeux sombres.

– Vous croyez que je suis un menteur?

– Non, dit Malko, je suis seulement surpris.

Un peu radouci, Chapo Guzmann, qui parlait un anglais assez bon, demanda.

– Vous êtes de la DEA?

– Non.

– Pourquoi alors, êtes-vous à Ciudad Juarez? On m’a dit que vous aviez un différent avec *Los Aztecos*. Ce sont nos ennemis.

– Je suis ici pour traquer des terroristes, dit Malko. J’appartiens à la Central Intelligence Agency.

– Vous pouvez le prouver?

– Non.

Chapo Guzmann lui jeta un regard aigu et désigna un des quatre hommes qui surveillaient la table.

– Vous voyez cet homme. Si cette rencontre est un piège, s’il se passe quelque chose, vous serez mort en quelques secondes.

– Il n’y a aucun piège, assura Malko. Je voulais seulement vous parler.

Le Mexicain eut un sourire plein d’ironie.

– Ce sont les journalistes qui veulent me parler... Vous n'êtes pas un journaliste.

– Non, je veux vous faire une proposition de business.

Du coup, Chapo Guzmann posa sa fourchette.

– De business! répéta-t-il, vous, un *gringo*! Les Américains veulent me voir mort! De quel business parlez-vous?

Visiblement, il n'y croyait pas.

Malko affronta son regard, comme au poker.

– J'ai besoin de vous et cela pourrait vous être hautement favorable.

– Vous voulez acheter de la drogue moins chère?

Il éclata de rire. Malko ne rit pas.

– Vous voulez écouter ma proposition?

– *Como no!*

Il avait repris l'espagnol. Malko se pencha à travers la table.

– Senor Guzmann, je ne m'occupe pas du trafic de drogue, pas plus que ceux pour qui je travaille. Seulement des intérêts stratégiques des États-Unis.

– C'est-à-dire? Je ne comprends pas.

– Je suis venu à Ciudad Juarez pour empêcher cinq terroristes libanais de pénétrer aux États-Unis pour y commettre des attentats. C'est tout ce qui m'intéresse. Et j'ai besoin de vous pour les mettre hors d'état de nuire.

Chapo Guzmán regarda l'énorme *parillada* qu'on venait de déposer devant lui et éclata de rire à nouveau.

– Vous voulez me donner une médaille?

Malko ne se dérida pas et chercha le regard du chef du Cartel de Sinaloa.

– Non, une tonne de cocaïne pure.

Cette fois, le Mexicain ne rit pas. Ses yeux se plissèrent et il jeta un regard aigu à Malko.

– C'est un joke?

– Non. Êtes-vous un homme d'honneur?

– Bien sûr, pourquoi?

– Parce que je vais me mettre entre vos mains.

– C'est-à-dire?

– Je connais l'endroit où se trouve cette tonne de cocaïne venue de Colombie et cinq terroristes libanais. Je veux que vous tuez ces terroristes en échange de la cocaïne.

Il avait lâché le morceau et, brusquement mis en appétit, il attaqua son steak.

C'était une partie de poker mortelle contre un homme qui pouvait le faire tuer d'un simple claquement de doigt.

Tout allait se jouer dans les minutes suivantes.

¹ Nous sommes ici pour dire adieu à Guadalupe Diaz, la dernière victime d'un « femicide ».

2 Demain à 8 heures du soir. N'oubliez pas.

3 Martyrs.

4 Messieurs et Mesdames, un VIP arrive. Je vous demande de donner vos portables et vos caméras.

CHAPITRE XXIII

– Où est cette cocaïne? lâcha Chupo Guzmann.

À cette seconde, Malko sut qu'il avait marqué un point.

– Quand je vous l'aurai dit, vous pourrez me tuer, dit-il, vous n'aurez plus besoin de moi. Je vous pose une simple question: acceptez-vous ma proposition?

À son regard, Malko comprit que Chupo Guzmann réfléchissait vraiment. Le Mexicain but une gorgée de bière à la bouteille et le fixa, prononçant un seul mot.

– Si.

Malko avait l'impression de flotter. Il avait franchi un pas de géant, même si le narco pouvait mentir et ne pas faire ce qu'il attendait de lui. Hélas, il n'avait pas le choix.

– En plus, souligna-t-il, si ces terroristes arrivaient à passer aux États-Unis, votre business en serait affecté. La CIA est cent fois plus puissante que la DEA. Elle se vengerait, rendant votre trafic impraticable. Quitte à dépenser des milliards pour détruire votre Cartel.

Chupo Guzmann ne répondit pas mais il avait parfaitement compris.

– OK, continua Malko, sur la colline voisine de celle où se trouve l'église Jesus de Nazareth, il y a un grand hangar, avec une porte bleu et vert. La cocaïne se trouve là, sous la garde de plusieurs *sicarios*. Il y a aussi les cinq Libanais. Ceux-là doivent mourir.

» C'est le deal.

Il se demandait ce que dirait Ted Boteler lorsqu'il saurait qu'il avait traité avec un des plus grands chefs narcos du Mexique, un ennemi de

l'Amérique. Seulement, c'était cela, ou une retraite honteuse.

Chapo Guzmann le fixa longuement, posa sa fourchette et lui tendit la main.

– Ces cinq hommes sont morts, dit-il calmement. Maintenant, dînons tranquillement.

Chapo Guzmann avait terminé par une énorme glace, il la nettoya, regarda sa montre et se leva.

– *Adios*, lança-t-il à Malko.

Sans un mot de plus.

Cinq minutes plus tard, il avait disparu. Il n'était pas resté plus de quarante-cinq minutes. À peine fut-il parti que le manager annonça :

– Toutes les additions sont offertes par le *senor* Guzmann.

Un garçon était en train de restituer les téléphones portables.

Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé, mais l'assiette vide en face de lui rappelait la présence du chef du Cartel de Sinaloa.

Il sortit parmi les premiers. Un vent violent s'était levé, tiède et chargé de poussière.

Pour la première fois depuis qu'il était à Ciudad Juarez, il se sentait détendu en filant dans les rues désertes.

Même si on l'assassinait, les dés étaient jetés.

Peut-être que Chapo Guzmann ne tiendrait pas parole.

Son pari était qu'il la tiendrait.

Malko avait dormi comme un enfant. En se réveillant, la première chose qu'il fit fut de composer le numéro de portable d'Elvira Ochoa.

Il passa aussitôt sur messagerie.

Ce qui le décida à appeler sa ligne fixe. Une voix d'homme répondit en espagnol, passant la communication à une femme, qui parlait anglais.

– La *comandante* Ochoa est arrivée? demanda Malko.

– Non, elle ne viendra pas. *De parte de qui?*

– Señor Malko Linge.

Il y eut un bref silence et la femme dit d'une voix mal assurée.

– Elle a été enlevée. Nous la recherchons.

Bouleversé, Malko sauta sous la douche. C'était ce qu'il avait craint depuis le début. Elvira Ochoa qui prenait tant de précautions! Du coup, son entrevue de la veille avec Chapo Guzmán passait au second plan.

Une heure plus tard, il s'arrêtait devant la *Fiscalia* et filait vers le bureau d'Elvira Ochoa. Il était occupé par un homme qu'il connaissait de vue et qui se présenta: *comandante* Moreno.

– Que s'est-il passé? demanda Malko.

– Ils avaient appris où elle habitait. Ils ont intercepté sa voiture et l'ont enlevée. Ce sont des voisins qui nous ont prévenus. La voiture était au milieu de la chaussée.

– Qu’est-ce qu’ils veulent, à votre avis?

Le policier leva un regard las sur Malko et laissa tomber deux mots:

– *Matar la*¹.

– Vous n’avez aucune chance de la retrouver?

Le *comandante* Moreno eut un geste d’impuissance.

– Les *Aztec* ont des dizaines de *casas de seguridad* à Ciudad Juarez. Nous ne les connaissons pas toutes.

Le téléphone sonna. Il répondit brièvement et se leva.

– Il faut que je vous laisse, *senor*, on a retrouvé un corps. On va vérifier. *Buenos dias*.

Malko redescendit le grand escalier, perturbé. Après Guadalupe Diaz, Elvira. Il était responsable en grande partie de ce qui arrivait aux deux femmes et totalement impuissant. Il en était malade.

Elvira Ochoa, dans sa tenue habituelle, était attachée sur un lit aux montants de cuivre par quatre paires de menottes, plus une large ceinture qui l’empêchait de soulever son bassin. Un ruban de scotch noir barrait sa bouche, mais rien sur les yeux. Ce qui signifiait que les *narcos* allaient la tuer. Ils ne risquaient donc pas d’être identifiés.

Cela faisait déjà plusieurs heures qu’elle était là. D’abord, la stupéfaction l’avait sidérée. Elle avait mis un long moment à réaliser la situation.

Désespérée.

De toutes ses forces, elle priait Dieu de lui accorder une mort douce, tout en sachant qu'elle avait peu de chances d'être exaucée.

Ceux qui l'avaient kidnappée ne faisaient que dans la férocité. Deux *sicarios* veillaient sur elle, affalés dans des fauteuils devant Canal 5, en vidant des bières prises dans un petit réfrigérateur.

La porte s'ouvrit sur un homme avec des lunettes de soleil. Lorsqu'il les enleva, Elvira Ochoa le reconnut: Manuel Urbina, « El Chupon », ancien policier, connu pour sa cruauté. Il se planta en face d'elle et lança:

– Tu es bien? Tu as tout ce qu'il te faut?

L'ironie était lourde, mais ce n'était pas un intellectuel.

– *Bueno*, dit-il, comme il la fixait froidement. Je vais voir *El Jefe* pour qu'il me dise le traitement *special* qu'on va t'appliquer. Tu lui as fait beaucoup de tort, il est très en colère.

La *comandante* ferma les yeux. Comme pour fuir l'avenir. Manuel Urbina repartit très vite, après avoir exhorté les deux *sicarios* à la vigilance.

Lui aurait bien vu la tête d'Elvira Ochoa posée sur un mur en face de la *Fiscalia*, mais c'était « El Diablo » qui décidait. Il se demanda s'il aurait le droit de la violer avant l'exécution. C'était quand même une belle femme.

Malko venait d'avertir John Mac Cain de l'enlèvement de Elvira Ochoa. L'Américain était effondré.

– Ils vont la tuer! dit-il. Cela ne fait aucun doute. Elle a eu tort de rester si longtemps. Et vous?

– J'ai lancé ma bouteille à la mer, dit Malko, je vous en parlerai.

– Pourquoi ne retraversez-vous pas le pont Santa Fe. Ils vont vous avoir aussi.

– Je vais voir si je peux faire quelque chose pour Elvira, répliqua Malko. C'est à cause de l'aide qu'elle m'a apportée qu'elle en est là...

– *Don't be stupid!* laissa tomber John Mac Cain. Vous ne pouvez rien faire, sauf porter des fleurs sur sa tombe si elle en a une, et pleurer. Cette ville est le chaudron du Diable. Il faudrait 20 000 hommes décidés pour venir à bout des cartels et une volonté politique. Les Mexicains n'ont ni l'un ni l'autre. Alors, rentrez.

» Je vais faire un rapport pour Washington, expliquant comment vous avez fait l'impossible pour empêcher ces terroristes d'entrer aux États-Unis, au péril de votre vie. Personne ne vous en voudra d'avoir échoué: c'était une tâche impossible.

– Je n'ai pas encore complètement échoué, corrigea Malko. Je vais le savoir très vite.

Après avoir coupé la communication, il se mit à réfléchir. Les Hezbollahs étaient sortis de son esprit, mais il cherchait désespérément une façon de venir en aide à Elvira Ochoa.

Il se remémora soudain l'arrivée de Margarita, l'ex-secrétaire de John Mac Cain, qui trahissait au profit du Cartel de Juarez. Il revoyait l'endroit où elle s'était fait déposer. C'était fatalement une *casa de seguridad* du cartel. Même s'il n'y avait qu'une chance sur cent, il devait la courir.

– 3633 calle Persioneros.

Le *comandante* Moreno répéta pensivement l'adresse que venait de lui communiquer Malko, là où ce dernier avait vu la secrétaire de John Mac Cain se faire déposer.

Le policier regarda sur le plan dans quelle *colonia* se trouvait la rue. Au sud-ouest de la Panamerican. Il releva la tête et dit.

– *Bueno*. On prend une voiture banalisée et on va voir.

Ils descendirent au garage et récupérèrent une vieille Nissan à la peinture écaillée.

Ciudad Juarez était un étrange patchwork de rares buildings modernes, de maisons modestes, de terrains vagues et de chemins de terre avec quelques voies goudronnées. Avec de nombreuses maisons abandonnées. Les champs jadis cultivés, étaient en friche, le terrain préféré pour les narcofosse.

Après avoir tourné dans la *Avenida de Independencia*, le *comandante* Moreno s'engagea dans une rue bordée de quelques maisons à peu près entretenues, entrecoupées de terrains vagues: la calle Personeros.

– C'est plus loin, sur la droite, dit Malko.

La rue était très longue, serpentant autour de l'aéroport. La circulation nulle.

Le *comandante* Moreno ralentit et poussa une exclamation en voyant le panneau sur la maison:

« Happy Child »

– Mais, c'est une crèche! dit-il.

Ils continuèrent et il s'arrêta un kilomètre plus loin. Perplexe.

– On n'a pas encore repéré de crèches utilisées par les *narco*s, avoua-t-il. C'est bizarre. Vous êtes certain de l'adresse?

– Absolument, confirma Malko, je la suivais avec un taxi. Même s'il n'y a qu'une chance sur un million, il faut la tenter.

– *Bueno*, on va revenir, je dois en parler à mes supérieurs...

– À des gens *sûrs*, souligna Malko. En attendant, il faudrait déjà mettre une surveillance en place.

– Bonne idée.

Le policier s'arrêta et, de son portable, appela le QG.

– *Bueno*, dit-il après avoir raccroché, deux voitures banalisées vont venir prendre position aux deux extrémités de la rue. C'est tout ce qu'on peut faire pour l'instant.

Ils attendirent au coin de l'*Avenida de Independencia* l'arrivée des deux voitures de police. Quand elles furent en place, ils reprirent le chemin du nord.

Manuel Urbina gara son 4 × 4 sans plaque devant la crèche « Happy Child » et pénétra dans le bâtiment.

Il avait reçu avec humilité les félicitations de « El Diablo » pour le kidnapping d'Elvira Ochoa et flottait sur un nuage rose.

Les deux *sicarios* se levèrent vivement en le voyant et le chef demanda.

– On y va?

Il était déjà prêt à étrangler la *comandante* de police mais à la violer d'abord.

Manuel Urbina calma ses ardeurs.

– *Bueno. El Jefe* a eu une idée. On va lui donner de la cocaïne.

Jusqu'à ce qu'elle en crève. Ensuite, on la remettra chez elle et on fera savoir qu'elle se droguait. Qu'elle est morte d'une overdose...

C'était moins drôle que de l'étrangler, mais les deux hommes s'inclinèrent.

– Comment on la lui fait bouffer? demanda l'un d'eux.

– On va la piquer, fit Manuel Urbina. Il suffit de diluer la coke. J'ai apporté ce qu'il faut.

Elvira Ochoa avait tout entendu. De nouveau, impuissante, elle pria. Elle invoquait encore le nom du Seigneur lorsque l'aiguille s'enfonça dans sa veine, près du coude. Le regard de Manuel Urbina brillait d'excitation. Il n'avait encore jamais tué quelqu'un de cette façon.

Affairé au téléphone, le *comandante* Moreno essayait de réunir les éléments d'une intervention sur la crèche « Happy Child ». Pas facile. Ses supérieurs n'y croyaient guère. Pour eux, Elvira Ochoa était déjà morte.

Son portable sonna et lorsqu'il répondit, Malko, assis en face de lui, le vit changer d'expression. Il raccrocha les deux téléphones et lui lança.

– Un des hommes qu'on a laissé là-bas, a vu un 4 × 4 sans plaque, avec des vitres fumées, s'arrêter devant « Happy Child ». Il y avait quatre hommes à bord.

» Ce sont sûrement des *narcos*. Vous avez raison. On va y aller.

CHAPITRE XXIV

Les gros 4 × 4 convergeaient vers l'église Jesus de Nazareth, à la fois par la *carretera* d'Anapra et par le Camino Real, une sorte de périphérique qui entourait Ciudad Juarez. Personne n'y prêtait attention. Souvent, les *narcos* célébraient des mariages fastueux dans la petite église blanche, et, de toute façon, les habitants du quartier étaient habitués à voir ce genre de véhicule, conduits par les *sicarios* du Cartel de Juarez.

Le Camino Real se terminait brusquement et les véhicules se lancèrent sur des pistes improbables serpentant autour des bidonvilles.

Les deux colonnes étaient accompagnées d'un nuage de poussière ocre qui les suivait à la trace. Lorsque le 4 × 4 de tête arriva à l'église, il plongea dans un creux, entre les deux collines, pour remonter le long de la pente menant au grand hangar à la porte bleue et verte.

De l'autre côté, les véhicules s'étaient déployés en arc de cercle. La nuit était tombée. Les gens étaient terrés chez eux et personne ne leur prêtait attention.

Le 4 × 4 de tête arriva enfin au plateau entourant le hangar et stoppa. Rejoint par les autres véhicules qui se placèrent en arc de cercle.

Rien ne se passa pendant quelques minutes, puis la porte bleue coulisssa et un homme se glissa à l'extérieur, regardant les voitures.

Intrigué et sûrement inquiet.

Au lieu d'aller voir, il jugea plus prudent de se retirer à l'intérieur. Au moment où il allait se glisser entre la porte et le mur, il y eut une explosion sourde, venant d'un des 4 × 4, suivie d'un trait de feu horizontal filant vers le hangar.

Le guetteur n'eut pas le temps de s'abriter. La roquette du RPG 7

frappa la tôle à côté de lui, l'enveloppant dans une boule de flammes.

La porte, soufflée par l'explosion, se disloqua en partie, laissant apercevoir l'intérieur du hangar.

Ceux qui s'y trouvaient se levèrent brusquement, sautant sur leurs armes.

Chapo Guzmann se trouvait dans une Cherokee noire, blindée, celle qui avait pris position sur le terre-plein. En dépit du blindage, il avait pris la précaution de mettre un gilet en Kevlar français, un G.K., qui arrêtait même les armes de guerre. Une Kalach pliante sur les genoux, il se tourna vers l'homme au volant.

– *Ahorita, vamos!*

Le lourd 4 × 4 s'ébranla, suivi de plusieurs autres. Des *sicarios* étaient tassés à l'intérieur. À la fois fiers et morts de peur: c'était la première fois qu'ils attaquaient un fief des *Aztec*os.

La voiture de Chapo Guzmann fonça, écartant les débris de tôle, et pénétra dans le hangar, phares allumés.

Chapo Guzmann distingua des silhouettes embusquées un peu partout et, à peine s'était-il arrêté, qu'une violente fusillade se déclencha. Sans son blindage, la Cherokee eût été réduite en lambeaux...

Quatre autres 4 × 4 déboulèrent dans le hangar et leurs portières s'ouvrirent sur une meute de *sicarios*, qui commencèrent à vider leurs chargeurs.

Ceux-là n'avaient pas de gilet pare-balles. Trop cher.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le fracas des armes automatiques.

Un massacre.

Un à un, les défenseurs du hangar s'effondraient, aussitôt achevés par leurs adversaires.

Toujours dans son 4 × 4 blindé, Chapo Guzmann observait la scène. Il prit un walkie-talkie, prononça quelques mots, puis mit pied à terre, entouré de ses meilleurs *sicarios*. On ne tirait presque plus.

Deux minutes plus tard, un camion bâché déboula à son tour dans le hangar, et s'arrêta au milieu.

Chapo Guzmann s'approcha d'un prisonnier.

– *À donde es la cocaína?*

Le *sicario*, tétanisé, ne répondit pas. Chapo Guzmann lui tira aussitôt une balle dans la tête et s'approcha des autres survivants. Posant la même question. Ils n'avaient pas le temps de fouiller en profondeur, les *Aztecós*, alertés, allaient rappliquer. Or, on était sur leur territoire.

Le chef du cartel de Sinaloa posa encore deux fois la question, sans que les prisonniers desserrent les lèvres. Il tira deux fois dans leur tête.

Comme il s'approchait du quatrième, celui-ci, un très jeune homme aux traits encore enfantins, tendit le bras vers un coin.

– *Aquí, señor.*

Lui n'avait pas envie de mourir.

Il guida Chapo Guzmann jusqu'à une grande trappe de deux mètres sur un. Lorsqu'ils l'ouvrirent, ils découvrirent une échelle menant à un sous-sol cimenté. Une forte ampoule éclairait la pièce.

Chapo Guzmann se tourna vers le jeune homme.

– Tu veux mourir ou travailler avec moi?

L'autre, affolé, bredouilla quelques mots inaudibles. Le chef des *narcos* lui posa la main sur l'épaule.

– *Muy bien*, tu vas commencer tout de suite à travailler. Descends là-dedans.

Le miraculé était si ému qu'il glissa de l'échelle et tomba. Quelques instants plus tard, il remontait avec un ballot de plastique transparent bourré de poches d'un kilo de cocaïne.

Celui-là ne risquait plus de changer de camp... Les *Aztec*os le découperaient vivant. La cocaïne, c'était sacré.

Tous les hommes du camion se ruaient dans la cache souterraine, sous le regard satisfait de Chapo Guzmán. Une tonne de cocaïne, cela allait générer des profits colossaux. De quoi acheter les rares politiciens qui résistaient encore. Il regarda sa montre et lança à son second.

– Dans un quart d'heure, on doit être partis.

Ses hommes montaient et descendaient l'échelle comme des fourmis.

Il serait dans les temps.

Il lui restait à tenir parole ; il s'approcha du groupe de *sicarios* alignés contre le mur, gardés par quelques-uns de ses hommes.

Tous, les mains sur la tête, se demandaient combien de temps il leur restait à vivre. Dans ces cas-là, il n'y avait pas de survivants...

Planté en face d'eux, Chapo Guzmán, les soupesait. Soudain, un homme se détacha du mur et fit un pas vers lui, les mains sur la tête.

– *Senor*, dit-il, nous ne sommes pas des *Aztec*os. Nous sommes des soldats libanais. Nous luttons contre les Américains. Nous sommes

aussi des amis des FARCS.

» Il faut nous épargner.

– *Muy bien*, fit le narco, combien êtes-vous?

– Cinq.

– Mettez-vous à l'écart, là.

Il désignait un pan de mur à angle droit. Aussitôt, les cinq Libanais s'y alignèrent.

Un *sicario* arriva en courant.

– *Jefe*, le chargement est terminé.

– Allez, ordonna Chapo Guzmán, on vous suit.

Tranquillement, il releva à l'horizontale sa Kalach et ouvrit le feu sur les cinq Libanais. Posément, jusqu'à ce qu'ils soient tombés tous sur le sol. Il tendit alors son arme à un de ses gardes du corps et sortit de sa ceinture un Glock 32, une arme à seize coups. S'approchant des corps étendus, il leur tira à chacun une balle dans la tête.

Ensuite, il regagna son 4 × 4, l'âme en paix. Il venait de récupérer une tonne de cocaïne pure, de porter un coup sévère à ses adversaires du Cartel de Juárez et de prouver qu'il était un homme d'honneur à un *gringo* qu'il ne reverrait jamais.

Le *comandante* Moreno abaissa ses jumelles et se tourna vers Malko.

– Rien ne bouge. Il faut prendre une décision.

Depuis deux heures, un dispositif important avait été mis en place

autour de la crèche « Happy Child », faisant suite à la surveillance de la veille. Personne n'entrait ou ne sortait du bâtiment, à part le conducteur du 4 × 4 de la veille ; il y avait donc peu de chances que ce soit une vraie crèche.

Une quinzaine de voitures de la Policia federal et de la Police d'État avaient été mobilisées. Dont quatre pick-up équipés d'une mitrailleuse lourde. En tout, une centaine d'hommes lourdement armés, casqués, équipés de gilets pare-balles.

Un seul problème: même en donnant un assaut rapide, si la *comandante* Ochoa se trouvait prisonnière là, ses ravisseurs avaient dix fois le temps de l'exécuter.

Sinon, si on ne faisait rien, c'était encore pire.

– Allons-y! proposa Malko. S'il y a une chance, il faut la courir.

Le *comandante* Moreno donna ses ordres par radio. Deux pick-up avec une quinzaine d'hommes allaient foncer sur la maison, tandis que d'autres boucleraient le terrain vague derrière elle. Le Major et Malko entreraient dans la maison en même temps que les policiers.

Les deux hommes, tendus, guettaient l'autre bout de la rue. Quand ils virent surgir les deux pick-up, le *comandante* lança à son chauffeur.

– *Vamos!*

Les trois véhicules arrivèrent en même temps devant la crèche.

Plusieurs policiers sautèrent à terre, deux d'entre eux tenant un bélier. En deux coups, la porte vola en éclats et ils se précipitèrent à l'intérieur en hurlant.

– *Fiscalia del Estado!*

Le *comandante* Moreno, armé d'une Uzi et Malko avec son Taurus bondirent sur leurs talons. En moins d'une minute, tout le rez-de-chaussée fut sous contrôle. Il n'y avait rien. Pas le moindre enfant! Des

caisses et des cartons poussiéreux, une cuisine à l'abandon.

Les policiers se ruèrent dans l'escalier.

Un homme surgit sur le palier du premier, une arme à la main et ouvrit le feu. Les policiers ripostèrent.

En un clin d'œil, le *sicario* fut pratiquement coupé en deux.

Malko se glissa au milieu des policiers qui envahissaient le premier étage, se répandant dans différentes pièces.

Le *comandante* Moreno et lui se ruèrent dans celle d'où était sorti le *sicario*, d'autres policiers sur leurs talons. À leur vue, un homme assis à côté du lit, très jeune, en polo, l'air affolé, leva les bras. Poussé brutalement contre la cloison, il resta là, sous la garde des policiers.

Malko regardait le lit.

Elvira Ochoa était allongée, les mains et les chevilles liées par des menottes aux montants de cuivre. Elle avait les yeux fermés, le teint très pâle, et était totalement inconsciente. Malko s'approcha et posa le doigt sur sa carotide gauche.

– Elle est vivante! dit-il en se retournant.

Le *comandante* Moreno venait d'interroger le prisonnier. Il se retourna.

– Ces salauds l'ont bourrée de cocaïne! Elle est en overdose. Elle va mourir.

Son visage était crispé par la fureur. Sans hésiter, il braqua son Uzi sur le *sicario* prisonnier et lui lâcha une longue rafale dans le ventre.

Le *sicario* s'effondra sur-le-champ.

Des policiers étaient en train de défaire les menottes avec des clefs

appropriées. La jeune femme ne réagissait toujours pas. Ils entendirent la sirène d'une ambulance qui se rapprochait.

– Il faut la transporter à l'hôpital, dit Malko.

Le *comandante* Moreno se retourna.

– Ils risquent de venir l'y achever. Vous ne les connaissez pas. Il faudrait l'emmener de l'autre côté.

Malko était déjà au téléphone. Il sortit John Mac Cain d'une réunion et lui expliqua la situation. L'Américain n'hésita pas.

– Je vais réquisitionner une ambulance à un des hôpitaux d'ici. Amenez la *comandante* jusqu'à l'entrée du pont Cordova, celui où l'on passe avec le visa laser. Un de mes hommes viendra avec l'ambulance. Soyez-y dans une heure. J'alerte le ICU¹.

Des ambulanciers avaient débarqué dans la chambre. Ils placèrent Elvira Ochoa sur une civière et Malko redescendit avec eux, en compagnie du *comandante* Moreno. Les policiers grouillaient autour de la maison, mais n'avaient rien découvert d'autre, sinon un carton plein de billets de 1 000 pesos crasseux.

Précédée d'une voiture de police, l'ambulance rattrapa la Panaméricaine, le plus court chemin pour gagner le Rio grande. Assis sur le siège à côté de la civière, Malko tenait le poignet d'Elvira Ochoa, sentant un battement irrégulier, prouvant qu'elle vivait toujours.

Pour combien de temps?

¹ Intensive Care Unit.

CHAPITRE XXV

Ils n'étaient pas depuis dix minutes à l'entrée du pont Cordova qu'une ambulance apparut en plaques américaines, roulant phares allumés, à toute vitesse.

Elle franchit l'arche la séparant du Mexique et s'arrêta à côté de l'ambulance où se trouvait Malko. Deux « paramedics » sortirent du véhicule accompagnés d'un médecin qui se présenta à Malko.

– Docteur Matthews Iron, je dirige l'ICU du West End Hospital, à El Paso. Nous allons commencer immédiatement le traitement.

En moins de trois minutes, Elvira Ochoa fut installée dans l'ambulance américaine. Malko prit place à l'avant, laissant le médecin s'occuper de la patiente. Escortés d'une voiture de police, ils gagnèrent le pont Cordova par l'avenue de Las Americas.

Peu de circulation, à part les camions chargés de la production des *maquinadoras*. Chacun ne s'arrêtait que quelques secondes au péage précédant l'entrée aux États-Unis, le temps de glisser leur « visa laser » dans la fente de contrôle.

Le conducteur de l'ambulance en fit autant.

Malko se retourna et demanda au médecin.

– Quel est votre pronostic, docteur?

Le docteur Matthews qui venait de placer une perfusion à la Mexicaine, releva la tête.

– Impossible à dire maintenant. Nous devons procéder à une analyse de sang pour connaître la quantité de drogue qu'on lui a administrée. Je lui ai donné un vaso-dilatateur pour combattre l'effet de la cocaïne qui est un puissant vaso-constricteur.

» Ensuite...

Il laissa sa phrase en suspens.

Ils arrivèrent à un énorme nœud autoroutier et l'ambulance prit à gauche, pour gagner l'hôpital. Ils étaient aux États-Unis. Ici, Elvira Ochoa ne craignait plus rien des *narcos*. Dix minutes plus tard, l'ambulance stoppait en face d'un petit hôpital ultramoderne. Plusieurs personnes attendaient devant, dont John Mac Cain.

Les « paramedics » sortirent la Mexicaine de l'ambulance, et, escortés du docteur Matthews, gagnèrent l'unité de soins intensifs au dernier étage.

– Bravo! lança le chef de la DEA en serrant la main de Malko.

Surpris, Malko demanda:

– Pourquoi « bravo »?

– Notre correspondant de la *Policia Federal* nous a appris ce matin que hier soir, un important commando armé a attaqué un hangar appartenant aux *Aztecos* à Anapra. Il y a eu beaucoup de morts, parmi eux, cinq étrangers, avec différents passeports sud-américains.

» Ils nous ont communiqué ces passeports: ce sont ceux de nos « amis » du Hezbollah.

» Comment avez-vous fait?

Malko eut un geste évasif.

– Je vous l'expliquerai plus tard. Pour le moment, je reste auprès d'Elvira Ochoa. Sans elle, rien n'aurait été possible.

Il s'engagea dans l'ascenseur, se disant que Chapo Guzmán avait tenu sa promesse.

Ce qui ne sauvait pas la vie d'Elvira Ochoa.

Lorsque Malko entra dans la chambre, la Mexicaine avait les yeux ouverts, des tuyaux partout, mais elle était un peu moins pâle.

Visiblement, elle reconnut Malko car elle esquissa un léger sourire.

Il s'assit à côté du lit et lui prit la main posée sur le drap.

Penché sur elle, il dit à voix basse.

– Elvira, vous allez vous en sortir. Ici, rien ne peut vous arriver. Des policiers américains veillent en bas.

Les lèvres de la Mexicaine bougèrent et elle essaya de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Malko n'insista pas et s'assit à côté du lit. Quelques instants plus tard, il sentit les doigts d'Elvira se refermer sur son poignet. Sans beaucoup le serrer.

Il sut alors qu'il ne pourrait plus bouger de cette chambre.

Il était deux heures du matin et un silence absolu régnait dans l'hôpital.

Malko, ankylosé, n'osait pas bouger, son poignet toujours enserré par les doigts d'Elvira Ochoa. Celle-ci avait des hauts et des bas, mais n'avait jamais pu parler. Les yeux clos, elle semblait dormir, mais chaque fois que Malko bougeait son poignet, les doigts de la jeune femme se serraient autour de lui. Une infirmière entra pour vérifier les différents moniteurs. Celui qui enregistrait le pouls de la jeune femme

fonctionnait très lentement au rythme de son cœur.

– Que vous a dit le médecin? demanda Malko.

L'infirmière semblait gênée.

– La patiente a reçu une très forte dose de cocaïne, expliqua-t-elle. Il espère que sa circulation ne s'arrêtera pas. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

– J'en suis certain, assura Malko.

Resté seul, il essaya de lutter contre le sommeil ; il ne pouvait ni manger, ni bouger, la main d'Elvira Ochoa toujours accrochée à lui. Les minutes et les heures passaient lentement.

La Mexicaine semblait dormir, avec un souffle imperceptible. Malgré lui, Malko ferma les yeux et s'endormit.

Lorsqu'il les rouvrit, la chambre était éclairée par la lumière du jour. Sa montre indiquait six heures dix du matin.

Soudain, il sentit une sensation nouvelle: les doigts d'Elvira Ochoa étaient en train de desserrer leur prise. Il la regarda, elle était immobile comme une statue. D'un bond, il sauta sur la sonnette. L'infirmière déboula quelques instants plus tard.

Son regard se posa tout de suite sur le moniteur cardiaque. Il n'avait plus d'oscillation, juste une ligne horizontale.

Son regard croisa celui de Malko et elle dit d'une voix empreinte de tristesse.

– Le docteur Matthews avait dit que les chances de survie étaient extrêmement ténues. On lui a administré trop de cocaïne.

Malko regarda le visage d'Elvira Ochoa, ses traits étaient détendus mais elle avait cessé de vivre. Son corps avait l'immobilité minérale de la mort.

Il posa la main sur son front: il était encore tiède. Malko se pencha et lui effleura le front de ses lèvres, avant de sortir de la chambre.